
GEORGE
SOULIÉ de MORANT

par le Docteur Wei Thiong Chan Way Tim



GEORGE SOULIÉ de MORANT
ou l'épopée
de l'acupuncture moderne

Apprendre une nouvelle langue,
c'est acquérir une âme nouvelle.

Qui oublie ses ancêtres est un arbre
sans racine

Proverbe chinois.

Les choses sont vraies ou fausses selon
la face par où on les regarde.
La vérité subsiste éternellement.

Celui qui la connaît n'en parle pas,
celui qui en parle, ne la connaît pas.

Lao Tseu.

Apprenez comme si vous saviez encore
peu de chose, craignez bien de perdre ce
que vous avez appris.

Confucius.

AVERTISSEMENT

Le lecteur trouvera dans le texte de nombreux passages empruntés à l'illustre Maître et extraits des multiples ouvrages qu'il a écrits. Ceci est volontaire par souci de vérité. L'évocation d'une existence écoulee ne peut avoir d'intérêt qu'appuyée sur des documents authentiques.

Nul autre que George Soulié de Morant ne saurait mieux raconter ce qui fut sa vie.

INTRODUCTION

Il est curieux et significatif de constater que les secrets de la médecine orientale nous sont toujours parvenus ou ont tenté de nous atteindre par la voie diplomatique.

Après Dabry, consul général de France en Chine qui publia un traité de « Médecine chez les Chinois » en 1863, c'est encore un diplomate qui, au début de ce siècle, étudia l'acupuncture sur place et la rapporta en France. Dès lors cet art antique, après des débuts laborieux, prit un essor considérable pour enfin essaimer en Europe.



Soulié de Morant à l'apogée de son art.

GÉNÉRALITÉS

*C'est une sottise présomption d'aller dédaignant
et condamnant ce qui n'est pas vraisemblable.*

Montaigne.

Tout ce qui n'a pas été créé par l'Occident est suspect aux yeux de l'Occidental.

Pendant très longtemps, les médecines traditionnelles ont été qualifiées, en Europe tout au moins, de parallèles, différentes, alternatives, molles, douces, globales, holistiques. ou mieux, naturelles, etc. Elles sont critiquées par ceux des ignorants qui ont le moins d'expérience dans ce domaine qu'ils considèrent plutôt comme ésotérique, donc dénué de fondement. Cet ostracisme, né de l'incompréhension des techniques médicales anciennes et de la difficulté de compréhension de la thérapeutique qui la sous-tend, conduit à un refus ou un rejet de cette théorie qualifiée de passiste, ésotérique, mystique, et correspond à une négation de tout progrès.

Ce n'est pas parce qu'un phénomène dépasse notre entendement basé sur un raisonnement cartésien qu'il faut l'ignorer, voire le nier, comme le clament d'une manière péremptoire certains de nos doctes savants, tel un illustre professeur, membre de l'Académie de Médecine, qui affirme : « le vrai est ce qui est vérifiable et ceci règle le compte des médecines parallèles. »

Mais qu'est-ce que la Vérité ? S'agit-il de la connaissance à laquelle on attribue la plus grande valeur telle que la donne le dictionnaire ? On voit bien par là la relativité de cette notion basée sur ses propres conceptions de la Réalité et ses convictions. Au nom de cette définition, peut-on se donner le droit d'affirmer certaines choses comme vraies ou fausses ? Il serait sage, quel que soit le niveau de notre savoir, de rester humbles et de nous garder

de soutenir toute chose qui, exacte aujourd'hui, peut être le contraire demain. Il n'est alors pas scientifique de supprimer tout ce qui semble un peu ésotérique par manque d'information. « Évitions d'affirmer ce qui n'est pas, et de nier ce qui est, ne condamnons pas sans vérifier, la vraie Science y gagnera » dirait le philosophe. Laissons pour l'instant de côté ce problème métaphysique pour revenir à notre sujet.

L'acupuncture est une discipline à part entière qui repose sur une certaine philosophie, une certaine conception de la Vie et de l'Homme. Cette thérapeutique a fait ses preuves dans le temps et dans l'espace. Elle n'est pas qu'une simple stimulothérapie, elle est un mode d'approche différent du malade, un autre regard du médecin sur l'homme, considérant le mouvement dynamique et non l'état statique. Elle intègre une vision très globale, très synthétique des choses et pose comme principe l'analogie du microcosme avec le macrocosme ... de là découle une physiologie, une intelligence fonctionnelle de l'individu. Elle ne se limite pas aux aiguilles et aux points, elle propose une thérapeutique dans les syndromes fonctionnels où notre médecine est souvent désarmée. On ne pourra se prononcer définitivement sur la valeur du modèle que lorsqu'on l'aura entièrement décodé et compris, et ceci sans préjugé ni a priori, si on veut être des scientifiques vrais.

L'acupuncture est une science rationnelle, elle permet d'appréhender les mécanismes de la vie et ses manifestations aussi réellement que la médecine contemporaine, il n'est donc pas licite d'opposer la Médecine Contemporaine à la Médecine Chinoise, ce sont deux regards sur l'homme, deux sciences de l'Être qu'il importe de considérer.

Il est impératif que l'acupuncture et la médecine occidentale, avec l'apport considérable de chacune, soient jugées comme complémentaires et non comme parallèles. Combien ce terme de « Médecine Parallèle » appliqué fréquemment à l'acupuncture peut être stérilisant ! — qui dit parallèle suppose en effet l'impossibilité totale d'une réunion —.

La Science d'abord hostile, qui réfutait et niait, doit admettre que les fondements et règles justifiant ces thérapeutiques ne relèvent point de l'illusion, ni de l'utopie.

A l'inverse, le recours actuel des médecins à des « médecines parallèles » n'est-il pas le reflet d'une certaine insuffisance dans le progrès de la médecine classique dans le cadre particulier de certaines affections ?

Dans les années vingt sévissait en Europe et en France une vague de « sinophilie ». Tout ce qui évoquait l'Extrême-Orient était très prisé et d'autant plus répandu qu'un fort snobisme s'y mêlait. C'est alors qu'on vit apparaître des « médecins acupuncteurs » exerçant dans des milieux très divers mais surtout très aisés et « dans le vent ». Ils traitaient n'importe quoi, surtout avec des aiguilles d'or et d'argent qui étaient souvent de véritables bijoux, en s'entourant de tout un cadre luxueux le plus chinois possible.

Dès ce moment, les milieux officiels de la Faculté de Médecine, après s'être intéressés un bref instant, s'élevèrent contre cette médecine car aucune expérimentation valable n'était offerte, et son exercice « sentait trop le diable » ou tout simplement l'imposture. Cet ostracisme, cette presque interdiction permirent alors l'exercice de l'acupuncture à des non-médecins, ce qui accentua encore la note de charlatanisme, d'autant plus que d'emblée, l'application de l'acupuncture semblait résider en formules toutes faites sans possibilité de vérification expérimentale en laboratoire, le seul argument opposé aux détracteurs étant les résultats cliniques plus ou moins nets.

Mais on doit souligner que très vite il y eut quelques très rares chercheurs qui essayèrent de trouver une base physique incontestable. Divers essais furent notés, quelques rapports également, mais la proscription des milieux médicaux officiels interdisait l'accession de l'acupuncture au titre de spécialité reconnue.

Ce fut essentiellement à partir des années 1950 que furent poursuivies les recherches sérieuses entreprises par le génial précurseur et ses disciples, avec la formation de groupes de chercheurs. Les premières études ont porté sur la démonstration de la réalité des « méridiens » et des points chinois. Le fait expérimental de base, indiscutable, porte sur les caractéristiques électriques particulières des points et des méridiens.

Depuis cette époque, l'acupuncture a fait l'objet d'un nombre réellement impressionnant d'articles, d'exposés, de livres et de traités. On en parle de plus en plus. Paradoxalement, cette discipline initialement rejetée par tout le monde, a quand même été reconnue par l'Académie de Médecine en 1950 comme étant du domaine exclusif des médecins, puis cette décision a été confirmée par le Ministre de la Santé et publiée au *J.O.* du 29 juillet 1982.

Malheureusement, il existe un certain nombre de praticiens sans aucune qualification qui exercent, ce qui est dramatique pour l'image de marque de cette thérapeutique dite douce.

Il n'aura fallu que quelques dizaines d'années après son introduction pour que l'Occident remodèle, repense, édulcore et aseptise l'acupuncture, alors que les Chinois, après plusieurs millénaires de pratique, ont toujours respecté les sources originelles qui, aujourd'hui encore, sous-tendent toutes les recherches modernes. Pire, une littérature fébrilement composée, imprudente, ignorante le plus souvent de toute question d'exégèse lorsqu'elle déclare s'appuyer sur des traductions, envahit les rayons des bibliothèques.

Il est fondamental de rappeler que les écrits de George Soulié de Morant sont le seul témoignage de quelqu'un qui a vécu plus de douze années en Chine, qui s'est pénétré de son histoire, de sa culture, artistique, littéraire, musicale, théâtrale, tout autant que de sa science médicale, et que, plus encore, son témoignage est celui d'un médecin traditionnel travaillant en Chine même. Ce cas est sans autre exemple en Occident de nos jours et confère une valeur inestimable aux écrits de cet érudit doublé d'un praticien.

La France est le pays occidental où la pratique de l'acupuncture est la plus ancienne et la plus développée. Longtemps écrasée par le cartésianisme, voici qu'elle reconquiert son prestige. De nos jours l'acupuncture a-t-elle brisé le carcan dans lequel, en France, plus que dans tout autre pays européen, on tentait de la museler ? Le nombre de praticiens ne cesse de croître. Celui des malades ayant recours à leur connaissance des aiguilles progresse plus rapidement encore. Nombreux sont les patients qui, déçus par les méthodes modernes, effrayés par les médicaments chimiques, portent tous leurs espoirs dans cette antique thérapeutique par les aiguilles.

L'acupuncture est encore une méthode en pleine évolution sur laquelle il est très utile qu'une mise au point sérieuse soit effectuée. Le stade de l'amateurisme et de l'enseignement libre paraît maintenant dépassé. Pour cela, il serait souhaitable que la Médecine Officielle lui porte l'intérêt qu'elle mérite en reconnaissant définitivement cette pratique et instituant un enseignement dans les facultés avec délivrance d'un diplôme reconnu par l'État. Ceci ne saurait peut-être tarder, déjà plusieurs Facultés de Médecine, dont celle de Bobigny, ont organisé l'enseignement d'un certificat optionnel d'acupuncture, et une Fondation de Recherche sur les Thérapeutiques

Alternatives a été créée au début de cette année à l'instigation du Secrétariat d'État à la Santé. (Malheureusement, à l'heure actuelle, les crédits viennent d'être supprimés.)

Défendue par ses adeptes, ignorée si ce n'est méprisée par la majorité des médecins, l'acupuncture a été l'objet de nombreuses attaques depuis son introduction en France. L'un des reproches les plus importants que l'on fasse à ce procédé réside dans son mystère même, dans l'impossibilité où nous sommes d'assimiler un art venu d'un pays dont tout nous sépare. Il est contestable de nier une connaissance, sous le prétexte que nous n'en avons pas l'intelligence, et l'histoire de toute science montre un grand nombre d'explications à posteriori de phénomènes connus depuis longtemps et utilisés.

Aujourd'hui, nous avons la conviction que c'est parce que la théorie n'a pas été séparée de la pratique que, cette fois, l'Acupuncture Chinoise a pu prospérer et s'implanter.

HISTORIQUE

*Il y a erreur aussi bien à voir ce qui n'est pas,
qu'à ne pas voir ce qui est.*

Confucius.

Il faut qu'une technique médicale ait des vertus particulières pour avoir survécu à plusieurs milliers d'années d'histoire et de pratique ininterrompue.

L'âge exact de l'acupuncture est inconnu, mais il est convenu de l'estimer à 6000 ans, c'est-à-dire à l'âge de pierre et à l'époque néolithique.

Selon le Neiking, ouvrage qui, attribué au XXVIII^e siècle avant J.-C. bien que fixé par écrit seulement au III^e siècle avant notre ère quand l'écriture devint usuelle, contient sans nul doute des traditions orales de la plus haute antiquité, les néolithiques chinois avaient observé que les troubles fonctionnels des organes internes s'accompagnent toujours d'une sensation douloureuse en certains points du revêtement cutané, points très localisés dont la série est toujours la même pour une affection déterminée. Ils découvrirent alors que l'excitation de ces quelques points apportait un soulagement à des algies préexistantes. De là est né le traitement de certaines affections par l'acupuncture et les moxas. Dans cet ouvrage, un passage traduit par Soulié de Morant nous montre l'antiquité extrême de la méthode elle-même, sinon des aiguilles de métal et, sans bourrage électoral, ne laisse aucun doute hypocrite sur les motifs pour lesquels le gouvernement d'alors s'intéressait à la santé publique.

Ce curieux édit, attribué à l'Empereur Jaune Huang Ti, disait :

« Je regrette tout ce que mes peuples, arrêtés par les maladies, ne me payent pas en taxes et en corvées. Mon désir est qu'on ne leur donne plus de médicaments qui les empoisonnent et qu'on ne se serve plus des antiques poinçons de pierre.

Je désire qu'on utilise seulement les mystérieuses aiguilles de métal avec lesquelles on dirige l'énergie. »

Aux premiers temps de son développement, les couteaux de pierre et d'autres instruments pointus en pierre, inventés en raison des besoins du travail productif, furent utilisés pour supprimer certaines souffrances du corps humain. Puis le poinçon de pierre fut remplacé par des aiguilles de bambou et d'os.

Le nombre de points augmenta au cours des âges et l'on finit par constater que tout l'ensemble du corps humain en était parsemé. Après des siècles et des siècles d'acupuncture primitive, uniquement symptomatique, un premier progrès fut réalisé lorsque fut formulée l'hypothèse des méridiens. On relia les points par des lignes abstraites et immatérielles, car il fut remarqué, entre autres phénomènes, que dans un trouble déterminé, c'étaient toujours les mêmes points situés les uns à la suite des autres qui devenaient plus sensibles à la pression ou spontanément. Ce fut un premier progrès, car lorsque l'excitation d'un point ne donnait pas le résultat escompté, on l'obtenait assez souvent en piquant un autre point situé justement sur cette même ligne. A force de pratiquer, les peuplades asiatiques de ces époques reculées constatèrent de nouveaux faits. Ils remarquèrent que certains sujets, particulièrement sensibles, éprouvaient non seulement une impression de meurtrissure ou d'engourdissement à la pression des points, mais disaient encore ressentir « quelque chose qui passe » à ce niveau, comme un courant électrique. De plus, cette sensation de « quelque chose qui passe » avait toujours la même direction vers un autre point. C'est ainsi que progressivement l'ensemble des quatorze méridiens fut entièrement découvert, décrit et codifié.

Sous la dynastie des Yin et Chang (XVI^e-XI^e siècle avant J.-C.) le développement de la métallurgie rendit possible la fabrication des aiguilles métalliques. Les phénomènes de conduction produits par la piqure des points sur le corps humain menaient graduellement à la précision du système des méridiens.

Le Neiking 內經 ou « Classique de l'Interne », le plus ancien classique médical chinois parvenu jusqu'à nos jours, publié pendant la période des Royaumes Combattants (770-221 avant J.-C.), fit le bilan des connaissances médicales datant d'avant les dynasties Tsin et Han. De nombreuses pages dans le livre discourent sur l'acupuncture et discutaient la

physiologie et la pathologie des méridiens, les points d'acupuncture ainsi que les cas de contre-indication. On créa aussi une unité de mesure propre à chaque patient appelée « cun ». †

De 265 à 1600, l'acupuncture prit un grand essor par la publication de nombreux ouvrages traitant de la question et la création d'un Collège Impérial de Médecine ; par ailleurs furent coulées des statues en bronze sur lesquelles étaient marqués les trajets des méridiens et les emplacements des points. Ces statues étaient destinées à l'enseignement et aux examens.

Durant la dynastie des Tsing (1644-1911), les dominateurs méprisèrent l'acupuncture et même en interdirent parfois la pratique. Le développement de cette branche de la médecine chinoise fut donc entravée, pour ne reprendre qu'avec l'arrivée des communistes en Chine.

On connaît plusieurs raisons pour lesquelles l'acupuncture véritable était inconnue en Occident : cette science n'était pas enseignée dans une école ou une faculté. Dans la pratique, les acupuncteurs, comme d'ailleurs tous les médecins, transmettaient leur savoir de père en fils ou de maître à élève comme un secret. Ils la considéraient comme un enseignement de valeur. Elle assure en effet la gloire et la fortune de ceux qui la possèdent assez bien pour guérir toutes les maladies. Il faut donc trouver un maître qui consente à communiquer ses connaissances. Cela n'est pas aisé pour des étrangers qui ne parlent pas la langue. Les interprètes dont on pourrait se faire accompagner sont ignorants et traduisent mal. Ils retardent le travail et ne sont pas accueillis volontiers.

Ajoutons que les médecins européens, envoyés là-bas pour enseigner leur science, pouvaient difficilement, par respect pour le prestige de leur art, se mettre ainsi à l'école d'un médecin du pays.

Impossible donc pour les voyageurs, Témoins de guérisons surprenantes, de l'apprendre comme on peut apprendre chez nous le cours d'un professeur. Aucun d'eux ne pouvait donner autre chose qu'une idée générale et vague de la méthode. L'Europe ne tint aucun compte et ne tira aucun parti de ces informations.

Les traductions médicales sont extrêmement difficiles, les termes étant souvent archaïques, presque intraduisibles. On comprend dès lors que les siècles se soient passés sans apporter de grandes lumières sur ce sujet.

LES
SECRETS
 DE LA MEDECINE
 DES CHINOIS,

Consistant en la parfaite
 connoissance du Pouls.

*Envoyez de la Chine par un Francois,
 Homme de grand merite.*



A GRENOBLE,
 Chez PHILIPPES CHARVY'S,
 Marchand Libraire, en la Place
 de Mal-Conseil.

M. DC. LXXXI
Avec Privilège du Roy.

Fig. 58

Frontispice de l'Ouvrage anonyme sur *les Secrets de la Médecine des Chinois*. Préface de Canton, 1668. Imprimé à Grenoble, 1671. (Collection H. JARRICOT). (Remarquer la correction erronée de la date LXXXI).

Mais contrairement à ce que l'on pense généralement en Occident, cette partie essentielle de la médecine chinoise a déjà été mentionnée en Europe il y a plusieurs siècles par des missionnaires. Les savants jésuites envoyés à Pékin par notre Académie des Sciences au XVII^e et XVIII^e siècles furent informés. Ils en parlaient avec admiration sous le nom latin de « Acupunctura » ou « piqûre avec une pointe ». Il y eut dès lors des efforts individuels pour la faire connaître en Europe.

Le premier date de 1671, l'un des jésuites de la mission royale, le père Harvieu publia à Grenoble « les Secrets de la Médecine des Chinois consistant en la parfaite connaissance du pouls, envoyés de la Chine par un Français, homme de grand mérite ». Quelques années plus tard, en 1682, A. Cleyer publia à Francfort l'ouvrage du missionnaire jésuite polonais Michel Boym : « Specimen Medicinae Sinicae, Sive Opuscula Medica ad Mentem Sinensium. » Puis en 1683, le chirurgien hollandais Then Rhyne édita à Londres un ouvrage sur le traitement de la goutte par les aiguilles intitulé : « Dissertatio de Arthritide Mantissa Schematica de Acupunctura. » Par la suite, sans semble-t-il que l'acupuncture ait été pratiquée couramment en Europe comme moyen thérapeutique, d'autres documents furent publiés à des dates assez rapprochées, concernant non seulement la médecine des aiguilles, mais aussi son moyen de diagnostic par la palpation des pouls. Ainsi Du Halde en 1735, dans sa « Description Géographique de l'Empire Chinois », mentionnait les différents pouls, les différents méridiens et même leur couplage.

Au début du XIX^e siècle, quelques grands médecins, dont Laënnec, s'intéressèrent aux médecines orientales. Mais manquant de bases scientifiques, d'une part, ainsi que de l'expérience des Chinois, ces médecins ont voulu faire une acupuncture à leur manière, déconsidérant la méthode et expliquant leurs échecs. Certains voulurent la pratiquer comme le docteur Berlioz, premier pionnier de l'acupuncture en France, qui présenta en 1810 un mémoire devant la Société de la Faculté de Médecine de Paris. Lui non plus ne connaissait pas l'ensemble de la philosophie taoïste et son application à la biologie. Vint ensuite le docteur Sarlandière qui, en 1825, publia son extraordinaire « Mémoire sur l'Electropuncture et sur l'Emploi du moxa japonais en France », avec des indications assez précises et des planches anatomiques de médecine japonaise. Ces travaux ont inspiré J. Cloquet, professeur à la Faculté de Médecine de Paris qui, à la même date, imagina d'enfoncer à l'endroit douloureux de très longues aiguilles qui

SPECIMEN
MEDICINÆ SINICÆ,
 five
OPUSCULA MEDICA
 ad Mentem
SINENSIIUM,

Continens

- I. De Pulsibus Libros quatuor è Sinico translatos.
- II. Tractatus de Pulsibus ab erudito Europæo collectos.
- III. Fragmentum Operis Medici ibidem ab erudito Europæo conscripti.
- IV. Excerpta Literis eruditi Europæi in China.
- V. Schemata ad meliorem præcedentium Intelligentiam.
- VI. De Indiciis morborum ex Linguae coloribus & affectionibus

Cum Figuris æreis & ligneis:

Edidit

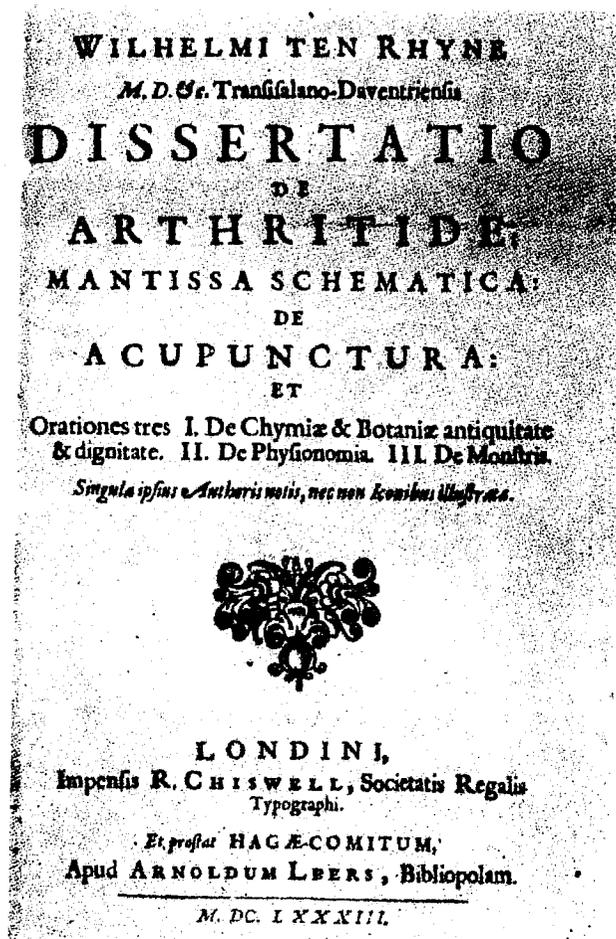
ANDREAS CLEYER Hasso-Casselanus, U. M. Licent. Societ. Indice
 in nova Batavia Archiater, Pharmacop. Director & Chirurg. Ephorus.



FRANCOFVRTI.

Sumptibus JOANNIS PETRI ZUBRODT.

ANNO M. DC. LXX XII.



Frontispices du *Dissertatio de Arthritide: Mantissa schematica: De Acupuncture* (datés de 1683).
A gauche: Exemplaire diffusé au Japon; à droite: Ouvrage imprimé par R. CHISWELL à Londres
(Collection H. JARRICOT).

MÉMOIRES
SUR
LES MALADIES CHRONIQUES,
LES
EVACUATIONS SANGUINES
ET L'ACUPUNCTURE;
PAR **L. V. J. BERLIOZ,**
Docteur-Médecin à la Côte Saint-André.



A PARIS,
Chez **CROULLEBOIS**, Libraire, rue des Mathurins,
n° 17.

1816.

MÉMOIRE
SUR
L'ACUPUNCTURE

SUIVI

D'UNE SÉRIE D'OBSERVATIONS

RECUEILLIES

SOUS LES YEUX DE M. JULES CLOQUET,

PAR M. MORAND,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

A PARIS,

CHEZ CREVOT, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 7
PRÈS CELLE DE LA HARPE.

DE L'IMPRIMERIE DE SIMON LE JEUNE, IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
RUE DES MATHURINS-MORILLON, N° 13.

1825.

allaient jusqu'à perforer les organes. Ses expériences se réclamaient des Chinois, mais elles n'avaient rien à voir avec la véritable méthode des aiguilles et des moxas. Ce n'est pas par hasard si, dans la même année, Dantu consacra sa thèse à « Quelques Propositions sur l'Acupuncture » (Paris) et si, par une curieuse coïncidence et à la même époque, Morand publia sa thèse sur le même thème : « Dissertation sur l'Acupuncture et ses Effets Thérapeutiques » (Paris). Les deux auteurs semblaient avoir été inspirés par le même maître, Cloquet. En ce qui concerne ce dernier, il fut le sujet de plaisanteries de la part de ses collègues des hôpitaux et de la Faculté à propos de la fortune qui lui assurait une clientèle privée considérable attirée par la vogue de cette thérapeutique originale. Le chirurgien Velpeau écrivit à son propos : « Jules va promptement faire fortune car déjà les comtesses, les duchesses, les princes accourent vers lui et bientôt il n'y pourra suffire... la crédulité publique est un élément qui engraisse vite quand on sait s'en servir, et Jules ne l'ignore pas. »

L'acupuncture, à cause de ces erreurs fut déconsidérée. C'est une chance que l'intérêt se soit vite dissipé, si on considère la désinvolture avec laquelle on piquait, n'importe où et à des profondeurs telles que, parfois, des organes majeurs étaient pénétrés. Ces auteurs avaient donné une vogue réelle mais passagère à l'acupuncture. Mais ils ne semblaient pas avoir compris le rôle primordial de l'énergie vitale sur l'organisme et se cantonnaient dans l'acupuncture locale.

C'est en 1863 seulement que parut la première étude un peu détaillée sur les aiguilles, faite par le capitaine Dabry, consul général de France à Hankéou, dans son grand ouvrage sur la médecine chinoise : « La Médecine chez les Chinois. » Mais cet ouvrage arriva trop tard, après que la pratique de l'acupuncture ait été presque unanimement abandonnée. Dans ce travail, malheureusement, aucune référence n'est donnée, les indications ne sont pas toujours en accord avec les textes chinois. L'auteur semblait avoir écrit avec l'aide d'un interprète sous la dictée d'un praticien. Comme de plus Dabry ne forma pas d'élève, son étude passa inaperçue et ne relança pas cette thérapeutique.

En 1902 pourtant, le docteur J. Regnault consacra un chapitre précis sur les médicaments chinois et la description de l'acupuncture dans son ouvrage : « Médecine des Chinois », mais il ne donna pas l'emplacement des points ni leurs indications.

Ce n'est qu'à partir de 1928 que George Soulié de Morant transmet, tout en l'expérimentant, la véritable méthode telle qu'il l'avait apprise de maîtres chinois au cours de ses longs séjours dans l'Empire Céleste.

Comme on l'a vu, George Soulié de Morant n'a peut-être pas « introduit » l'acupuncture en France ; mais avant lui, les auteurs qui avaient rapporté avec curiosité ce qu'ils avaient observé, n'avaient transmis que des recettes, on avait alors pratiqué une thérapeutique très « primitive ». En cela, le terme de réflexothérapie, employé avec condescendance par l'Académie de Médecine, pouvait s'appliquer à des débris mal recueillis de cette ancienne médecine, mais non pas à la Vraie Acupuncture, telle que George Soulié de Morant nous l'a enseignée. C'est donc à lui que revient le mérite d'avoir à nouveau attiré l'attention du public médical en France sur le traitement par les aiguilles et d'avoir divulgué une acupuncture véritablement raisonnée. Il est incontestable que, sans lui, cette science de l'Energie ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Il aurait fallu attendre encore (et combien d'années !) qu'un autre fasse le travail qu'il a fait. Grâce à lui, l'acupuncture a pris maintenant solidement racine en France qui est devenue son deuxième berceau. Elle a ensuite rayonné dans toute l'Europe.

LA JEUNESSE DE GEORGE SOULIÉ DE MORANT ou l'initiation à la culture chinoise.

*Il n'appartient pas à l'homme qui
marche de guider ses pas.*

Jérémie.

Charles, George Soulié, est né à Paris le 2 décembre 1878. Il est le dernier enfant d'une fratrie de quatre ; il a deux frères et une sœur. Son père, Mathieu, avait servi dans l'armée française comme ingénieur pendant la Campagne du Mexique. A la fin du conflit, sur le chemin du retour, il rencontra sa mère, Marie-Blanche Bienvenu, à la Nouvelle-Orléans où sa famille avait émigré pendant la Révolution Française.

Le hasard voulut qu'il fût touché dès la jeunesse par la culture chinoise, ce qui contribua sans aucun doute à l'orientation de sa carrière.

En effet, Soulié, enfant, passait ses vacances estivales à Saint-Enogat à proximité du « Pré aux Oiseaux », une propriété appartenant à Judith Gautier dont le père, Théophile Gautier, s'était lié d'amitié avec ses parents en Bretagne, sur la plage de Dinard où ils avaient fait connaissance. Judith Gautier lui enseigna le langage de Pékin avec l'aide du lettré chinois recueilli par le romancier.

L'histoire de ce lettré, Ting Ton-Ling et de sa rencontre avec Théophile Gautier est amusante. Voici comment Judith Gautier narra plus tard cet événement :

« ... Échoué à la suite d'incidents malheureux sur le pavé de Paris, le hasard fit qu'un jour Ting Ton-Ling avait abordé Clermont Ganneau dans la rue, pour lui demander un renseignement dans un langage incompréhensible. Avec beaucoup de peine, en y mettant le temps, Ganneau était parvenu à débrouiller l'histoire de ce pauvre diable, qui faisait l'effet le plus drôle du monde, sous un vieux chapeau haut-de-forme trop large et qui lui

rentrait jusqu'aux oreilles ; il portait un paletot râpé et des souliers éculés, attachés par des ficelles. Il avait été amené en France par Mgr Callery, évêque de Macau, qui l'avait engagé pour travailler à la rédaction d'un dictionnaire chinois-français ; mais Mgr Callery était mort et on l'avait tout simplement renvoyé. Comme on l'avait tenu, jusque-là, à peu près enfermé chez cet évêque, il ne savait presque rien de la langue du pays où il se trouvait, et il n'avait aucune relation ; le peu d'argent, épargné à grand peine, fut vite mangé. Lorsque Ganneau le rencontra, il se rendait chez Stanislas Julien qui lui faisait faire quelques travaux, dont il ne se bêtait pas de lui verser le mince salaire. Clermont Ganneau s'était intéressé à ce Chinois. Il l'avait décidé à reprendre son costume national, à laisser repousser sa natte. L'homme était redevenu une très élégante potiche.

Au récit de cette aventure, voilà mon père et nous tous profondément attendris sur le sort de ce Chinois, seul et sans ressources, si loin de sa patrie chimérique.

L'idée de voir un habitant du céleste Empire nous exaltait beaucoup : cet être invraisemblable existait donc, autrement que sur les écrans et les éventails, avec une tête d'ivoire ou une figurine en papier de riz ?

« Amène-moi ton Chinois » dit-il à Ganneau, « on tâchera de réunir pour lui un petit magot et de rapatrier l'exilé. Viens déjeuner demain ici avec lui. »

Clermont Ganneau, fidèle au rendez-vous, nous présenta le lendemain, le Chinois Ting Ton-Ling, qui nous fit les plus respectueux saluts, en fermant ses poings, pour les secouer à la hauteur de son front. Cela nous parut délicieux. Il portait une robe bleue, en étoffe molle, sous une tunique de soie noire brochée à petits boutons de cuivre. Selon les rites, il garda sur sa tête sa petite calotte en satin noir ornée d'un bouton de nacre carré encadré de filigrane doré. Sa figure jaune était spirituelle et fine, mais l'émotion la plissait et la déplissait continuellement en faisant papilloter ses yeux très vifs et très bridés. Il n'avait pas plus de trente ans, mais on ne pouvait guère, à première vue lui donner un âge quelconque. Il avait l'air à la fois d'un prêtre, d'une guenon et d'une vieille femme. De ses manches sortaient à demi des mains maigres et aristocratiques, prolongées par des ongles plus longs que les doigts. On essaya d'échanger quelques phrases avec lui, mais ce n'était pas commode, car le peu de français qu'il savait, il le



Préfecture du Département de la Seine

EXTRAIT des minutes des Actes de naissance

du 1^{er} arrondissement de Paris

année 1878

Soulié
2965

ÉTAT CIVIL

Il est dû pour le présent extrait.

SAVOIR	
Timbre.....	fr. c. 1 00
Droit d'expédition.....	» 75
TOTAL.....	2 55

Nota. — La légalisation coûte 0,25 c. en sus des frais ci-dessus.

Le quatre-vingt-neuf mil huit cent soixante-huit, à deux heures et demie, acte de naissance de marie sergès, du sexe masculin, né le deux de ce mois, à quatre heures du matin, chez son père, Armand de Villiers, 99, à Paris, fils légitime de M. Armand de Villiers, âgé de quarante-cinq ans, ingénieur civil, et de M. Marie Blanche Bismont, son épouse, âgée de trente-huit ans, sans profession. Le dit acte a été paré par nous, officier de l'état civil du dix-septième arrondissement de Paris, sur la présentation de l'enfant et la déclaration du père, en présence de Robert Grimaud, âgé de soixante-un ans, pharmacien, demeurant place Peire, 7, et Paul Luthie, âgé de soixante-un ans, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant avenue de Villiers, 71. La lecture faite, le père et les témoins ont signé avec nous.

Paris, le dix huit mil huit cent soixante-huit

Par Copie conforme
[Signature]

prononçait d'une façon imprévue. Cependant quand il comprit qu'on avait l'intention de lui fournir les moyens de retourner dans son pays, il manifesta une grande épouvante.

« Moi pas tourner en Chine ! s'écria-t-il... si retourner, couper moi la tête... »

Clermont Ganneau qui comprenait son jargon et même déjà quelques mots chinois l'avait interrogé et nous fit part de ce qu'il soupçonnait : Ting Ton-Ling était, très probablement, un ancien taïping qui avait conspiré... Il avait été sauvé par des missionnaires, à la condition qu'il se ferait chrétien.

Que faire pour lui, alors, s'il ne voulait pas s'en aller ? Le garder et l'héberger à la façon orientale, telle fut la conclusion de mon père.

As-tu envie d'apprendre le chinois, me dit-il, et d'étudier un pays presque encore inconnu, et qui semble prodigieux ? Ce ouistiti mélancolique à l'air très intelligent. Il doit être lettré, puisque Callery l'avait choisi pour travailler à son dictionnaire. Veux-tu essayer de dévider cet homme jaune et de voir ce qu'il cache au fond de sa cervelle obscure ? Si je le voulais !...

Et c'est ainsi que Ting Ton-Ling devint le Chinois de Théophile Gautier et que Judith l'eut pour maître en cette langue difficile. »

Elève dès l'âge de huit ans à l'école Saint-Ignace, chez les Jésuites du 7, rue de Madrid, puis du lycée Condorcet de novembre 1892 à juillet 1894, George Soulié avait l'intention de faire sa médecine, mais la mort prématurée et accidentelle de son père, au cours d'un voyage d'inspection à Panama, le contraignit à abandonner son projet.

De temps à autre, il passait des soirées chez Judith Gautier, au 30, rue de Washington à Paris, parmi quelques intimes. Guidée par un instinct sûr, Judith eut vite fait de déceler en lui de brillantes dispositions pour les langues orientales. Elle l'aiguilla sur la Chine. Il y découvrit sa voie.

A l'âge de dix-neuf ans, sans fortune, le jeune homme fut obligé de travailler pour gagner sa vie et s'occuper de sa mère après l'obtention du diplôme de bachelier ès lettres. De juin 1898 à novembre 1899, il occupa un poste de secrétaire à la Compagnie du Sud-Est Africain et de la Compagnie du Zambèze, puis il accomplit son service militaire pendant quelques mois. Sur ses premiers salaires, une somme importante fut régulièrement préle-

vée par sa banque, la Banque Lehideux, pour être versée à sa mère. Celle-ci, restée veuve avec quatre enfants, avait rencontré bien des difficultés financières pour les élever, et en particulier faire face aux frais d'études de l'école Saint-Ignace. George Soulié, par piété filiale comme cela doit être pour un fils en Chine, continuera toujours fidèlement à aider sa mère.

Son emploi empêchant une inscription régulière, il put à partir du mois d'octobre 1900, suivre malgré tout avec assiduité, en qualité d'auditeur libre, les cours de chinois de l'École Spéciale des Langues Orientales Vivantes où il admirait l'esprit de précision scientifique de son maître H. Cordier. Parallèlement, de juin à décembre 1901, il fut secrétaire à la Compagnie Industrielle de Madagascar. Cette dernière compagnie, s'avisant de sa connaissance du chinois, décida d'exploiter cet avantage et l'envoya en Chine. Il venait d'avoir vingt-trois ans. Le destin du jeune homme était scellé.

LA CHINE

ou la fascination d'une civilisation antique
aux multiples splendeurs.

La Chine ne laisse pas indifférent le voyageur qui foule son sol pour la première fois. Lorsque George Soulié arriva à Pékin en cette fin d'année 1901, pour occuper le poste de secrétaire interprète, pour le chinois, auprès de la Compagnie Impériale du Chemin de Fer Hankéou-Pékin, l'Empire du Milieu venait de connaître des troubles graves.

L'irritation contre le régime et contre les étrangers s'était exprimée par le mouvement des Boxers en 1900 que l'entente cordiale et la campagne internationale firent avorter, provoquant un nouvel écrasement ruineux du pays et affaiblissant encore plus cette nation déjà exsangue. Le calme avait été ramené par la signature d'un protocole international de paix le 7 septembre 1901.

L'émerveillement était à son paroxysme dès son premier contact avec la terre chinoise. Il en fit part à Judith Gautier en ces termes dans une lettre :

« Lorsque le voyageur arrive pour la première fois en Extrême-Orient et que, frappé par l'étrangeté des spectacles aussi nouveaux, il essaie de préciser ses impressions, il fait un choix parmi tout ce qu'il a vu et décrira plus volontiers l'heure et le lieu qui correspondent le mieux à son humeur et à ses sentiments, car c'est à ce moment qu'il aura vibré avec le maximum d'intensité... on revit à chaque pas le « dragon impérial ». »

Quel bonheur ineffable que de pouvoir vivre la douce féerie d'un rêve impalpable. Laissons-nous emporter, abolissons la barrière du temps et de l'espace et imaginons de vivre un moment délicieux en compagnie de George Soulié comme si nous étions le témoin de cette scène unique et déjà fugitive :

« J'ai passé bien des jours heureux sur les rives du lac de l'Ouest, errant sans but parmi les montagnes qui l'enchâssent ainsi qu'une pierre précieuse. J'ai suivi, rêvant au passé, les sentiers dallés de marbre, serrés par les buissons fleuris, tandis que, par-dessus ma tête, les bambous géants et les paulownias aux fleurs bleues tamisaient de leur voile mouvant le grand soleil clair. Et, toujours, le saphir du lac aux mille facettes brillait entre les feuillages verts, piqueté çà et là d'îlots couverts de pavillons, et fermé par la ligne violette des collines opposées où se dressent des tours antiques à demi ruinées.

De tous les palais qui s'élevaient sous les Song, il reste peu de choses. Mais toutes les grandes familles tiennent à l'honneur d'avoir une maison sur ces rives et, dans cette Chine où tout le monde est artiste, ces bâtiments nouveaux, loin de déshonorer la nature, ajoutent encore à sa beauté.

Je n'oublierai jamais une journée de loisirs passée avec le Vice-Roi de la province dans l'une de ces retraites exquises au bord du lac. Une terrasse, couverte en partie de toitures légères et fantastiques, s'avancait sur les eaux. La balustrade, très basse, aux rinceaux ajourés, formait comme une corbeille. Et, sur l'eau, les opulentes fleurs roses de nélumbos penchaient leurs lourdes têtes vers le tapis flottant de leurs feuilles rondes où sautillaient des oiseaux. Les senteurs violentes des arbres fleuris, derrière nous, se mêlaient aux frais arômes de la brise chargée de « toute l'âme troublante des lotus ».

Sur l'étendue azurée des eaux miroitantes, passaient lentement des bateaux, pavillons flottants aux panneaux de laque d'or et de pourpre. Et les chants légers des promeneurs venaient mourir parmi les branchages retombants des saules. Le soleil, descendant, inonda le ciel par grandes masses, de ses couleurs changeantes. Puis la nuit rose et froide vint sans hâte. Des vols d'oiseaux passaient très haut dans la pureté du firmament et laissaient tomber sur nous, à travers le silence apaisé du soir, la rauque mélancolie de leurs clameurs. Une ligne d'or bordait encore le couchant.

Des monastères lointains nous parvenaient les vibrations lentes et graves des cloches. Infinie beauté du ciel et des eaux ! Incomparable douceur de la lumière ! Inoubliable distinction et subtil raffinement des voix, des paroles et des gestes de mes hôtes !

Les Chinois disent vrai : « en haut, s'ouvre le ciel, mais ici-bas, nous avons Rang Tcheou et Sou Tcheou ». »

A Pékin, rapidement, « il se distingua du lot des étrangers officiellement envoyés par leurs gouvernements respectifs, Français, Anglais, Allemands ou Américains. La plupart d'entre eux ne cherchaient qu'à affirmer leur supériorité, presque tous ignoraient le chinois ou le parlaient fort mal, et ils commettaient, dans l'étiquette chinoise, des incongruités qui leur étaient difficilement pardonnées, surtout dans les milieux proches de la Cour ». (1)

En 1902, pendant son dernier séjour à Pékin, il eut l'occasion de réunir tous les éléments nécessaires pour tenter de composer une grammaire du mongol parlé actuellement, et du dialecte ordoss en particulier.

« Monsieur Charles-Eudes Bonnin, alors secrétaire d'ambassade attaché à la légation de France à Pékin, avait pu étudier à fond l'organisation de la Mongolie Occidentale au cours de différentes missions qu'il venait d'accomplir avec succès dans l'Asie Centrale. Il voulut bien me faire part des connaissances exceptionnelles qu'il avait réunies sur la Mongolie. C'est ainsi que j'appris l'existence, dans les nombreuses lamasseries qu'il avait pu visiter, de bibliothèques d'une très grande richesse. Histoire, linguistique, philosophie, poésie, toute une littérature ignorée venait s'entasser, mêlée aux œuvres religieuses innombrables du lamaïsme.

Dans l'espérance de pouvoir un jour moi-même visiter ces régions pour y recueillir des documents aussi précieux, je résolus d'entreprendre l'étude du mongol occidental.

Monsieur Bonnin voulut bien me présenter à Monseigneur Bermyn, évêque de Mongolie Occidentale vicaire apostolique de Ordoss, venu pour quelques mois à Pékin afin d'obtenir le règlement définitif des indemnités accordées par la Chine aux chrétiens mongols massacrés pendant les troubles de 1900. Mgr Bermyn avait été un des premiers parmi les nombreux prêtres que les missions belges envoyèrent évangéliser la Mongolie. Les qualités rares qu'il sut déployer pendant son séjour ininterrompu de vingt-cinq ans parmi les ordoss lui ont valu, il y a deux ans, de succéder dans l'épiscopat à Mgr Hamer, mort pendant les troubles à la suite de supplices affreux.

(1) JACQUEMIN J. — George Soulié de Morant, sa vie, son œuvre. Revue Française d'Acupuncture, juin 1985, n° 42.

Mgr Bermyn voulut bien consentir à me diriger dans mon étude du mongol, au cours de laquelle il m'engagea vivement à réunir les règles générales de la langue usuelle. Il s'offrit à me fournir les éléments indispensables à cet effet, considérant que nul ouvrage de ce genre n'existait encore et que ses missionnaires en avaient le plus grand besoin. En effet, peu de temps auparavant, l'évêque de Mongolie Occidentale avait achevé un dictionnaire français-mongol, quand les troubles éclatèrent et causèrent la perte presque totale de son œuvre. Il mit alors à ma disposition et me commenta les nombreuses communications et les correspondances qu'il recevait, tant des ministres mongols que des chrétiens de son diocèse. Pour le style littéraire, j'avais étudié le Nouveau Testament traduit en mongol par Ed. Stallybrass, à l'aide du dictionnaire mongol-russe-français de Kowalewski, trouvé à la bibliothèque du Pei-t'ang, où Mgr Favier, évêque de Pékin, m'avait autorisé à travailler. C'est ainsi qu'il me fut possible de dresser un plan général que je complétais chaque jour, avec l'aide et sous la surveillance de Mgr Bermyn.»

Cet « Élément de Grammaire Mongole », publié en 1903, fut le prélude à de nombreux ouvrages sur la connaissance de la Chine qui lui assurèrent la renommée de sinologue de valeur internationale.

Destin ou Hasard ? La rencontre de Mgr Bermyn eut des conséquences qu'il ne soupçonnait pas encore.

« Un jour Mgr Bermyn et Mgr Favier me firent visiter les œuvres françaises et l'hôpital des missionnaires où des médecins chinois soignaient les malheureux atteints par la terrible épidémie de choléra qui ravageait alors Pékin et qui avait fait mourir sous mes yeux, en peu de jours, deux de mes domestiques. En passant dans les salles, j'assistais à des guérisons qui me plongèrent dans une stupéfaction mêlée d'incrédulité. Pour de tels résultats, les moyens employés étaient plus que simples. Sur des points chinois, quelques piqûres de trois ou quatre millimètres de profondeur avec une fine aiguille de cuivre sans aucune injection de médicament, ou bien dans certains cas, des moxas faits en enflammant sur la peau un cône minuscule de poudre de feuilles d'armoise. Je vis en effet un médecin chinois arrêter en quelques instants les redoutables crampes, les vomissements et les diarrhées dont je connaissais déjà la signification sans appel pour la médecine européenne. Le malade était aussitôt soulagé, ses crampes atroces et son froid disparaissaient. Vomissements et diarrhées ne se repro-

duisaient plus. Enthousiasmé mais soupçonneux, je pus, grâce aux autorités qui me présentaient et à ma connaissance de la langue et de l'étiquette compliquée, obtenir de ce médecin, le docteur Iang, le prêt d'une aiguille et de quelques malades, non sans avoir d'abord observé avec soin les endroits à piquer. A ma grande surprise, mes malades furent soulagés.»

Il voulut savoir, il fréquenta des médecins chinois, se procura tous les traités médicaux dont celui de Li Che Tchen, suivit des cours.

« Voulant percer un tel mystère, j'étudiais dès lors avec le docteur Iang les principes essentiels de la doctrine et, pour quelques maladies, les points les plus importants, leurs effets et les aspects des pouls. Les traités médicaux que l'on me fit acheter me rebutaient encore, trop de termes m'étaient encore inconnus. J'ai dû me composer un lexique spécial pour traduire la liste des points et de leurs symptômes et pour la description des maladies.»

C'est ainsi que, pour la première fois, George Soulié choisit avec subtilité le terme de « Méridien », pour traduire l'idéogramme « Tsing », 經.

Sa parfaite connaissance de la langue et de l'étiquette chinoise de l'époque, complexe et subtile, et parfois tellement déroutante pour les esprits occidentaux, lui permit d'être rapidement introduit dans la bonne dans la bonne société pékinoise, car il se pliait volontiers au cérémonial et aux règles de la bienséance. Le Ministère des Affaires Étrangères ne manqua pas de remarquer ce jeune homme qui donnait à Pékin, une si bonne image de la France et le sollicita.

Il écrivit donc une lettre de candidature le 23 juin 1902 et quitta son poste à la Compagnie Impériale du Chemin de Fer l'année suivante pour rentrer à Paris préparer son dossier d'admission.

Par une faveur toute spéciale et sans être passé par la voie des concours, ce qui était assez rare dans la diplomatie française de l'époque, il fut nommé élève interprète le 18 juillet 1903, attaché en cette qualité au consulat général de France à Shanghai et dut rejoindre son poste dans les plus brefs délais.

Malheureusement ce début dans la carrière diplomatique commençait mal à cause d'un ennui de santé qui, plus tard encore, le pénalisera comme nous le verrons par la suite. Pouvait-on parler de fatalité ?

Pekin, 23 Juin 1902

PERSONNEL

2 AOUT 1902

CABINET
M. Delecluse
2 AOUT 1902

Monsieur le Ministre,
J'ai l'honneur de solliciter
de votre haute bienveillance un
poste d'élève interprète pour
la langue chinoise.

Après avoir suivi les cours
de l'École des Langues Orientales
mes connaissances ont été
jugées suffisantes pour que l'on

V. Son Excellence
Monsieur Delecluse
Ministre des Affaires Étrangères
à Paris.

me copie, depuis le commencement
de Janvier 1902, les fonctions
d'interprète à la C^{ie} de chemin
de fer Hankow Pékin.

Ayant terminé mes études
classiques, je parle et écris
couramment l'anglais, étant
de plus avec facilité l'espagnol
le portugais & l'Italien : j'étudie
en ce moment les langues
mongole, mandchoue & tibétaine.

Espérant que vous voudrez
bien réserver à ma demande
un accueil favorable,
je vous prie d'agréer, Monsieur
le Ministre, les assurances de
mon profond respect.

Georges Soulié

En effet, immobilisé par les suites des névralgies qui l'avaient déjà retardé, il ne put enfin quitter Paris que le 1^{er} septembre 1903. Il rejoignait son poste à Shanghai par la Sibérie, préférant subir le confort tout relatif du Transsibérien pendant seize jours au luxe et à l'oisiveté des paquebots dont la traversée jusqu'à Shanghai via Suez durait trente-huit jours.

Très vite, l'excellent travail qu'il accomplit, le sérieux et le zèle qu'il mettait à faire son devoir le firent apprécier de ses supérieurs.

Voici parmi les éloges, ce qu'écrivait le consul à son propos sur ses feuilles de notes annuelles :

« Je n'ai qu'à me louer, à tous les points de vue, des services de M. Soulié qui a su, en toutes occasions, me seconder de la manière la plus efficace. Il s'intéresse vivement à toutes les questions chinoises. Par sa grande connaissance de cette langue et son aptitude pour apprendre les dialectes, il est certainement destiné à occuper une place brillante parmi nos interprètes. Cet agent montre beaucoup de zèle et de dévouement dans l'accomplissement de ses fonctions, et je suis heureux de lui en rendre témoignage. Je le considère comme un des mieux doués parmi nos jeunes agents et serais heureux de voir le département lui manifester la bienveillance par une promotion de classe. »

A titre d'encouragement spécial, le brevet de secrétaire interprète, mis chaque année à la disposition du Ministre, lui fut attribué pour la publication récente de son ouvrage : « *Éléments de Grammaire Mongole* ».

Déjà les honneurs l'attendaient. En décembre 1904, il se vit proposer pour la nomination aux Palmes d'Officier d'Académie. Mais le Quai d'Orsay ne donna pas de suite du fait de la prématurité de la demande, il n'avait pas suffisamment d'ancienneté dans la Maison.

A Shanghai, de par sa carrière, il était en rapports constants, souvent intimes, avec l'élite. Connaissant parfaitement l'étiquette et les coutumes chinoises, il fut rapidement introduit dans les cercles littéraires et s'émerveilla au contact des lettrés, de leur recherche passionnée d'Art et de Beauté. Guidé par eux, il étudia de très près l'Art, l'Histoire et la Littérature chinois, préparant déjà ses écrits dans ces domaines. Toutefois l'acupuncture l'attirait également.

« A la Cour Mixte française, je trouvai comme médecin judiciaire et secrétaire de la Cour un excellent savant en aiguilles, le docteur Tchang. Il

consentit à m'instruire en me faisant traiter des malades sous sa direction. Il poursuivit mon enseignement, m'aidant à compléter mon dictionnaire et à comprendre les données profondes de la méthode. Je n'envisageais alors que ma curiosité de sinologue et la pensée de me soigner moi-même.»

Il resta dans cette ville jusqu'au début de l'année 1906, date à laquelle vinrent les premiers désagréments sérieux de santé.

Déjà l'été 1905 à Shanghai avait été pénible à cause de la chaleur anormale qui y avait régné. Tout le personnel du consulat était fatigué et surmené par suite de réduction du personnel pendant cette période.

Miné depuis plusieurs mois par les fièvres paludéennes, affaibli par une dysenterie contractée en soignant son ami Dulon — malheureusement emporté par cette même maladie — écrasé par le labeur chaque jour plus considérable que lui imposait la Cour Mixte, Soulié était à bout de force. Le médecin du consulat diagnostiquait de plus un état d'anémie impossible à soigner sur place.

Une demande de rapatriement sanitaire partit le 26 janvier 1906. Mais les moyens de communication n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui et la France était loin, pratiquement à l'autre bout du monde. La réponse favorable ne devait arriver que le 8 mars.

Entre-temps, il rechuta et sur ordre du médecin, M. Ratard, consul général de France à Shanghai, l'envoya passer une quinzaine de jours au Japon. Là, il éprouva tout d'abord une grande amélioration, mais au moment de se rembarquer à Yokohama pour rejoindre son poste, il fut repris d'une attaque de dysenterie assez grave, nécessitant qu'il reste au Japon dix jours supplémentaires, puis il regagna Shanghai où, dès son arrivée, le consul et madame Ratard le prirent chez eux et le soumirent à un traitement spécial de façon à lui permettre de quitter Shanghai sans retard.

Il put enfin embarquer le 16 mars 1906 pour la France pour un congé de six mois.

Malgré des soins constants, de nombreuses rechutes, interrompant sa convalescence, nécessitèrent la prolongation de son congé de trois mois supplémentaires.

Sans fortune, et avec sa mère à charge, sa demi-solde de congé était trop maigre pour lui permettre un traitement aux eaux. Il se fit donc

appuyer par le Ministre de l'Intérieur, et conformément aux règlements, pour une nomination au grade de Vice-Consul interprète de troisième classe en juillet et ne put enfin rejoindre son nouveau poste à Yunnan Fou qu'en décembre 1906.

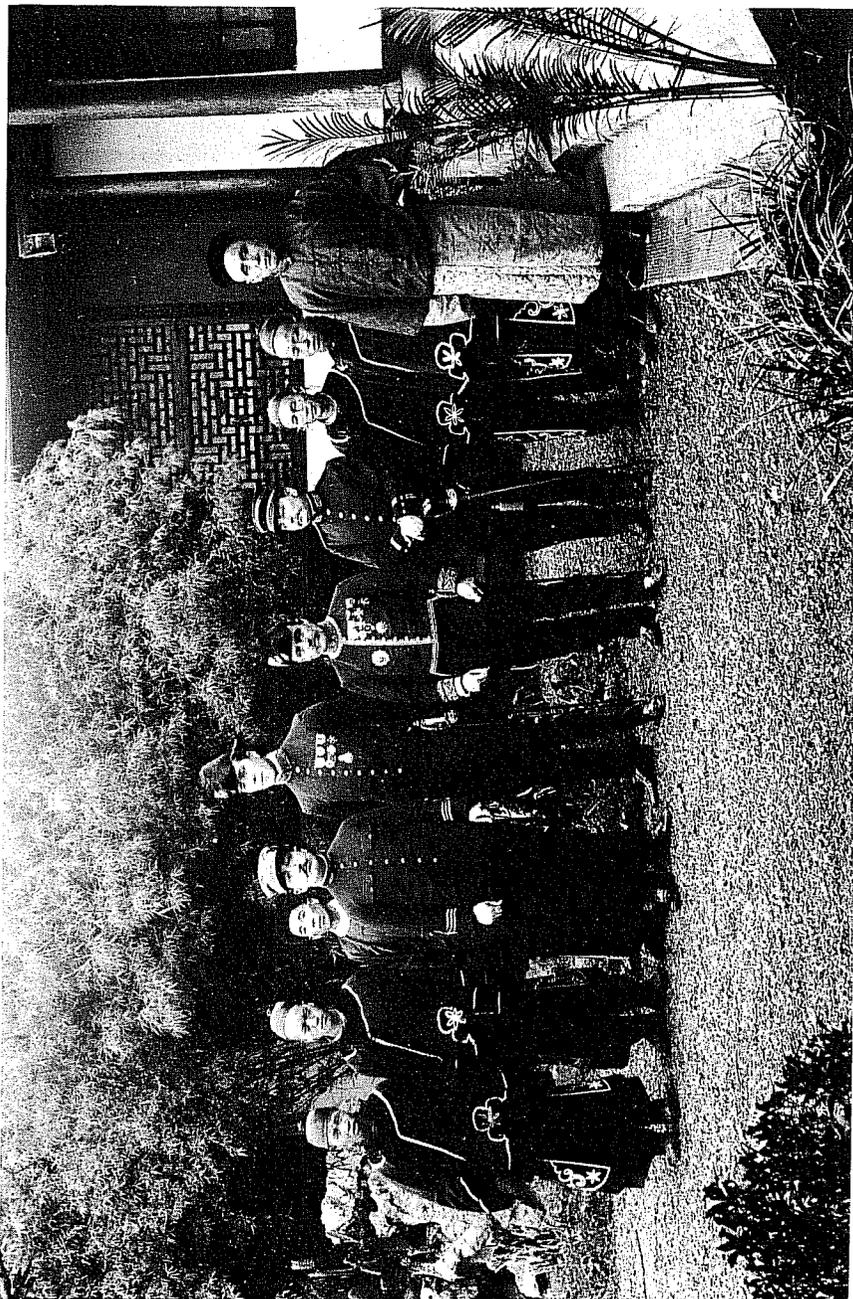
Yunnan Fou, ville fermée, est située dans le Yun Nan, province de la Chine méridionale, une région de hauts plateaux dont elle est la capitale.

Dans cette région reculée de la Chine, les Européens peu nombreux devaient habiter et commercer dans la ville même. Parmi ceux-ci, résidaient à poste fixe deux agents consulaires étrangers. L'un portait le titre de Consul général d'Angleterre à Semaï, en résidence à Yunnan Fou ; l'autre le titre de délégué du Ministre des Affaires Étrangères au Yun Nan (traduit en chinois par Consul général de France au Yun Nan). La ligne de chemin de fer du Yunnan construite par les Français reliait la ville, située à deux mille mètres d'altitude, à Haïphong. Les seuls bâtiments étrangers étaient une maison de commerce française, l'Union Commerciale Indochinoise, ainsi qu'un hôtel étranger, ouverts à partir de 1907, et les bureaux de la Compagnie de Chemin de fer indochinois du Yunnan.

Quoique très absorbé par les travaux de traduction et d'interprétariat pour lesquels il déployait son grand talent, il trouvait le temps de recueillir des informations spéciales permettant de documenter des rapports dont quelques-uns ont été entièrement rédigés par lui. L'excellent travail qu'il accomplit et son dévouement lui valut la très grande estime de son chef, qui lui prédisait une brillante carrière dans la diplomatie et évoquait déjà, le cas échéant, la possibilité de lui confier en toute sérénité la gérance d'un poste consulaire.

Ses journées étaient bien remplies, le travail ne manquant pas. Outre l'administration des concessions françaises, il était également magistrat, rôle qui faisait partie de sa charge consulaire. Déjà, pendant son séjour à Shanghai, il avait rempli à plusieurs reprises les fonctions d'assesseur à la Cour Mixte pendant les congés du titulaire et s'en était très bien tiré.

La Cour Mixte française était un tribunal composé de deux juges, l'un chinois, l'autre français, tous deux avaient à régler en moyenne quarante affaires de tout genre par semaine et les jugements étaient rendus en application de la législation pour beaucoup non écrite, en se basant surtout sur l'équité.



Av. Consulat de France de Shanghai

« Je fus délégué, conjointement avec un Taotai délégué du Vice-Roi, pour examiner et régler sur place une série d'attaques, d'assassinats, vols et autres, commis le long de la ligne de chemin de fer en construction de Laokay à Yunnan Fou. Nous avons tenu de ville en ville, mon collègue chinois et moi, des séances dont nous dressions procès-verbal, nous constituant nous-mêmes nos propres greffiers, et nous rendîmes des jugements signés de nous deux et qui furent exécutés sur-le-champ, sauf ceux qui entraînaient la mort.

En une occasion, mon collègue affirmant que le crime commis comportait comme sanction la perte du poignet droit, j'obtins une atténuation d'un degré et le coupable fut sur-le-champ frappé avec des lattes de bambou.

L'on peut aussi admettre que j'agissais par délégation spéciale du pouvoir souverain chinois : en effet, les lettres du Vice-Roi et du délégué du Ministère des Affaires Étrangères nous déléguaient à pouvoirs égaux pour examiner conjointement les affaires. Et mon collègue n'a jamais adopté l'attitude d'un juge unique. Il ne dirigeait pas les débats et s'efforçait de maintenir une stricte égalité entre nous, prononçant la sentence en chinois pour les accusés chinois, pendant que je la prononçais en français pour les plaignants français. C'est là un des exemples de ces tribunaux d'exception dont l'histoire des étrangers en Chine peut fournir de nombreux exemples. »

Cependant l'acupuncture le hantait toujours et il n'avait pas abandonné l'idée d'enrichir ses connaissances.

« En 1907, Consul délégué du Ministère des Affaires Étrangères à Yunnan Fou, je m'intéressais de près à notre petit hôpital français et je pus, grâce à l'amitié du Vice-Roi, me maintenir en rapport avec les médecins chinois acuponcteurs. Ainsi, je me trouvais souvent dans la nécessité de servir d'interprète au médecin français qui dirigeait notre hôpital. Les malades interrogés me parlaient de l'acuponcture. Un médecin chinois, dont je fis la connaissance m'indiqua des livres et me donna des conseils pour les malades de notre hôpital. C'est ainsi que je pus acquérir sur les aiguilles et sur leurs effets, des notions certes incomplètes, mais du moins pratiques et précises. »

Il se fit si bien initier qu'en 1908, le Gouverneur (Vice-Roi) de la province du Yunnan lui décerna le titre de « Médecin-Maître ». Il fut le premier occidental pouvant pratiquer l'acupuncture en Chine.

A cette époque en Chine, le « Diplôme de Médecin », tout au moins de médecin populaire, consistait en une attestation d'un nombre suffisant de malades guéris. Celui de George Soulié était une peinture sur soie de cinq mètres de long sur trois mètres de large portant en relief les signatures des cent personnalités certifiant avoir été guéries par lui « pour une maladie ne guérissant pas toute seule ».

Puis ses services rendus à la Chine et la reconnaissance officielle de la maîtrise de son art lui valurent une très haute distinction : le « Bouton de Corail Ciselé » qui lui donna rang d'Académicien.

Le petit train de vie suivait paisiblement son cours, alternant travail et repos. Bon cavalier, c'est à cheval qu'il parcourait le Yun Nan, rassemblant les éléments de sa future étude sur cette province. Il nageait, jouait au tennis. Il était grand, élégant, et il n'était pas insensible au charme des femmes auprès desquelles il avait un grand succès, succès qu'il conserva toute sa vie. Lorsqu'il disposait de quelques jours de vacances, il les mettait à profit pour visiter le Tibet tout proche.

« J'ai moi-même été bien souvent tenté, pendant mes excursions dans les parties les plus reculées de l'Empire, de prolonger mon séjour dans un temple, et de redire, pour chaque statue les légendes, les prières faites et les miracles que les prêtres sont toujours disposés à raconter aux pèlerins. »

L'on ignore tout des vallées chaudes et fertiles du Sud-Est, des forêts d'arbres fruitiers, des plaines herbeuses, des grands fleuves et des pics géants dans l'air pur et la lumière transparente, qui forment de l'est tibétain le pays le plus beau qu'il m'ait été donné de voir sur la terre.

Là, ainsi qu'à Lhassa, s'élèvent d'immenses monastères fortifiés, aux sanctuaires remplis de trésors d'art, tout imprégnés de l'encens qui monte depuis des siècles sur les autels, résonnant sans cesse de graves prières, aux appels profonds de trompes démesurées, dans le tonnerre de tambours plus grands que des foudres.

Le peuple, rieur et doux, vit dans un bonheur constant, ignorant la promiscuité des régions surpeuplées de l'Asie, méprisant les efforts fiévreux et la neurasthénie de l'Europe, et tout pétri de tolérances et de justice par la pure morale bouddhique.

Il m'a été donné une fois, dans ce merveilleux pays des Marches tibétaines, de voir un acte de l'un de ces drames, qui se poursuivent en général pendant plusieurs jours, depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. Il n'était pas joué, comme tel est souvent le cas, sur le parvis du temple, mais auprès du grand monument carré, presque égyptien de silhouette, aux barrières flottantes. Une vaste prairie en fleurs était enclose par les tentes des assistants, dont beaucoup venaient des villages situés à plusieurs jours de distance. Les spectateurs faisaient le cercle, accroupis ou debout ; les hommes en « tchouba » teintée de rouge, les femmes étincelantes de bijoux d'argent et de corail sur les cheveux et les vêtements. Les acteurs étaient protégés du soleil par la toiture ornée de monstres, d'une immense tente dont les quatre murs avaient été enlevés.

La diction simple et les voix douces et graves me changeaient étrangement des timbres aigus appréciés sur les scènes chinoises. Par moments, un narrateur récitait un passage que les acteurs silencieux mimaient. A d'autres moments, tous chantaient en chœur. Mais hélas !, la connaissance du chinois ne confère pas celle du tibétain, et je ne comprenais rien, goûtant seulement de ce spectacle l'impression d'art raffiné qu'il dégagait, et songeant que nous qualifions ce peuple de sauvage parce qu'il n'a pas nos chapeaux hauts-de-forme, nos vêtements tristes et absurdes, les fumées de nos usines, et les relents délicats de nos cabarets.»

La réalité était malheureusement tout autre. Bien qu'à des milliers de kilomètres de Pékin, il fut néanmoins spectateur des dernières années de la décadence des Tsing. C'est ainsi que la quadruple parhémie vue par lui au début de 1908 a été interprétée par le Vice-Roi du Yun Nan qui l'observait près de lui, comme étant quatre soleils faux se battant, c'est-à-dire la mort des souverains et l'anarchie : effectivement l'Empereur Kouang Siu mourut à Pékin le 14 novembre 1908, suivi le lendemain du trépas de l'Impératrice douairière Ts'eu Hsi.

Depuis plusieurs années déjà, le peuple était las des étrangers et des mandchous, une agitation révolutionnaire s'organisait, surtout dans le Sud. Les jeunes étudiants revenus de l'étranger, enthousiasmés par la Révolution Française, prêchaient la République surtout dans le Sud et se donnaient les grands noms de la Révolution. Les désordres commencèrent et la République de Chine était proclamée le 24 octobre 1911. Mais cela ne supprima pas l'anarchie et les troubles qui éclataient dans toutes les régions.

C'est à cette époque de son séjour à Yunnan Fou, raconta-t-il, que le hasard fit que la destinée de Sun Yat-Senn, alors traqué par la police impériale, reposa sur sa signature : lui accordant un visa, il lui permit de s'échapper.

De nouveau, il fut obligé de quitter Yunnan Fou, après deux ans et demi de séjour, en proie aux fièvres paludéennes, entérite et épuisement nerveux. Il revint en France en juin 1909 en congé pour six mois. En février 1910, il se vit nommer au Consulat Général de France à Shanghai, puis il fut promu Vice-Consul de deuxième classe en novembre. Mais, n'ayant pas pu repartir en Chine, sa santé compromise n'étant pas encore rétablie en janvier 1911, et ne pouvant plus prolonger ses congés, il fut obligé de solliciter son placement dans le cadre de la disposition pour raison de santé jusqu'à sa guérison.

C'est au cours de ces vacances forcées qu'il fit la connaissance d'Emilie Dalsème, âgée de vingt ans, fille d'un négociant en tapis d'Orient, qu'il avait rencontrée chez des amis et qu'il épousa le 26 juin 1911. Ils formèrent un couple uni. De cette union sont nés deux enfants, Nevill en 1912 et Evelyn en 1914.

Il ne fut réintégré dans les cadres de l'activité qu'en janvier 1912 et nommé à Paris où il occupa le poste d'attaché au cabinet de Raymond Poincaré, Ministre des Affaires Étrangères.

Au mois de mars 1912, il soumit le texte d'une étude philologique intitulée « Essai sur la littérature chinoise » en vue de concourir pour le brevet de secrétaire-interprète au Ministère des Affaires Étrangères. Malheureusement la commission présidée par A. Vissière, consul général de France, secrétaire-interprète pour la langue chinoise, et composée de P. Pelliot, professeur au Collège de France et J. Dantremer, professeur à l'École des Langues Orientales, ne put se réunir qu'en 1913. Après étude du manuscrit, tout en tenant compte du caractère particulièrement ardu de l'ample sujet choisi, les membres de la commission, à l'unanimité, ont estimé que « l'Essai sur la littérature chinoise » ne pouvait être considéré, « en raison de la façon évidemment hâtive dont il a été rédigé et les imperfections nombreuses qui y ont été relevées », comme méritant le prix sollicité en sa faveur.

Il est à noter que George Soulié s'était mis dans une position délicate en reprochant à A. Vissière de n'avoir pas réuni la commission en 1912 lors



Dans son jardin à Neuilly

du dépôt de son manuscrit. En fait, celui-ci n'avait été transmis à son destinataire qu'en novembre 1912, et conformément aux stipulations de l'article 12 du décret du 18 septembre 1880 réglementant le concours, la commission ne devait se réunir qu'au commencement de chaque année.

Mais ce livre n'aura pas été écrit en vain, s'il peut aider à connaître et respecter davantage une civilisation très ancienne, très loin de nous, dont le raffinement et l'originalité absorbent ou déroutent les âmes sans force.

L'état de sa santé n'étant pas encore consolidé, il fut obligé à plusieurs reprises de faire reporter des périodes de service militaire à la veille de la grande guerre, jusqu'à ce qu'il se vît refuser les demandes de report sans cesse renouvelées et être réformé en 1916.

Peu de temps après sa nomination au Service du Protocole en janvier 1913, le Ministre de l'Instruction Publique le recommanda à son collègue des Affaires Étrangères, pour la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, au titre des services rendus à l'influence française en Extrême-Orient, mais le contingent des croix qui avait été mis à la disposition du département de l'Instruction Publique étant totalement épuisé, il ne fut possible de soumettre aucune proposition à la Grande Chancellerie.

En mai 1914 il passa à la Sous-direction d'Asie et d'Océanie jusqu'à la fin de l'année 1916 où on le retrouva pendant quelque temps interprète en France auprès de l'armée britannique. Cette même année, il sollicita de nouveau, par l'intermédiaire de la Présidence de la République, un poste en Chine et de l'avancement pour subvenir aux besoins des siens en invoquant ses notes professionnelles, ses quatorze années de service et ses efforts passés.

Voici en substance la réponse notifiant le refus du département :

« M. Soulié qui, pendant son séjour en Chine a été apprécié de ses chefs, est malheureusement d'une santé délicate et a supporté très difficilement le climat de l'Extrême-Orient. Il a dû revenir en France avant d'avoir acquis les titres suffisants pour lui valoir la promotion de Consul de deuxième classe à laquelle il aspire. »

Son retour en Chine serait dans ces conditions peu indiqué avant que sa santé ne soit complètement consolidée. En effet, depuis sa mobilisation,

M. Soulié a été constamment souffrant et dans l'impossibilité de servir soit aux armées, soit au Ministère : il est d'ailleurs sur le point d'être mobilisé dès qu'il sera remis.»

A la même époque, le Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts le contacta dans l'intention de lui confier une mission dont le but était d'étudier la possibilité d'établir en Chine un centre français d'études et de recherches archéologiques et artistiques, ainsi que la création éventuelle à Pékin d'un musée français d'art chinois, pour l'époque où les fouilles et les recherches dirigées par lui commenceraient à donner des résultats.

La personnalité de George Soulié s'imposait tout particulièrement pour cette mission, tant en raison de l'importance de ses travaux artistiques et scientifiques sur la Chine, que par sa compétence exceptionnelle en ce qui concerne les relations franco-chinoises.

L'occasion était trop belle pour revoir la Chine. Son Ministre approuva le projet et Soulié n'accepta qu'à la condition d'être mis en mission (pour ne pas perdre ses droits à la retraite et à l'avancement). Le département consentit tout d'abord mais déclara à la dernière minute que les missions étaient supprimées et conseilla de demander la mise à la disposition.

Dans la lettre qu'il écrivit au Ministre le 17 janvier 1917 pour demander sa mise en disponibilité avec traitement, il sollicitait en même temps sa nomination au grade de Consul de deuxième classe.

En égard à ses excellents états de service depuis le jour où il entra dans la Maison, pour répondre au désir qu'il exprima, il lui fut conféré le grade de Consul de deuxième classe pour faciliter le succès de sa mission. Mais le département insista sur les conditions tout à fait exceptionnelles de la mesure prise en sa faveur, et sur l'impossibilité qu'il y avait à ce qu'elle devint une mesure préjudiciable aux intérêts de carrière de ses collègues. En conséquence, il n'était pas envisageable de le réintégrer en activité avant un délai de plusieurs années.

De retour de Chine où, pendant un séjour de plus d'un an (1), il put terminer les travaux préliminaires dont il avait été chargé, il sollicita sa réintégration à partir du mois d'avril 1920, après que ses deux camarades le suivant sur la liste du cadre des interprètes, Bodard et Bradier, aient été

nommés Consuls de deuxième classe. Malgré l'intervention en sa faveur de plusieurs personnalités politiques dont un sénateur et Paul Painlevé, Président de la Chambre des Députés, plusieurs démarches restèrent vaines, en dehors des promesses constamment renouvelées. Il ne put rentrer dans la Maison. Le « Chinois qu'il s'obstinait à demeurer » ne put jamais retourner en Chine. A chaque fois on prenait des dispositions en vue de sa réintégration, mais jamais cela n'aboutit à un résultat tangible. Tout au plus, en janvier 1925, la possibilité était envisagée de le réintégrer comme consul de deuxième classe, mais le décompte de sa disponibilité lui faisait prendre le dernier rang du cadre, c'est-à-dire le soixante-cinquième. Cela ne l'empêcha pas, à partir du mois d'octobre, de participer, à titre de collaborateur bénévole, à la Sous-direction d'Asie où grâce à ses connaissances approfondies de toutes les questions concernant la Chine, il rendit de grands services.

Au moins avait-il la consolation de se voir décerner la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur en août 1921, officiellement au titre de ses services rendus à l'influence française en Chine, mais officieusement pour le traitement de disponibilité promis mais non donné, pour le retard et aussi pour ses services passés.

De guerre lasse, il soumit sa démission le 22 janvier 1927, mettant fin à une carrière diplomatique promise au départ à un brillant avenir, mais compromise à deux reprises pour des raisons de santé qui l'empêchèrent de retourner occuper un poste dans l'Empire Céleste. Désespérant de pouvoir un jour revoir ce pays, il vit l'occasion de fouler de nouveau le sol de cette Chine, qu'il avait appris à aimer, lorsqu'on lui proposa une mission. Hélas, la machine administrative s'était inexorablement mise en branle et devait le pénaliser.

Sa destinée s'accomplissait-elle par le fait que la fin de sa carrière diplomatique coïncidait avec son engagement dans la médecine traditionnelle chinoise ?

L'étape suivante de sa vie n'en fut pas moins brillante, mais malheureusement encore semée de vicissitudes.

(1) JACQUEMIN J. — George Soulié de Morant, sa vie, son œuvre. *Revue Française d'Acupuncture*, juin 1985, n° 42.



LES ANNÉES TRENTE ou l'héroïque aventure de l'acupuncture moderne

*Sans un apport constant et harmonieux d'énergie,
le protoplasme se désagrège, n'est plus qu'un
agrégat d'éléments chimiques, en un mot meurt.*

R. Main.

La réapparition de l'acupuncture en Occident est due à l'heureux hasard qui réunit, en 1927, un sinologue en vacances et le docteur Paul Ferreyrolles à qui il confiait sa fille, Evelyn, pour une cure à La Bourboule. Soulié de Morant lui narra ce qu'il avait constaté de visu, en Chine, sur le traitement par les aiguilles.

Parmi les médecins thermaux, Paul Ferreyrolles, un homme de classe internationale, se préoccupait alors de la part importante de l'empirisme dans la thérapeutique. C'est un peu au hasard qu'il fut appelé à s'occuper de la pratique ancestrale de l'acupuncture en Chine, vaguement connue et insuffisamment étudiée.

Au mois d'octobre 1927, comme chaque année depuis 1924, Paul Ferreyrolles fit signe aux docteurs Marcel et Thérèse Martiny pour le dîner amical qui marquait leurs retrouvailles annuelles.

Après chaque saison, l'ami Paul avait pris l'habitude de leur exposer ses surprenantes découvertes dans le non-conformisme médical. Il avait fondé en 1925, avec son ami Monod, de Vichy, et Marcel Martiny, le « Carrefour de Cos », un officieux organisme de recherches scientifiques sur les médecines traditionnelles et empiriques. Et c'étaient des rencontres à Paris, Londres, ou ailleurs, avec des homéopathes, des iridologues, des métapsychistes, des radiesthésistes, ou d'autres chercheurs appliquant des méthodes de diagnostic ou de traitements plus ou moins hétérodoxes. La compromission était totale et volontaire. L'observation seule comptait pour ces étranges médecins, amis de disciplines et de savoirs mais, au nom de l'empirisme, prêts à se damner par une curiosité sans limite.

Ils n'avaient pas ce scepticisme à priori de certains scientifiques qui, en dehors d'un conformisme rigoureux, disent toujours, en présence de faits étranges : « comment voulez-vous que cela soit ? C'est illogique. » En effet, au nom d'une logique rigide, d'un bon sens sans clairvoyance, ces sentencieux n'usent d'autres matériaux que ceux d'une connaissance acquise, refusant tout crédit à ce qui n'est pas admis et, par conséquent, rejetant l'admissible traditionnel ou d'avant-garde ; exactement ce que Ferreyrolles ne faisait pas.

Et cet automne-là, il racontait à ses amis qu'il venait de faire la connaissance de George Soulié de Morant, un homme étonnant qui savait beaucoup de choses sur la médecine de l'Extrême-Orient et en particulier sur l'acupuncture ; beaucoup plus, leur rapporta-t-il, que ce qu'ils en connaissaient par Jules Regnault.

Il leur décrivit George Soulié de Morant comme un grand gaillard, à peine quinquagénaire, qui ressemblait à un Chinois du Nord. Il devait peut-être cette typologie, non seulement à un séjour prolongé en Chine — lequel, dit-on, finit par influencer, par un conditionnement progressif de la mimique — mais probablement à des croisements ancestraux n'ayant rien à voir avec l'Asie.

Quelques semaines après cette conversation, Paul Ferreyrolles les présenta à George Soulié de Morant. Il se révéla à eux comme un homme de belle distinction et d'une profonde amabilité, leur confirmant et détaillant avec sagesse et humour tout ce qu'il avait révélé à Ferreyrolles.

Devant eux, ce dernier l'encouragea à traduire tous documents de nature à intéresser des médecins.

« Il me présenta alors à plusieurs médecins des hôpitaux qui, devant les résultats surprenants obtenus en Extrême-Orient, me demandèrent de renoncer à mes travaux sur l'art, l'histoire et la littérature chinois pour me consacrer entièrement à l'acupuncture. »

Ils me poussèrent à mettre en ordre et à leur communiquer mes notes et à me consacrer à l'étude des textes chinois sur l'acupuncture et les traductions des passages compréhensibles des textes antiques qui semblent de nature à intéresser plus particulièrement les médecins. »

Soulié de Morant transmit donc une première traduction du « Neiking » à Ferreyrolles et fit la démonstration des résultats extraordinaires obtenus par cette thérapeutique.

A cette époque, Thérèse Martiny était déjà docteur en médecine mais n'exerçait pas. Marcel, son mari, pensa devant le caractère étonnant des premiers résultats, qu'elle pourrait s'intéresser à l'acupuncture. Ainsi, dès 1928, commença leur collaboration. Au début, ils se contentaient de faire des essais pratiques d'acupuncture sur eux-mêmes et sur quelques malades à l'hôpital Léopold-Bellan.

« Il faut reconnaître que si, au début, le docteur P. Ferreyrolles ne m'avait pas arraché ce que j'avais appris en Chine, l'Europe serait encore dans son ignorance à ce sujet.

Pour moi en effet, consul, sinologue et littérateur, je n'étais devenu médecin chinois que par émerveillement des effets obtenus par de si faibles moyens et sans autre pensée que d'étudier un art presque miraculeux à mes yeux. De retour en Europe, le scepticisme que je rencontrais m'avait vite empêché de parler. Déjà, pendant mes congés en France, quelques tentatives d'explication auprès de médecins rencontrèrent à juste titre des sourires sceptiques : il est scientifique de garder un doute (non de nier) à propos de ce que nous ignorons. Je rencontrais un tel accueil de railleries et d'incrédulité. Ce qui est différent de nous provoque en effet trop aisément notre moquerie méprisante. Comment peut-on être persan ? Je reculais donc la publication de tout ouvrage sur ce sujet. Cette attitude envers toute pensée qui n'est pas la nôtre est pour beaucoup dans l'ignorance où l'Europe est demeurée dans l'acupuncture.

Je n'aurais peut-être jamais entrepris la lourde tâche de mettre au point et de faire connaître ce que j'avais appris sur les aiguilles si le docteur P. Ferreyrolles, chercheur et travailleur infatigable ne m'avait interrogé avec insistance et une intelligente curiosité sur ce sujet. Il me demanda alors de le guider. Ne voulant pas me fier à ma seule mémoire, je lui transmis des extraits choisis des textes que mes maîtres chinois m'avaient fait étudier.

Je lui communiquai également les idées maîtresses de la méthode et l'influence de quelques points pour une maladie, puis pour une autre.»

Médecin de l'hôpital thermal de La Bourboule, Paul Ferreyrolles fit donc, avec patience et prudence mais empiriquement, quelques tentatives d'acupuncture dans son service et, malgré son incompétence, à sa grande stupéfaction, il fut surpris des résultats aussi rapides qu'inattendus, obtenus dans le traitement de la douleur, par exemple, par une simple piqûre

- 1929 -

L'HOMŒOPATHIE FRANÇAISE

9^e Année

JUIN

N^o 6

L'ACUPUNCTURE EN CHINE VINGT SIÈCLES AVANT J.-C. ET LA REFLEXOTHÉRAPIE MODERNE

PAR M. G. SOULIÉ DE MORANT, Consul de France

en Chine et le Dr P. FERREYROLLES (de la Bourboule)

L'étude des ouvrages médicaux chinois anciens et modernes en notre possession, ainsi que celle des procédés que l'un de nous a vu appliqués en Chine, montrent que, depuis de nombreux siècles, les Chinois ont utilisé la plupart des méthodes que nous connaissons pour lutter contre la maladie et soulager la souffrance : chirurgie, « médicaments poisons » à doses massives par effets contraires, à doses très faibles par effets semblables, opothérapie, vaccinothérapie, hydrothérapie, massages, régime alimentaire, suggestion même, etc.

Comme chez nous, beaucoup de ces méthodes, perfectionnées par l'empirisme, ont eu leur temps de succès. Mais il en est une, — le traitement par piqûres d'aiguilles et brù-

Fig. 79

Article princeps de G. SOULIÉ DE MORANT et P. FERREYROLLES.

d'aiguille, et il continua à étudier la méthode quelle qu'ait été son ignorance sur son mode d'action. Il constata entre autres que les angines de ses petits malades, traités par l'acupuncture, guérissaient plus vite que par les autres méthodes, et que les enfants reprenaient plus rapidement force et appétit. Tous deux parlaient à cette époque de réflexothérapie.

Ce fut le début d'une collaboration efficace avec le docteur P. Ferreyrolles avec qui il publia dans la Science Médicale Pratique de juin 1929 et l'Homéopathie Française, un premier article, « l'Acupuncture en Chine vingt siècles avant J.-C. et la Réflexothérapie Moderne », dans le seul but de faire connaître certains points considérés comme importants en rapport avec certains troubles organiques qui sont guéris par une excitation, piqûre ou brûlure, faite sur ces points.

Ses contacts constants avec le corps médical lui ouvrirent les portes des grands hôpitaux parisiens. C'est ainsi qu'il put accomplir une première démonstration publique à l'hôpital Saint-Antoine, démonstration au cours de laquelle il redonna, grâce à trois aiguilles, l'usage de son membre à une femme qui avait un bras paralysé depuis plusieurs années.

Déjà en relation amicale avec le professeur Flandin de l'hôpital Bichat, Ferreyrolles vint le voir un jour de 1930 pour lui faire la démonstration de ce qu'il avait appris de Soulié de Morant. Mais laissons à Ch. Flandin le soin de raconter cette entrevue :

« Je me souviendrai toujours de la visite de Ferreyrolles venant me communiquer ses premières observations sur les effets d'une simple piqûre d'aiguille. Il savait que j'avais la même curiosité d'esprit que lui. Il me passionna. J'avais à cette époque un magnifique service à l'hôpital Bichat. Nous prîmes rendez-vous pour qu'il fasse à mes élèves et à moi une leçon sur la question et que nous puissions prendre les dispositions nécessaires pour l'expérimentation.

Le jour fixé pour la leçon, je me réveillai avec un lumbago m'immobilisant complètement dans la douleur. Pour me lever, m'habiller, monter en voiture, descendre à Bichat, monter dans mon service, ce fut un supplice horrible. Je dis à Ferreyrolles : « Je t'amène un cobaye, éprouve la méthode. » Il piqua la région douloureuse, puis le creux poplité. J'éprouvais dans la masse lombaire une sensation de déchirure affreuse, la piqûre de la région malléolaire compléta la réaction, je me traînai à la salle de confé-

rence où j'écoutai avec une trentaine d'élèves un exposé fort savant et intéressant. Après dix minutes de souffrances vives, j'étais décontracturé, je pus rentrer tranquillement ; le lendemain je subis de nouvelles piqûres, le surlendemain j'oubliai de me faire piquer. Et depuis, je n'ai plus de lumbago. Sur de nombreux malades j'ai depuis expérimenté le même traitement, sans presque jamais d'insuccès.

Dès lors Ferreyrolles régna à Bichat. Ce fut, si j'ose dire, la période héroïque de l'acupuncture, celle de l'application systématique des « points chinois » sans recherche des causes des maladies.

Nous eûmes tout de même au bout de quelque temps, assez d'éléments pour pouvoir communiquer à la Société Médicale des Hôpitaux des résultats intéressants et prendre date.

Quand je passai de Bichat à Saint-Louis, en 1934, j'installai à mon nouvel hôpital Ferreyrolles et ses amis, dans une consultation qui eut lieu deux fois par semaine. Celle-ci m'a suivi à Beaujon et l'afflux progressif des malades en souligne le succès.»

Dès le début, c'est-à-dire dès l'ouverture de la première consultation d'acupuncture à l'hôpital Bichat en 1931, Ferreyrolles intégra dans l'équipe composée de Baratoux, toujours en quête d'idées nouvelles, Bétuel l'enthousiaste, Le Corre, Labonnette, Khoubesserian, assistant officiel d'acupuncture et d'autres encore, Soulié de Morant pour qu'il leur transmette la documentation nécessaire à l'expérimentation, ainsi que la manière d'implanter les aiguilles et l'art difficile de la prise des pouls chinois dont il restera un maître inégalé :

« Ils se mirent à l'étude en partant des données que je leur fournissais et firent des expériences heureuses dans leurs services. Les succès obtenus étonnaient par leur caractère souvent instantané.»

Ce fut une époque héroïque que les témoins se rappelaient avec émotion. Les malades présentaient souvent des cas rebelles, ayant résisté à tous les traitements classiques. Les acupuncteurs se trouvaient fréquemment devant des cas imprévus, sans référence à leur portée, car aucun livre n'avait encore paru. Quelquefois ils n'opéraient que sur l'insistance du malade, ne croyant pas à la vertu de leurs aiguilles, et c'était une surprise heureuse quand le résultat était favorable.

Les premiers essais étonnèrent par les résultats obtenus. Une deuxième étude sur l'acupuncture fut publiée dans la Science Médicale Pratique de juin 1931, intitulée « les Aiguilles et les Moxas en Chine ou le Traitement des Algies par Traumatisme Dermique », dans laquelle mention est faite des premiers résultats inattendus et surprenants faisant état de cessation immédiate, par exemple, de violentes douleurs sciatiques ou de névralgies faciales contre lesquelles tous les traitements avaient échoué, sédation également des crises d'asthme en quelques instants, longues rémissions de crises de coryza spasmodique, sédation de crises hémorroïdaires, soulagement de crises gastriques, guérison de constipation, d'incontinence d'urine... A partir de cette date, il écrivit de nombreux articles sur l'acupuncture dans les journaux et diverses revues spécialisées.

Encouragé par les publications dans la Science Médicale Pratique, il fit paraître timidement dans le « Mercure de France » d'avril 1932, les premières lignes de « l'Acupuncture Chinoise » destinées au public.

Peu de temps après l'initiative de Flandin, Marcel Martiny, médecin-chef adjoint à l'hôpital Léopold-Bellan, avec l'approbation et l'encouragement du D^r Mondain, le médecin-chef, ouvrit une consultation d'acupuncture à Thérèse Martiny, dans cet hôpital où George Soulié de Morant venait régulièrement, cependant que, très vite, l'expérimentation s'organisait et que l'étude des textes et des traditions se poursuivait.

Avec l'aide de Soulié de Morant en tant que sinologue, Thérèse Martiny, en sa qualité de médecin soigna jour après jour des malades à l'hôpital Léopold-Bellan, en suivant à la lettre l'enseignement approfondi des auteurs chinois.

« D'autres expériences furent ensuite entreprises sous le contrôle sévère que l'on peut avoir dans les hôpitaux. Ainsi en particulier le docteur Marcel Martiny, médecin-chef adjoint de l'hôpital Léopold-Bellan et le docteur Thérèse Martiny entreprirent l'étude complète de la doctrine avec tous les moyens dont ils disposaient en me demandant de les assister et de surveiller avec eux l'application des règles auxquelles plusieurs milliers d'années d'expériences avaient conduit les Chinois. Ils me firent préciser l'application de la méthode aux Européens, la soumettant d'ailleurs, sous un étroit contrôle scientifique, à la plus dure des épreuves sur des maladies et des malades pour lesquels les thérapeutiques habituelles sont sans effet ou ne donnent que des résultats tardifs ou peu satisfaisants. »

A l'hôpital Léopold-Bellan, avec une générosité sans calcul, Soulié de Morant livrait son savoir à tous les médecins qui, avides de connaître ces étranges traitements, venaient assister à sa consultation, et ils étaient nombreux : Bonnet-Lemaire, Barishac, Nguyen Van Quan et tant d'autres... Mais parmi ces élèves, un fut malheureusement source de souci, de chagrin et de colère.

La collaboration de travail entre Th. Martiny et Soulié de Morant, qui dura plus de vingt-cinq ans, n'a jamais été marquée par une discussion désagréable. Ils avaient une manière de travailler qui s'harmonisait bien avec leurs caractères différents et dans laquelle chacun apportait sa note particulière. Il était la finesse et le génie oriental et elle le terre-à-terre pratique et sceptique occidental, ce dont il lui faisait quelquefois la remarque : « mais vous ne croyez pas à l'acupuncture ! ».

Voici comment ils travaillaient : un malade venait les voir, le plus souvent, au début, envoyé par un médecin. Après un interrogatoire minutieux, prise de la tension artérielle, examen du malade et des documents apportés, Soulié de Morant prenait les pouls et ils discutaient des points à faire. Cela intéressait beaucoup le malade. Tout d'abord, ils s'efforçaient de rétablir l'harmonie de la circulation de l'énergie en essayant de le faire avec un minimum de points ; ils traitaient ensuite ce pour quoi le malade leur demandait leur aide. Lorsqu'ils étaient en présence d'un hypotendu, fatigué, déprimé, leur premier soin était de le tonifier. Au contraire, pour un hypertendu, ils faisaient en premier les points qui drainaient et ouvraient les émonctoires.

Entre deux malades, il y avait des moments de détente ; Soulié de Morant racontait sa vie à Pékin, le climat merveilleusement tonique de cette ville aux nombreux jours de froid sec et d'ensoleillement ; ses contacts avec des lettrés chinois, tous disparus du fait de la Révolution, leur civilisation si raffinée et, en même temps, leur cruauté, leur recherche passionnée d'Art et de Beauté, qui n'excluait pas une certaine polissonnerie, mais toujours si délicatement enveloppée ! ; ses expériences au Tibet dans une lamasserie, avec des prêtres qui lui avaient prêté leur don de vision à travers les murs ; l'extraordinaire résistance des Chinois, leur parfaite honnêteté, leur impassibilité apparente et leur profonde sensibilité.

C'était, non seulement un « gentleman » mais un « gentleman chinois » disait Thérèse Martiny...

« Je me rappelle avoir refusé de soigner certains patients à leur grande fureur, nous suppliant de calmer par exemple, une crise d'appendicite !

Soulié de Morant était un chercheur passionné et il avait la patience orientale. Il se lançait souvent avec enthousiasme dans des expériences de points pour comprendre les textes chinois et les adapter. Inlassablement il les répétait, aussi bien sur lui-même que sur les proches. Quand elles ne rendaient pas ce qu'il en attendait, il abandonnait son idée. Mais sa ténacité a permis d'assimiler beaucoup mieux la pensée chinoise et a éclairé tout à fait la valeur de beaucoup de points. »

En même temps, chez le docteur Flandin, avec Ferreyrolles, Baratoux, Khoubesserian et d'autres, il donnait aussi tout ce qu'il savait, pour l'avoir vu pratiquer ou pour l'avoir traduit dans les textes de première main.

Après un an de pratique et de recherche poursuivies à Bichat, Flandin, Macé de Lepinay, médecin chef de l'hôpital Bichat, et Ferreyrolles écrivirent dans le Bulletin de la Société Médicale des Hôpitaux du 3 mars 1933, un article sur les résultats obtenus en insistant sur les différentes arthrites traumatiques et rhumatismales (douleurs articulaires et musculaires).

Les documents étaient de plus en plus nombreux et, en cette même année 1933, Soulié de Morant fit paraître dans le Mercure de France une étude sur le diagnostic des maladies par l'examen des pouls.

1934 marque un tournant décisif dans l'histoire de l'acupuncture en France. Outré que l'on puisse dire ou écrire n'importe quoi, et sans doute pour rétablir la vérité qui lui est chère, il décida de remettre les choses à leur place. Tandis qu'il mettait au point son grand traité d'acupuncture et pressé par des médecins impatients de s'initier à cette méthode, il donna aux médecins un premier ouvrage formel sur le sujet, la vraie méthode, le « Précis de la Vraie Acupuncture Chinoise » qui permit à de nombreux médecins en France et à l'étranger, d'entreprendre cette médication en de nombreux cas. L'acupuncture connut alors grâce à lui un remarquable essor.

« La vraie Acupuncture que nous décrivons ici recherche avant tout, par l'étude du pouls, le déséquilibre d'énergie qui est à l'origine de toutes les maladies fonctionnelles. Elle s'appuie sur des relations d'organe basées sur la circulation d'énergie, en différant de ce que la physiologie anatomique nous enseigne. Elle s'attache à rechercher le centre même du point, où l'action est maximale. Bien qu'elle connaisse aussi des succès, ceux-ci sont

rare. Elle est d'ailleurs plus difficile en Europe où l'abus de médicaments modifie beaucoup les réactions naturelles, au point que devant un poulx du Gros Intestin doux et d'amplitude moyenne comme il doit être, il faut toujours demander si le malade n'a pas pris récemment des médicaments rafraîchissants.

L'illustre Iang écrivait au XVI^e siècle : « il n'en est pas moins éclatant qu'il y a des méridiens et des poulx. Ceux qui s'en servent sont de vrais médecins, ceux qui les ignorent sont de grossiers ouvriers. »

La Vraie Acupuncture, d'autre part, ayant constaté les variétés d'aspect que peut prendre une maladie selon celui qui la subit, a été amenée dès le début à tenir plus compte du malade. Ce n'est pas le microbe qui importe le plus, mais le terrain. »

Ce succès devait provoquer des imitateurs et des faussaires. Soulié de Morant avait constaté que quelques médecins audacieux avaient d'après ses articles ou ceux de ses adeptes, tenté et réussi des cures inattendues. C'est ainsi que aigri, il a été amené à écrire dans le « Mercure de France » de 1934 :

« Mes articles et ceux de P. Ferreyrolles ont servi de bases et de guides. Le chapitre du livre écrit en 1853 par le consul Dabry sur la médecine chinoise, et signalé par moi, a été recopié. Si bien que nous verrons bientôt sans doute des médecins peu scrupuleux n'ayant pas étudié avec moi ou avec le premier groupe de chercheurs auquel j'ai confié mes travaux, prétendre appliquer une méthode qu'ils déconsidéreront. D'autres, devant le succès de la méthode, ont proclamé l'avoir inventée, sans même l'avoir étudiée superficiellement. »

Cette affirmation, pour Soulié de Morant, découlait d'un fait : ces auteurs avaient conservé non seulement ce qu'il avait justement écrit mais aussi ses erreurs d'interprétation.

Mais vers 1935 se posa un problème difficile. Soulié de Morant avait goûté à l'acupuncture non seulement dans les textes, mais dans les faits. Il l'avait vu pratiquer en Chine par des gens de qualité, faisant cela par tradition et non par titres, plutôt par coaptation, et dont les diplômes de certains s'inscrivaient sur des pierres placées à leur devanture. Soulié de Morant, malgré sa haute culture et son milieu, trouvait donc assez naturel, non seulement de traduire des textes, mais de devenir un médecin chinois en Occident.

A cette époque, le Conseil de l'Ordre n'existait pas encore, ce qui aurait honnêtement rendu la conjoncture impossible. Or, dans l'équipe, Soulié de Morant seul connaissait le chinois. Pour utiliser avec efficacité devant le malade, les pouls, les points aux aiguilles et aux moxas, il n'était pas possible de séparer la théorie de la pratique.

Mais tel, au fond, n'était pas l'avis de Ferreyrolles. Celui-ci estimait que Soulié de Morant ne devait pas dépasser le stade de la documentation et toucher aux aiguilles.

Un jour cependant, Soulié de Morant, qui avait donné beaucoup de documents à Ferreyrolles, prit son courage à deux mains et lui demanda : « comment pourrais-je faire, pratiquement, de l'acupuncture ? ». A cela, Ferreyrolles, avec tout son humour, répondit : « je ne vois qu'une solution, c'est que vous fassiez votre médecine. »

Et c'est là où les liens affectueux qui unissaient solidement les Martiny à Ferreyrolles, et la confiance que leur accordait Soulié de Morant, finirent par tout arranger et ils ne se fâchèrent point.

Thérèse Martiny avouera plus tard que Paul Ferreyrolles, par amitié pour son mari et elle, accepta, mais difficilement, cette mutation d'un documentaliste en praticien chinois et sa collaboration avec Soulié de Morant.

Par la suite, des consultations d'acupuncture s'ouvrirent également dans d'autres hôpitaux parisiens : Saint-Jacques, Hahnemann, ...

Il continuait de faire des adeptes, le nombre de médecins qui étudiaient et exerçaient l'acupuncture en France s'accroissait d'années en années.

« Le bruit de l'avance ainsi prise par la médecine française se répandit à l'étranger. Plusieurs médecins des États-Unis, d'Espagne, d'Italie, de Turquie, etc., se firent envoyer les textes et les articles que j'avais publiés, tentèrent et réussirent des cures qu'ils ne pouvaient obtenir par nos méthodes. »

En sinologue émérite, l'ancien consul poursuivit son œuvre de traduction des manuscrits chinois. Sa connaissance de la langue chinoise lui permit de choisir, parmi les textes, ceux qui pouvaient être les plus compréhensibles et acceptables par l'Occident. Il les adapta à l'esprit européen.

Mais son œuvre n'était pas pour autant terminée. Il continuait d'expérimenter et de vérifier la méthode avec Thérèse Martiny qui fut pendant plusieurs années sa collaboratrice immédiate. Les traductions se poursuivaient. Ainsi une première transposition en français fut faite des quatre-vingt un chapitres du Ling Tchrou ou « l'Axe Immatériel » (2^e partie du Neiking attribué au XXVII^e siècle avant J.-C.).

« Il est temps de préciser et de réunir les notions éparses en plusieurs documents afin que les expériences poursuivies depuis tant de siècles par la Chine ne soient pas rendues inutilisables par incompréhension de leurs principes directeurs, et que les chercheurs honnêtes et consciencieux puissent avoir un moyen de plus de soulager leurs malades.

Mon premier travail a été de condenser en un corps harmonieux de doctrine l'immense collection des œuvres amassées et imprimées à la suite l'une de l'autre depuis quatre mille ans. Il fallait les comprendre : j'avais heureusement formé dès 1901 un dictionnaire des termes techniques d'acupuncture que l'on ne trouve dans aucun dictionnaire. Il fallait aussi les lire attentivement pour en comprendre la pensée. Car si une langue phonétique peut être lue et donner l'illusion d'être comprise, il n'en est pas de même des caractères qui ne donnent jamais l'illusion d'être compris quand ils ne le sont pas réellement. J'y avais passé des années, traduisant les passages décisifs, écartant les répétitions, classant en un ordre logique ce trésor d'observations précises, d'expériences probantes, formant enfin un exposé maniable de cette science expérimentale qui eût charmé Claude Bernard. C'est ce corps d'enseignement inestimable que, pendant plus de quinze ans, j'ai soumis au contrôle le plus sévère de nos maîtres, utilisant la vérification par nos instruments existant déjà, bien que non construits dans ce but, soumettant les effets de toute action, avant et après celle-ci, à toutes les formes d'analyse que peuvent connaître nos laboratoires.

Mon œuvre a consisté à former tout d'abord un plan conforme à la logique européenne. J'ai moi-même, sous la direction de ceux de nos grands maîtres qui s'intéressent à la question, repris et mis au point les études que j'avais entreprises en Chine, précisé les emplacements et les effets des points dont les indications données étaient brèves et imprécises, délimité les actions possibles de la méthode, donné aux chercheurs les renseignements nécessaires et reçu d'eux les indications de nouvelles recherches, en vue de rectifier le grand traité complet, avec dessins anatomiques précis, que j'ai terminé, mais que je corrige sans cesse.

J'ai dû, non sans peine, composer des dessins entièrement nouveaux en Europe comme en Chine, donnant comme en transparence à la fois, peau, muscles et os, ce qui permet ainsi de situer chaque point pour toutes les parties du corps avec précision. Il s'agit donc ici d'une œuvre qui n'existe ni en Chine, ni au Japon, mais qui continue et précise les travaux millénaires de l'Extrême-Orient.

Nos maîtres en médecine avec lesquels les expériences se sont poursuivies sans arrêt, m'ont ouvert le trésor de leurs recherches, et ont dirigé mes propres recherches vers les points les plus intéressants dans les épais recueils chinois spéciaux à l'acupuncture.

Ma tâche consistait à expérimenter les effets des points sous leur contrôle, ce dont je tiens à les remercier ici pour la complaisance avec laquelle ils ont éclairé de leur science les connaissances antiques que je leur apportais.

Mon travail consistait à réunir tous les effets attribués à chaque point en les groupant selon les organes dont ils dépendent, à signaler ceux dont la réussite est pour ainsi dire constante, ceux qui sont uniques et qu'aucun autre point ne guérit, à signaler pour chaque effet, les autres points ayant un effet analogue. Aux découvertes mentionnées par les auteurs chinois, j'ai eu la bonne fortune d'ajouter de nouveaux effets aux points, souvent très importants, grâce au contrôle de nos instruments modernes et de nos laboratoires.

Mes recherches ayant été maintenues dans la bonne voie, étaient poursuivies dans le plan européen grâce à l'expérience de plusieurs de nos maîtres tels les professeurs Martiny, B. Leriche et Ferrié, que je remercie ici.

Il m'a été également possible de vérifier par le laboratoire les effets réels de l'action exercée sur les points chinois dont la plupart des effets ont été reconnus exacts. J'ai pu ajouter quelques pierres à l'édifice millénaire. Ainsi un point que les Chinois et les Japonais signalaient comme tonique et guérissant « des centaines de maladies », s'est révélé sous l'analyse, comme provoquant la naissance en vingt-quatre heures d'environ un million de globules rouges : résultat analogue à celui d'un séjour de trois semaines en altitude.

Il m'a été possible ainsi de comprendre un nombre de plus en plus grand d'assertions, observations et hypothèses notées en des phraséologies

— 6 —

ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6^e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAÎTRE

L'Acupuncture chinoise

par

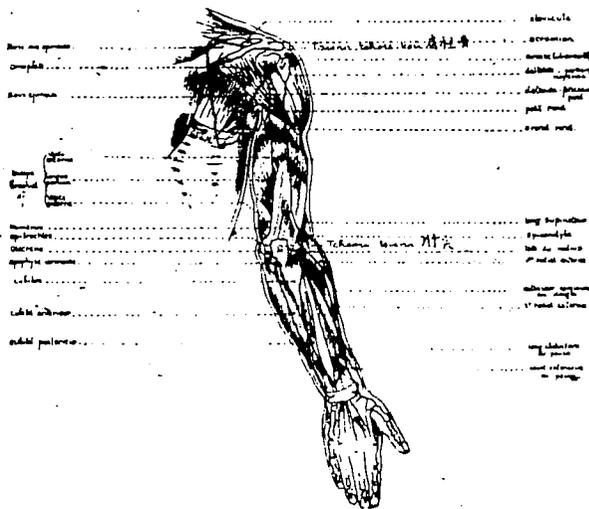
GEORGE SOULIÉ DE MORANT

TOME I

L'ÉNERGIE (Points, Méridiens, Circulation)

avec 100 dessins, dont 44 en deux couleurs

— L'ouvrage sera complet en 4 volumes —

Points Meridiens au bras des acupuncteurs
TONG MÉ TANG TONG 經 絡 圖 九

M. Soulié de Morant, qui a déjà publié un Précis d'Acupuncture réimprimé plusieurs fois, donne maintenant un ouvrage considérable sur la question.

Le TOME I, qui comprend l'ensemble des règles générales indispensables à connaître et à appliquer, est un volume de grande importance. Illustré de 100 dessins, dont 44 en deux couleurs, c'est un exposé général de la méthode et du traitement, ainsi qu'un répertoire des « points » que M. Soulié de Morant était seul à pouvoir établir, grâce à une culture scientifique avancée, jointe à une connaissance absolue de la langue chinoise.

Le grand traité actuellement publié — qui sera complet en quatre volumes — est tiré sur très beau papier surglacé, sous couverture parchemin en deux couleurs.

Tome I. Volume in-4^e carré (22,5 x 28) de 304 pages 100 fr.

Il a été tiré en outre des exemplaires cartonnés, au prix de 120 fr.

dont un bon nombre sont attribuées au XXVIII^e siècle avant J.-C., et sont parfois obscures en proportion. Chaque fois, ma surprise a été grande de constater que ces textes antiques énonçaient ce que nos travaux d'avant-garde affirmaient de leurs découvertes les plus récentes. Si bien que l'Europe vérifiant la Chine, il y a lieu de se demander si la Chine ne serait pas très utile pour guider les recherches de l'Europe.»

La pensée menant à l'acte, tout en fournissant la documentation nécessaire à Thérèse Martiny et Paul Ferreyrolles, il pratiqua chez lui au premier étage du petit pavillon du boulevard d'Argenson à Neuilly, dans la pièce oblongue où trônait son «diplôme sur soie», à droite de l'escalier, en face de la cheminée. Sa clientèle privée, peu nombreuse et sélectionnée au début, augmenta très rapidement du fait de sa notoriété. Les consultations se faisaient sur rendez-vous, lui permettant de prendre les patients un par un, tandis que les suivants qui arrivaient à l'heure indiquée, étaient souvent accueillis par Madame Soulié de Morant et attendaient en bas dans la salle d'attente. Le Maître piquait avec des aiguilles d'or et d'argent.

Juste avant la guerre, en 1939, il publia le premier tome de «l'Acupuncture Chinoise» suivi en 1941 du second, dans lesquels l'auteur exposait sa mise au point de la théorie de l'énergie et du maniement de celle-ci en matière thérapeutique. Ce n'était pas encore une science, mais une pratique, avec des règles établies, sur lesquelles on s'appuie, par une hypothèse du «tout se passe comme». Mais l'occupation arrêta la parution des autres tomes.

La guerre mit fin également aux activités acupuncturales à l'hôpital Léopold-Bellan, qui était réquisitionné pour soigner les blessés du conflit.

Vers 1942-1943, un capitaine allemand frappa un jour à la porte du 19, boulevard d'Argenson à Neuilly et demanda à voir Georges Soulié de Morant. Pendant que sa famille dans la pièce voisine se demandait ce que cet officier pouvait lui vouloir et était terrorisée à l'idée de le voir arrêté, le médecin allemand, qui avait lu le «Précis», était tout simplement venu discuter acupuncture avec le Maître.

Tout de suite après la libération, naquit la Société d'Acupuncture, le 3 octobre 1945, sous la présidence du professeur Charles Flandin.

La guerre finie, le professeur Maurice Sureau ouvrit une consultation d'acupuncture à Thérèse Martiny à l'hôpital Foch des Médaillés militaires,

suivie par de nombreux confrères qui se passionnaient pour la renaissance de cette antique thérapeutique. Mais Soulié de Morant, fatigué, n'y venait que rarement.

Après 1945, et surtout à la suite de la plainte portée contre lui, malgré toutes les supplications de ses amis et de ses disciples, il ne voulut rien publier.

Cela ne l'empêchait pas de continuer de travailler, de réfléchir sur les textes chinois, d'avoir des intuitions géniales qui se vérifiaient par la suite. Le professeur Mériel le connut à ce moment-là et chaque fois qu'il venait à la Société de Cardiologie, il rendait visite à Soulié de Morant et ils avaient des échanges productifs pour l'un comme pour l'autre.

« Puis j'ai dû vérifier et décrire avec une parfaite exactitude les emplacements des points. Et cela a présenté de grandes difficultés, en raison de l'extraordinaire variété des formes. Ma tâche a consisté, ayant comparé un grand nombre d'individus, à déterminer avec précision la position par rapport à des repères anatomiques osseux invariables pour tous. Ce travail est quasi terminé et le tome III qui les donne est à l'impression. Le tome IV donnera les descriptions et le traitement des maladies au point de vue énergétique, ce qui diffèrera sur bien des rapports de la vision chimique européenne. Je ne crois pas avoir l'autorité nécessaire pour faire autre chose que de présenter le plus clairement possible les conceptions antiques, telles que les textes les donnent et que je les ai vues appliquer par mes maîtres chinois en acuponcture.

Il m'a paru indispensable cependant, de résumer cet énorme amas de documents et de le rendre maniable pour les praticiens et les personnes qui voudraient se soigner elles-mêmes dans les cas d'urgence. Pour cela, j'ai préparé un aide-mémoire de poche rappelant les règles principales, et donnant d'une part les points et leurs effets résumés, d'autre part les traitements vérifiés et réussissant dans la plupart des cas (mais cet aide-mémoire est resté à l'état de manuscrit). »

Pour ses recherches sur les pouls chinois, « l'écriture du relief et du mouvement », il s'était assuré le concours du P^r Mériel, professeur de clinique médicale à la faculté de médecine de Toulouse, et avait écrit au P^r B. Leriche de Paris.

« *Quand j'avais commencé, en 1928, d'expérimenter l'acuponcture dans les hôpitaux sous la direction de nos maîtres, le problème des pouls chinois m'avait conduit bien entendu à réétudier de près nos connaissances occidentales à ce sujet. Dès le début, j'ai constaté que, sur les pouls, les auteurs occidentaux n'étaient pas d'accord entre eux, et que plusieurs faits importants, utilisés par la Chine leur avaient échappé. Le professeur Leriche, qui a bien voulu me parler de ses importantes découvertes sur ce point, a prouvé expérimentalement l'action prédominante autonome des nerfs commandant les vaisseaux et le fait que ces nerfs appartiennent au système vago-sympathique. Ce fait est extrêmement important pour la théorie chinoise des pouls, car elle permet de comprendre le lien qui rattache les pouls aux organes.*

Les instruments sont construits uniquement pour ce qui est demandé d'eux d'après nos connaissances. Devons-nous, au nom d'une construction spéciale de nos appareils, nier ce qu'ils ne sont pas faits pour enregistrer ?

Je me suis efforcé d'expliquer les pouls chinois par nos instruments. J'ai demandé et cherché moi-même à fabriquer des enregistreurs appropriés. Au Japon, un appareil de ce genre a été construit par le docteur Morita. Celui-ci le considère comme au stade de l'étude et refuse de m'envoyer un des rares instruments qu'il a fabriqués. Il m'a toutefois envoyé les enregistrements électriques obtenus et la photographie de son appareil. Des essais de galvanomètres ultra-sensibles avaient été faits par un électrologue des hôpitaux, le docteur Dimier, et avaient déjà démontré et donné la mesure de l'énergie humaine. Mais quel instrument pourra jamais donner la mesure et l'enregistrement des sensations multiples que perçoit la délicatesse du tact digital ? »

Lors de la seconde guerre mondiale il avait remarqué que :

« *Les grands événements nationaux agissent sur les pouls par l'intermédiaire des sentiments. Ainsi pendant la guerre de 1939-1945, à Paris tous les pouls de tous les malades étaient diminués pour le moins de moitié dans leur élévation et leur énergie. L'insécurité constante avait diminué le pouls des reins qui était devenu mou. Les urines étaient très abondantes, peu colorées et urgentes. Les foies étaient presque tous insuffisants par le mécontentement perpétuel, cœur, vaisseaux et poumons avaient leurs pouls vides.* »

L'instrument même de l'acupuncteur, c'est-à-dire l'aiguille, lui inspira d'autres recherches.

L'illustre Pr d'Arsonval à qui je relatais le fait de l'enregistrement de la propagation d'une onde après poncture d'un point, avait bien voulu me donner des indications pour faire fabriquer une aiguille thermoélectrique en soudant en vrille deux pointes opposées, l'une d'or et l'autre d'argent. La soudure, chauffée par la main qui la tient, favorise un courant allant au pôle positif d'or. Ces aiguilles m'ont donné des résultats parfois plus importants que les aiguilles soit d'or, soit d'argent qui pourtant, au cours d'expériences faites, étaient de dix à vingt pour cent plus actives que celles faites de métaux neutres, fer et acier.»

Ce fut une grande joie pour Soulié de Morant d'avoir connu, sur ce point démonstratif et capital, Niboyet dont il pressentait que ses travaux sur les variations de l'impédance des points cutanés feraient qu'un jour l'empirisme chinois serait science exacte. Niboyet entretenait une correspondance très active avec George Soulié de Morant, lui demandant des renseignements pour traiter tel ou tel malade. Le Maître apprécia l'homme, sa pensée claire, son travail inlassable, enfin son affection lui fut souvent un précieux réconfort. Il l'avait même encouragé à publier son « traité d'acupuncture » en 1951.

La tâche que George Soulié de Morant s'était assignée n'était pas seulement de rapporter l'acupuncture en Occident, mais également de la faire connaître, de l'enseigner, de la diffuser afin que tout un peuple, une autre civilisation puissent profiter des bienfaits de cette médecine plus que millénaire.

« Ne faut-il pas s'étonner, qu'une méthode qui a fait ses preuves depuis quatre mille ans, que les instruments et les moyens modernes d'investigation ont confirmée dans toutes les traditions, qui a pu donner matière à de nouvelles et importantes découvertes physiologiques, qui a remis dans la santé des milliers de malades en France et qui est pratiquée par plusieurs centaines de médecins dans la mesure où j'ai pu la leur enseigner, soit directement soit indirectement, qu'une pareille méthode, dis-je, ne fasse pas l'objet de la fondation d'un centre qui lui soit consacré, qui réunisse tout ce qui a paru, et fasse paraître les œuvres utiles, qui donne un enseignement régulier, avec laboratoires et enregistrement des observations, analyses et collection des instruments détecteurs et enregistreurs.

La santé publique et l'amélioration de la race y trouveraient un sérieux avantage. La capacité de chaque individu et du pays en serait nettement améliorée.

Le grand apport de l'acupuncture à la physiologie et à la science ne risquerait pas d'être perdu, comme cela se produira, sans doute, si je meurs sans que mes manuscrits soient publiés.

Souhaitons donc que la raison et le bon sens, autant que l'amour de la Science et de l'Humanité, entraînent une étude de plus en plus approfondie de l'acupuncture par les savants, et sa mise à la portée de tous ceux qui désirent développer au maximum leurs possibilités mentales et physiques, et maintenir sans défaillance l'équilibre de leur santé et de leur jeunesse.

Mais pour les particuliers et les familles munis d'un manuel peu compliqué, quelle aide dans les cas d'urgence grave, congestion pulmonaires ou cérébrales, soudain œdème des poumons, etc., et dans les troubles courants, pour lesquels nul ne dérangerait un médecin : rhume de cerveau, migraines, crise d'asthme, constipation ou diarrhée, poussées à la peau, etc., quel soulagement que de pouvoir les arrêter instantanément et sans aucun danger ; de pouvoir même, en s'étudiant, les empêcher de se reproduire. Et cela avec la certitude qu'en cas d'erreur, le plus grand mal serait d'en rester au même point. »

Pour préserver la noblesse de cet art, l'acupuncture ne doit pas être exploitée par le charlatanisme. Soulié de Morant, impuissant, était mis devant le fait accompli. Il ne pouvait que critiquer tel médecin indélicat qui exploitait la crédulité de ses patients :

« Un charlatan diplômé parisien demande jusqu'à quinze séances payées d'avance, même pour un rhume de cerveau... cinq semaines... le roi, l'âne ou moi ! Ou bien... Il faut, en effet, se méfier grandement des charlatans à « institut » qui se font payer d'avance et avant tout examen, pour quinze ou vingt et une séances, des sommes allant jusqu'à cinquante mille francs selon la tête du gogo et font piquer par des jeunes filles sans diplôme... c'est ce que nient ceux qui, comme un des charlatans diplômés dont nous parlions plus haut, piquent n'importe où et dont l'un vient d'être convaincu de plagiat, ayant copié sur trois cents pages de son livre, cent pages d'un des livres de son maître qu'il outrage sans cesse et auquel il doit sa fortune et tout ce qu'il sait. »

De qui parlait-il ? Était-ce de ce diplômé de la faculté qui a fondé son « Institut d'Acupuncture » et qui n'a pas hésité à le traîner en justice après lui avoir sucé toute la substantifique moelle ?

Cette période au cours de laquelle il se consacra presque uniquement à l'acupuncture fut néanmoins ponctuée de quelques écrits d'ordre général tel que « Suis-je un sorcier ? Non, mais... » en 1937, et « Nos fous dangereux en Liberté (les paranoïaques) » en 1949.

« Ainsi, pendant près de quinze ans, sous la direction de nos maîtres, j'expérimentais, enseignais dans nos hôpitaux et transmettais l'acupuncture en en poursuivant l'étude avec eux.

L'heure est venue qu'avant de disparaître je fixe avec toutes réserves, d'une part, ce que l'accumulation des textes chinois nous a transmis, d'autre part, ce que j'ai pu vérifier, et les découvertes que j'ai pu faire moi-même et que j'ai contrôlées par tous les moyens de la science.

Ma tâche dès lors terminée, je ne craindrai plus de disparaître avant d'avoir donné à l'Europe cet admirable moyen de guérir instantanément d'innombrables souffrances. »

Son vœu le plus cher serait que les efforts des savants et des chercheurs de l'Est et de l'Ouest ne se repoussent pas mutuellement, mais s'unissent et se combinent pour trouver ensemble la solution du grand problème.

« Mon espoir est que ce travail pourra servir de point de départ à de nouvelles recherches, de plus en plus précises, de plus en plus étendues jusqu'au jour où sera connu pleinement, sinon la nature même, du moins le maniement de l'Énergie. »

Ce n'est qu'après sa disparition que ses enfants, Nevill et Evelyn, ont réuni tout ce qu'il avait écrit, réécrit, travaillé, et que les quatre tomes de son « Traité d'Acupuncture », somme fabuleuse de toutes ses traductions, de sa documentation, de ses travaux, ses recherches et son expérimentation personnelle, furent réunis en un seul volume qui parut en 1957. Cette Bible de l'acupuncture est un incontestable ouvrage de référence en la matière. Puis en 1979, son fils regroupa plusieurs articles sous le titre de « Acupuncture (Communications 1929-1951) » suivi de « Le Diagnostic par les Pouls Radiaux ».

GEORGE SOULIÉ DE MORANT
ET LA LITTÉRATURE
ou la Chine à travers l'écriture.

*Les mots n'ont pour nous de véritable sens que
lorsqu'ils viennent du cœur.
Mais les mots sont des choses, et une petite
goutte d'encre, tombant comme la rosée sur
une pensée, produit ce qui fait penser des mille,
peut-être des millions..*

Lord Byron.

Rien ne destinait George Soulié à la littérature. Pourtant dès l'enfance et pendant toute sa jeunesse, la fréquentation du salon littéraire de Judith Gautier avait fait naître en lui une attirance pour le monde artistique et la littérature.

« Ma destinée ayant voulu que, passionné dès l'enfance pour les arts, la littérature et le théâtre, il me fût encore donné de connaître tout jeune le chinois, je me trouvai naturellement porté, dès l'époque de mes premières séjours en Chine, vers ce qui m'avait toujours attiré en Europe. Mais je tombai là-bas dans un monde de sentiments étranges et d'actions plus étranges encore, monde que l'Occident alors ignorait presque entièrement et dans lequel, même à l'heure actuelle, nos travaux et ceux des autres sinologues ont à peine tracé quelques avenues tortueuses.

Ce fut comme si, ayant soulevé le sombre linceul d'hyprocrisie contrainte et de mécontentement qui pèse lourd sur l'Europe, je retrouvais la civilisation antique, libre et saine, que nous font entrevoir les romans et poèmes grecs échappés à l'attention destructrice des barbares puritains. »

Ses aptitudes littéraires très sérieuses lui permirent de publier des travaux intéressants de linguistiques. Ainsi sa passion pour les langues, en particulier les langues orientales, fut à l'origine de son premier travail qu'il

présenta à la Société Asiatique dont il était membre, avant de le publier en 1903. Non content de parler et lire couramment l'anglais, l'espagnol, le chinois, le portugais, l'italien, il s'était décidé à apprendre le mongol dans l'espoir de pouvoir visiter ces contrées encore peu explorées.

La carrière diplomatique de Soulié a constitué l'assise de sa carrière littéraire. Il fut toujours frappé par l'intérêt passionné porté aux lettres par les hauts fonctionnaires chinois, tous grands lettrés, que sa profession lui faisait fréquenter. Guidé par eux, il enrichit son cerveau des notions les plus justes, et il ajoutait à sa bibliothèque les meilleurs traités sur toutes les branches de cette culture.

De ses longs séjours successifs passés en Chine, il avait mis le temps à profit pour entreprendre, avec peine et difficulté, la recherche et la collection des passages de livres perdus souvent cités dans d'anciens traités de médecine et qui sont naturellement les plus importants, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages anciens qu'il ramena à Paris et qui lui servirent plus tard de documentation. Parmi ceux-ci se trouvait le « Neiking ».

Pressentait-il qu'il se préparait déjà à devenir, « l'inverse de ce qu'il était, l'ambassadeur de la culture chinoise en France ? » (1). Car pratiquement tous ses écrits se sont rapportés à la Chine. Il était devenu chinois par admiration, par la pensée, par amour.

On peut dire que son œuvre se divise principalement en deux parties relatives aux deux phases essentielles de sa vie : la période diplomatique et celle au cours de laquelle il se consacra à l'acupuncture.

Dès le début de sa carrière diplomatique, il se vit confier une mission en Mongolie pour une étude complémentaire de certains documents nécessaires aux travaux linguistiques qu'il avait déjà entrepris sur la langue mongole, dont il tira un article en 1905 : « les Mongols, leur organisation administrative. » Ce séjour dans cette contrée l'avait beaucoup marqué et il aimait à se le rappeler dans le moindre détail bien des années plus tard, à chaque fois qu'on évoquait cette région. N'était-ce pas grâce à elle qu'il révéla son talent de linguiste ?

(1) CHOAIN J. — George Soulié de Morant. *Méridiens*, 1978, n° 43-44.

« Quand j'ai voyagé moi-même en Mongolie, j'ai bien souvent interrogé laïcs et religieux, et l'on me disait toujours que des coutumes antiques étaient encore suivies en maintes régions peu fréquentées. Mais je passais trop vite, moi aussi, pour attendre patiemment que les langues se fussent déliées complètement, dans ces interminables et paisibles conversations sous la yourte, pendant que grille la viande sur l'argol, crottin desséché de chameau, seul combustible du désert... »

De son passage dans le Yun Nan, il remit quelques rapports au département dont il tira un article très documenté, « La Province du Yun Nan », sur l'histoire, la description physique, population et administration, richesse agricole et minière, transports et moyens de communication, mouvement commercial. Puis, « Les Barbares soumis du Yun Nan », une traduction de textes anciens sur l'histoire des tribus locales, en collaboration avec Tchang Yi-Tch'ou, répétiteur à l'école Pavie, compléta cet exposé. A signaler aussi dans la Revue du Monde Musulman de 1919, un article sur « l'origine, l'histoire et la situation des mahométans chinois du Yun Nan ».

C'est en janvier 1909 qu'il adhéra à l'Association Franco-Chinoise, parrainé par Philippe Berthelot, directeur du bureau du personnel au Ministère des Affaires Étrangères et A. Vissière, professeur à l'École des Langues Orientales Vivantes.

Cette Association Franco-Chinoise, fondée le 24 mai 1907, avait pour but de faire naître entre Chinois et Français des relations d'estime mutuelle, de cordialité et de solidarité pouvant leur permettre de se mieux connaître et par conséquent de se mieux apprécier.

Il collabora ainsi activement pendant quelques années au Bulletin qu'éditait l'Association, à la critique littéraire et l'analyse des livres parlant de la Chine. Ailleurs, la série d'articles sur « la musique en Chine », repris en 1911 aux éditions Leroux, est un incontestable ouvrage de référence. Il décrit et illustre la forme, l'accord, et la technique manuelle de dix instruments à cordes, dix instruments à vent, et vingt instruments à percussion. L'orchestration rituelle, la notation musicale, sont précisées. La longueur des tubes ou des cordes, et celle des intervalles sont étudiées avec la précision chiffrée la plus rigoureuse, permettant sans doute à l'artisan de construire l'instrument sur ces données soigneusement répertoriées. La question des douze tubes, des cinq notes, les douze demi-tons par enchaînement successif de quintes justes, gamme de type pythagoricien, très

différente de notre gamme tempérée, ces éléments étaient décrits avec toute la clarté nécessaire pour un sujet difficile et embrouillé par le fait même des avatars historiques de la Chine et des particularismes locaux.

Parallèlement, il publia dans la Revue Indo-Chinoise de 1910 « les peuples de l'Asie Centrale » suivi de « les peuples de l'Asie Orientale », une chronique des peuples de l'Asie Centrale, de leurs guerres et des migrations qui les portèrent jusqu'en Europe, chronologie extraite du T'ong Ki 通鑑綱目 (Histoire des Peuples). Pour cela, il avait fait des recherches dans les annales chinoises sur tous les faits depuis l'origine, relatifs à ces peuples et dont aucune traduction complète des textes n'avait été donnée. Son travail a consisté uniquement à détacher d'un manuel l'Abrégé d'Histoire Universelle composé de 294 livres rédigés vers la fin du XI^e siècle de notre ère, les passages relatifs aux peuples de l'Asie Centrale, se contentant de traduire les extraits exposant le plus clair et le plus précis.

Déjà, dès 1901 à Pékin, il avait commencé à accumuler des notes sur le monde théâtral et artistique du début du siècle en Chine. Pour cela, il s'était assuré le concours du comte Rotrou, qui s'intéressait beaucoup à la musique chinoise et possédait un orchestre chinois. Cet homme qui occupait une haute situation dans l'administration des Chemins de Fer Chinois à Pékin lui prêta l'aide la plus amicale dans ses recherches et son travail sur la musique. Ces notes réunies sous le titre de « Théâtre et Musique Modernes en Chine » ne devaient paraître qu'en 1926 sous l'impulsion du Ministre de l'Instruction Publique.

De sa carrière diplomatique témoignent également « Les Sociétés Secrètes en Chine », la « Cour Mixte de Shanghai », puisque sa participation active à leur fonctionnement l'initiait à la vie intime de ces institutions qu'il décrivit avec une compétence toute spéciale, et surtout dans « Les Droits Conventionnels des Étrangers en Chine » (1916), dont une partie a paru dans la « Revue de Droit International Privé et de Droit Public International », qui est un ouvrage tiré de son expérience et fortement documenté, qui jette une vive lumière sur le contact entre deux civilisations qui se juxtaposent sans se pénétrer. Sa connaissance approfondie de la langue chinoise lui a permis de comprendre les institutions, les mœurs et les conceptions de la Chine, notamment sa législation et son organisation judiciaire. Dans « Extériorité et Intérêts Étrangers en Chine » (1927) il nous dressait un inventaire avant décès de la civilisation française en Chine. Il y a relevé et

comparé pour toutes les nations l'actif encore existant à l'époque, les méthodes qui leur étaient imposées par leurs diverses formations gouvernementales, juridiques et d'affaires, les droits et les intérêts qu'elles possédaient, et qui ne sont pas identiques. Il a constaté que sur la France seule, reposait l'édifice des traités sino-européens. Seule la France s'était assurée le droit unilatéral de modifier ses engagements. Toutes les autres nations avaient accepté des modifications décennales au gré des deux parties : leurs traités, par la clause de la nation la plus favorisée, ne reposaient plus que sur les textes français. Il fut le premier qui ait ainsi catalogué, comparé, discuté et mis en valeur les rapports d'une nation avec les puissances étrangères, non seulement en étudiant les textes, mais encore en exposant leur application pratique et les traditions nouvelles.

Sa collaboration au « Mercure de France », recueil de littérature et d'art, fut sans doute la plus longue de toutes celles qu'il apporta aux différentes revues avec lesquelles il coopéra, pour divulguer la culture chinoise qu'il admirait tant. De 1919 à 1938, il y fut le spécialiste des questions chinoises dans la rubrique « lettres chinoises » de la Revue de la Quinzaine sous la signature, pour la première fois, de George Soulié de Morant (1), (2). Il commentait, mêlant critique et vécu, les livres ayant trait à la Chine que la rédaction lui envoyait au fur et à mesure de leurs parutions.

Les premières lignes de son article du mois d'août 1919 nous présentaient le raffinement des « Poèmes chinois de la dynastie Song » (960 à 1277 après J.-C.) et nous donnaient une impression des sentiments et de la vie profonde de l'époque en guise d'introduction au monde chinois.

« ... L'angoisse et la mélancolie prédominent dans toutes ces œuvres et leur donnent une émotion profondément humaine. »

Les Song qui avaient atteint un degré à peine concevable de culture et de raffinement artistiques, voyaient toute leur civilisation prête à sombrer sous les attaques sanglantes des Mongols. Parmi ces guerres où des villes entières étaient passées au fil de l'épée, les artistes, les poètes, les philosophes exhalaient pour ainsi dire leurs derniers chants : la peinture Song est inégalable par l'intensité de son expression de rêverie poétique et douloureuse. »

(1) « de Morant » dont l'origine serait le nom de jeune fille de sa grand-mère maternelle émigrée aux États-Unis, avait été rajouté à Soulié pour se distinguer de son frère aîné qui écrivait également, et éviter ainsi toute confusion.

(2) Soulié de Morant avait supprimé le « S » de Georges car il aimait à dire « je ne veux pas être au pluriel ».

Ensuite il nous détaillait l'état du théâtre chinois de la fin de la dynastie mandchoue jusqu'à l'impulsion nouvelle donnée à l'art dramatique par la Révolution de 1911, l'envers du décor, la vie des artistes, leurs revenus et les pièces aux thèmes très variés sur l'amour, l'amitié qui illustrent l'importance que les Chinois attachent à ce sentiment, le courage moral, les respects des promesses, la loyauté, le dévouement et la reconnaissance, les comédies d'erreur et les drames historiques. Il y relatait également la passion qui animait les quatre-cent-cinquante millions de Chinois (de l'époque) pour les représentations théâtrales.

Puis ce fut la mode de l'admiration béate à l'égard de la Chine qui l'irrita tout autant que la vague de sinophobie en 1923.

« L'esprit humain est vraiment lassant par ses éternelles contradictions. Les récits sur les peuples lointains nous intéressent d'autant plus que les faits cités sont plus étranges ; mais pendant que notre incrédulité croît avec l'étrangeté des histoires, notre plaisir diminue en proportion. »

A la fin de 1924, le fracas de la guerre civile en Chine, malgré l'éloignement, parvint jusqu'à l'entendement de l'Europe.

Mais les journaux, faute de motifs pour prendre parti, se contentaient de transcrire les maigres informations télégraphiques, car le « français moyen » n'attachait pas une grande importance à ces questions trop lointaines et trop hérissées de noms aux sonorités inaccoutumées. Si mal informés, comment comprendre, sans préparation, ce qui se passe ? Qui pouvait savoir que derrière les faits signalés chaque jour par la presse se cachaient des manœuvres plus obscures ?

A la suite des souffrances sans nombre que la République a causées en Chine, le peuple a désespéré de trouver de l'aide dans ses gouvernants, devenus ses pires ennemis, ou auprès de ses anciens dieux, priés en vain. Une nouvelle croyance était née qui comptait déjà des milliers d'adhérents et dont le nombre augmentait sans cesse. Un article était consacré en octobre 1926 à ce « mouvement religieux en Extrême-Orient — la nouvelle religion chinoise ».

A partir de 1927, bien que retiré du monde diplomatique, les événements d'Extrême-Orient le concernaient encore au plus haut point. Il allait profondément souffrir de ce qui allait se passer.

Cette année là, les événements se précipitaient, la guerre était imminente dans cette partie de l'Asie.

Il prévoyait déjà les graves conséquences possibles pour le monde blanc du conflit de civilisations et d'intérêts qui se poursuivait dans cette partie du monde et qui commençait à inquiéter l'opinion. L'Indochine était menacée et l'alliance que le Japon avait conclue avec la France en 1907, faisait de celle-ci la première victime de cette politique qui laissera d'ailleurs le Japon seul maître du Pacifique Occidental.

Il est étrange que l'on puisse être amené à juger sévèrement la race à laquelle nous appartenons, mais si l'on se donne vraiment la peine de regarder le monde qui nous entoure, et sans parti pris, nous avons la révélation d'un sentiment décevant. Est-ce pour cela que Soulié de Morant se prenait à penser que le blanc était la cause de tous les malheurs de cette Chine dominée par son tragique destin ?

« Un blanc ne peut pas s'empêcher de juger que les blancs existent seuls sur la planète et que leurs pensées, leurs préjugés sont les seuls justifiables et acceptables.

Sans l'Europe, il n'y aurait probablement pas eu de guerre civile, ni de misère en Chine. La Civilisation chinoise ne serait pas empoisonnée par des concepts dont nous voyons maintenant l'erreur pour nous.

Souhaitons que la raison revienne à la Chine déchaînée, et que ses efforts actuels réussissent à la débarrasser des mauvais conseillers russes qui la paient et l'arment contre l'Europe, des mauvais conseillers américains qui la soudoient contre le Japon, et aussi des mauvais conseillers européens qui lui enseignent que l'argent est le but de la vie et voudraient lui faire oublier l'enseignement vingt-cinq fois millénaire du sage : « l'esprit et le cœur sont au corps ce qu'est le tranchant à la lame. Il n'est pas de tranchant sans lame, mais à quoi sert une lame sans tranchant ? »

On mesure alors à quel point l'amour qu'il portait à cette Chine, qu'il savait pourtant impérissable, meurtrissait son cœur. Mais son tourment, avant que ne se lève à l'horizon la lumière apaisante, errait encore dans l'affreuse obscurité d'une nuit sans lune.

La règle de la libre entreprise justifie-t-elle que l'on profite d'une nation au point de la saigner ? Soulié de Morant n'en était pas convaincu. Il

dénonça alors le jeu des États-Unis pour éliminer le Japon dont la puissance grandissait dans cette partie du monde.

Puis le Japon envahit la Chine en mai 1928. Tout au long de ce conflit, il en donna des échos dans les « Lettres Chinoises ». Il criait son indignation, sa peine de voir ce pays pillé, déchiré par la guerre civile. Il s'érigea défenseur de « l'admirable peuple chinois » pour dénoncer la lutte d'influence pour le pouvoir des différents chefs politiques du Nord et du Sud soutenus par des nations étrangères aux intérêts égoïstes.

Il était peiné que ce magnifique « gâteau chinois » dont il admirait tant le faste passé, fût progressivement rongé par l'influence occidentale. Et c'est alors qu'il en vint à prendre parti en souhaitant la victoire du Nord contre le Sud.

« Le Sud, lié financièrement aux Américains et dont la réorganisation de l'armée était confiée aux Allemands, défend la doctrine de la Force supprimant le Droit.

Le Nord, c'est le retour aux vieilles coutumes chinoises de Réciprocité, d'Équité, de Politesse et de Conciliation prêchées par Krong Tse (Confucius) et renouvelées par Soun Iat-Senn. Toutes les forces morales travaillent pour le Nord. Si le Nord est vainqueur, il n'imposera pas l'étalon-or, revalorisera donc les stocks d'argent du monde entier et, abaissant ainsi le prix des marchandises, rétablira la doctrine antique de la vie à bon marché, contre l'idéal américain de la vie chère à travail intensif. L'or baissera dans le monde entier et l'activité reprendra.

La vraie Chine est celle dont le passé est toujours vivant par la continuité de ses traditions, celle dont l'avenir immédiat et plus lointain pèse et pèsera lourdement sur les destinées de l'Europe.

Vision juste des choses ou prophétie ?

« Les choses sont vraies ou fausses selon la face par où on les regarde » disait Pascal. L'information est un élément si malléable qu'on peut la manipuler différemment selon le côté par lequel on considère l'événement. De cela aussi Soulié de Morant s'était rendu compte. Que faire d'autre que de reprocher aux journaux chinois et aux revues d'être des organes de publicité gouvernementale ou anti-gouvernementale.

« Chaque parti, quand il ne ment pas outrageusement, se contente de ne dire « rien que la vérité », ce qui est bien la forme la plus horrible des faux-témoignages. Pas un seul qui ose écrire toute la vérité : celle-ci fait peur en jetant une trop vive lumière sur les ambitions cyniques et les tromperies intéressées. »

Combien de fois n'a-t-il pas fustigé de sa plume, les États-Unis qui faisaient des promesses qu'ils ne pouvaient tenir et cherchaient surtout à exploiter la situation politique à leur profit !

« Les bandits-politiciens-chefs des différents États chinois soucieux d'abord de leurs intérêts personnels, ont profité de l'action japonaise pour s'éliminer l'un l'autre. »

Le clan Song, dont Tchang Kai Chek a épousé une fille, forme tout le gouvernement de Nankin. Il est protestant de forme américaine et possède la majeure partie de la fortune chinoise au sud du Yang-Tsé. On comprend que les États-Unis désirent utiliser cette force et faussent systématiquement, par leurs agences, les nouvelles destinées à l'Europe. »

Témoin impuissant des événements lointains qui se déroulaient, il regrettait les terribles et pitoyables effets de la Révolution en Chine : la lutte de l'autocratie pour le droit sans contrôle de tondre le travailleur ; lutte du travailleur pour garder ses gains ; lutte des trompeurs russes qui soudoient et excitent le mécontentement inhérent à l'existence même ; lutte des faux démocrates qui s'emparent du pouvoir absolu en prétendant aider le troupeau à se défendre.

En toute époque et dans tout pays, il y eut toujours des hommes qui surent tirer profit de chaque situation. La Chine ne fait pas exception. Une circonstance donnée exacerbe-t-elle la cupidité de l'Homme ou est-ce son penchant naturel ? Comme il doit être difficile aux gouvernants de ne pas céder à la tentation ! Le gouvernement de Tchang Kai-Tchek fut ainsi sévèrement jugé.

« Ses généraux, dans bien des régions où ils se succèdent, font à chaque fois payer les impôts de l'année, si bien qu'ils délivrent rarement des reçus pour les années à venir. Et nous nous plaignons. »

A quoi sert un organisme international qui, créé dans le but de régler les conflits mondiaux, faute de moyens, n'en est réduit qu'à formuler des

protestations et quelquefois des sanctions d'ailleurs sans effet, et surtout à payer ses hauts fonctionnaires en leur imposant des discussions stériles. C'est ainsi que le sinologue déchargea ses foudres vers la Société des Nations qui s'obstinait à ignorer les faits et dont les membres de la commission chargée de régler le problème asiatique ignoraient langue, psychisme, histoire, etc., de l'Extrême-Orient, et de ce fait étaient incapables de résoudre le problème sino-japonais.

Finalement en 1936, il manifesta sa satisfaction de la fin des généraux bandits qui ruinaient et faisaient mourir de faim le pauvre peuple chinois.

« Réjoignons-nous, pour l'humanité, de voir finir le succès de l'assassinat et du pillage. »

Historien par amour pour la Chine, ce fut tout naturellement que Soulié de Morant porta son regard sur les faits historiques qui ont jalonné son évolution.

« L'histoire de la Chine » (1929), argumentée sur la chronologie de Tchou Si (Tchou Hi, 1130-1200) des Song, constitue par cela même un document de base pour qui veut s'éclairer sur les avatars historiques de l'Empire du Milieu, depuis sa préhistoire et ses mythes, jusqu'à la chute de la dernière dynastie et ses problèmes économiques. On y trouve décrits les éléments caractéristiques de la société chinoise à ses différentes époques, et par là-même la clé des succès et défaites des gouvernants. Soulié de Morant attirait notre attention sur la langue écrite qui est l'élément culturel de réunion le plus solide au cours de l'Histoire entre les particularismes divers des multiples provinces de la Chine, où les langues parlées d'un peuple de paysans sont innombrables. Ses conclusions étaient saisissantes de précision et de lucidité, mais elles reflétaient aussi et surtout une sympathie véritable, une amitié profonde, une estime admirative pour le peuple et la Civilisation chinoise.

Il faut lire sa biographie de « Ts'eu Hsi, Impératrice des Boxers » (1911), pour y trouver une description saisissante de l'incroyable imbroglio des appétits étrangers se déchirant entre eux à belles dents le gâteau chinois, en face d'une Cour Impériale corrompue, d'un Empereur neurasthénique aux petits papiers, écrasé par les ruses, la cruauté, le sadisme opiomane de Ts'eu Hsi, impératrice douairière.

De Confucius dont il admira certainement la doctrine, il puisa tous les souvenirs et faits consignés dans de très anciens documents en sa possession pour les rassembler dans « La Vie de Confucius » (1929). Ce livre était à l'époque le seul publié en Occident. Bien sûr la légende ne peut y être séparée de l'histoire, mais le tracé biographique donné pour ce personnage qui, vénéré ou contesté, a marqué si profondément les mœurs chinoises, permet de situer la signification et la durée de ce qu'a représenté le confucisme dans la longue civilisation de la Chine impériale.

Il faut lire à l'encontre sa biographie de Soun Iat-Senn avec le spectacle des rêves démocratiques d'une Chine incapable de se dégager de la corruption léguée par l'Empire, des divisions fomentées et attisées par les puissances étrangères, et installant sur ce terrain une « République » immédiatement récupérée par l'intrigue et la dictature, en attendant de nouveaux troubles et l'attaque japonaise.

La prétendue démocratie en Europe n'a rien à envier à la séduisante idée d'une démocratie intégrale en Chine que voulait introduire Soun Iat-Senn. George Soulié de Morant déplorait le fait suivant :

« Le peuple est partout en Europe tenu en esclavage et trompé. Le bulletin de vote est le signe de cet esclavage. Prendriez-vous une cuisinière pour six ans sans l'essayer, vous engageant à manger sans un mot tous ses plats, à payer ses achats sans les contrôler, sans pouvoir la renvoyer quoi qu'elle fasse ? Et cependant vous confiez à un inconnu votre patrie, le droit de vous ruiner et de vous faire tuer, sans essai, sans contrôle, sans révocation possible. »

Sa fascination fut telle que tout aspect, toute facette de la culture chinoise captivait son attention, tout lui était sujet d'intérêt et d'étude.

« Je partis un jour dans un monastère de l'admirable province de Tche-Tsiang écouter l'enseignement d'une secte bouddhique de la Terre pure, célèbre au Japon, qui prêchait « que notre amour ne fasse pas souffrir ceux que nous aimons, tel est le premier précepte, que tous puissent se sauver de faire du mal et arriver à aimer faire du bien, telle est la grande croyance ». »

La culture de George Soulié de Morant s'étendait à d'autres domaines que les langues. Il dessinait, peignait, il jouait du piano et appréciait la musique.

L'immense panorama culturel de la plus raffinée des civilisations du monde lui donna de nombreuses occasions de partager son savoir.

Aucune histoire de l'art chinois n'ayant été publiée avant lui, « L'histoire de l'Art chinois » (1927) semble bien être, encore une fois, le premier essai d'ensemble sur ce sujet richissime.

De la préhistoire jusqu'au XIX^e siècle, tous les styles caractéristiques étaient décrits, analysés, voire illustrés remarquablement tant par la peinture et le dessin que dans la sculpture, l'architecture, les arts décoratifs. Une extraordinaire bibliographie d'une quarantaine d'ouvrages chinois spécialisés, montre le souci de vérité et de précision de l'auteur.

Dans « Le Problème des Bronzes Antiques de la Chine » (1925), il donna des tentatives d'explications sur la parenté de style, de forme et les caractères de ces bronzes avec les autres reliques du même temps que personne n'avait jamais étudiées en détail. Mais il fut limité dans ses recherches, n'ayant ni les connaissances, ni les moyens nécessaires pour faire des expertises chimiques des bronzes antiques et Han afin de déterminer leurs âges relatifs, ne pouvant se procurer suffisamment de reproductions de pièces Han, afin d'étudier le développement graduel des formes et des motifs. Il n'a pu que poser ici les données du problème en indiquant les moyens de le résoudre. Son étude approfondie aurait nécessité un volume entier, avec de nombreuses et coûteuses reproductions. Sa solution, disait-il, aurait un intérêt considérable pour l'histoire, l'art et l'archéologie.

Dans la même perspective, il tenta de dégager une similitude entre les ornements torturés des bronzes antiques chinois et celles des vases d'Hissarlik (Turquie) dans « Visage sans Bouche dans l'Antiquité Méditerranéenne et Chinoise » paru dans la chronique du glozel du Mercure de France en 1930.

Ce fut pendant les dix années, allant de sa mise à la disponibilité jusqu'à sa démission, et avant que l'acupuncture ne lui prît tout son temps, que son activité littéraire fut la plus féconde. Du mariage de l'imagination et des traductions sortirent un bon nombre de romans dont la plupart sont des adaptations du chinois.

Parmi ceux-ci, il y eut tout d'abord un roman amoureux chinois le « Tsinn Ping-Mei » écrit par Wang Che-Tchreng (1526-1593) qui fut adapté par lui sous le nom de « Lotus d'or » en 1912.

« Bijou-de-Ceinture » (1924) ne fut pas un récit purement imaginaire, un conte de fées ou une fantaisie exotique et invraisemblable faite pour étonner, mais le reflet imagé d'existences réelles et d'aventures dont il fut pour beaucoup le témoin, il fit revivre l'âme des acteurs, leur âme parfois d'une noblesse admirable, mais toujours d'une subtilité passionnée, émouvante, raffinée, comme pétrie et modelée par la poésie délicate et les sentiments magnifiques des héros qu'ils personnifient depuis leur plus tendre enfance, il a voulu fixer ici quelques aspects de leur passé si proche, mais qui déjà s'estompe, avant l'heure où disparaîtront les derniers européens qui, ayant connu les hommes de ces temps écoulés, peuvent affirmer la véracité de son œuvre dans tous ses caractères et tous ses épisodes.

Dans la « Passion de Yang Kwei-Fei, concubine impériale » (1922), il s'était fait un devoir de traduire avec une exactitude littérale le texte de ces chefs-d'œuvre poétiques, dont deux ou trois à peine étaient connus en Europe, et qui nous faisaient percevoir la vision même d'esprits incomparables sur les personnages et les décors du drame. Guidé par l'histoire, et sachant où chaque poème devait être enchâssé, il n'a plus eu qu'à redire la légende tout entière, telle que la chantaient, parfois, les musiciens aveugles, sur les terrasses des maisons de thé, quand, par les nuits transparentes d'Asie, les rêveurs venaient en foule goûter le clair de lune au bord des lacs fleuris de nêlumbos. Dans le texte, se trouve la traduction du poème de l'Empereur Ming Rwangti écrit vers 752 après J.-C., intitulé « le chant d'une marionnette », la célèbre improvisation des pivoines sur laquelle il a passé bien des heures.

A propos de « La Brise au Clair de Lune » roman écrit sous la dynastie Yuann (1277-1348) ou Ming (1348-1662) dont Soulié de Morant fit la première traduction, en 1925, directement du chinois en français avec tous les poèmes, une polémique s'était élevée en Suède, à l'occasion de la transposition du texte français en suédois par M. Wrangel.

Comme un critique littéraire, M. Osterling avait vanté l'œuvre de Soulié de Morant, le professeur Bernard Karlgren s'était élevé violemment dans le Svenska Dagbladet contre ces éloges, qualifiant la traduction de notre compatriote de détestable et prétendant y relever des erreurs ou des assertions de mauvaise foi. M. Wrangel pas plus que M. Osterling n'avaient voulu laisser passer sans réponse les attaques du professeur Karlgren et semblaient avoir établi que ce farouche sinologue n'avait jamais eu en main

la traduction française, mais s'était borné à lire la nouvelle version suédoise de M. Wrangel, qui ne portait pas certaines annotations figurant sur l'édition française. Soulié de Morant répliqua aux critiques de M. Karlgren par un article qu'il fit publier dans la Svenska Dagbladet dont la teneur mérite d'être révélée.

« Les querelles de sinologues doivent avoir, pour le public qui ne peut vérifier les dires, l'aspect mystérieux d'un combat de noirs dans un tunnel. Querelles incessantes et pleines d'âcreté. Tous les sinologues, en effet, s'accusent mutuellement d'ignorance et de tromperie : pourquoi ? Est-ce parce qu'ils sont aigris, et à juste titre, par l'infime rétribution réservée à leur immense labeur ? (J'ai dans mes tiroirs le manuscrit toujours grossissant d'une encyclopédie de l'Asie Orientale à laquelle j'ai travaillé depuis vingt-cinq ans dès mon premier séjour en Chine et qui ne me rapporta ni argent ni gloire si elle est jamais publiée). Est-ce, comme le disent les esprits malveillants, que devant le petit nombre des places, des prix et subsides, il faut jouer des coudes, former « chapelle » et supprimer toute concurrence ?

A mon avis, il faut incriminer avant tout la différence entre l'écriture chinoise (qui n'est pas une langue) et nos langues écrites (qui ne sont que des fixations des sons). Nous écrivons des sons qui n'ont aucun sens par eux-mêmes et ne valent que par convention. Les Chinois écrivent des images qui ne perdent jamais entièrement leurs sens propre, quel que soit le sens figuré et dérivé qui leur est ajouté. Dès lors, et je l'ai vu souvent, deux Chinois n'attachent pas exactement la même nuance de sens à l'image écrite. Combien plus de différence n'y aura-t-il pas entre deux européens, surtout quand l'un a étudié la vie moderne au milieu des Chinois, et que l'autre étudie seulement les textes anciens sans avoir été en Chine ! Les sinologues de cabinet, n'ayant pas vécu longtemps de la vie asiatique, ne peuvent, étant des Européens, admettre cette constante imprécision imagée de l'esprit oriental. Ils veulent que la civilisation si vivante de la Chine soit une civilisation européenne morte. Dans leur agressivité pédante, ils entendent enseigner aux Chinois ce que leurs écrits signifient. Le côté essentiellement artistique, poétique et littéraire des Orientaux échappe entièrement à leur sécheresse mécontente. De l'immense trésor des belles-lettres chinoises, poésie, théâtre, romans, que nous ont-ils traduit ? Rien ou presque rien. Que connaissent-ils de tant d'œuvres admirables ? Absolument rien... et les malheureux, perdus dans leurs vains efforts pour préciser l'imprécision, n'en ont guère la possibilité ni le temps.

Un exemple entre tous. Pour une adaptation du roman Tsin-Ping-Mei, j'avais exposé que le titre, en apparence celui des trois héroïnes, signifiait surtout « les fleurs de prunier dans un vase d'or » et plus subtilement « amours vénales ». Un confrère de cabinet m'attaqua violemment sur cette interprétation soi-disant toute de fantaisie, lui non plus n'avait pas lu les textes chinois : la préface de l'auteur exposait précisément ce symbolisme secret.

Dans ces conditions, il serait vain de répondre aux attaques de M. Karlgren contre le docteur Osterling et contre moi-même, si, dans ses critiques même, il ne commettait pas des fautes plus graves que celles qu'il nous attribue faussement et que je relève point par point !...

M. Karlgren cite enfin (neuvième page de mon livre) une phrase qu'il déclare mal traduite. Il n'a donc pas trouvé de faute avant cette phrase, ce qui est déjà un aveu que ma traduction a quelque valeur. Mais il commet l'erreur de réunir en une seule expression trois mots après le premier desquels se trouve en réalité une virgule et qui doivent se traduire en deux parties, qu'il remarque le même mot tong employé dans son sens à la fin de la phrase, et qu'il relise le contexte. Je passe sur le contresens que constituerait cette traduction de M. Karlgren, défavorable au héros, dans un paysage où on cherche à le faire admirer. L'art et le style ne sont pas également perçus avec une égale intensité pour tous les hommes : les aveugles nés, nient volontiers les couleurs et la lumière.

J'espère du moins que M. Karlgren sera d'accord avec moi sur ceci : au lieu de perdre du temps, lui, à nous critiquer à faux et à se faire ainsi plus de tort qu'à nous, et nous à lui montrer à regret sa malveillance et ses fautes, n'eussions-nous pas mieux fait de travailler tous les deux à des œuvres nouvelles ? Construire vaut mieux que détruire et, comme le dit volontiers Voltaire « tout cela est peut-être bien, mais cultivons notre jardin ». »

Il y eut encore d'autres essais, romans, adaptations, tels « L'amoureuse Oriole » dont il entendit une adaptation théâtrale à Pékin en 1918, « Le Singe et le Pourceau », « Anthologie de l'Amour Chinois », etc., pour ne citer que quelques écrits en langue française, car il est difficile voire impossible (ce n'est pas le but ici) de développer chaque ouvrage dans ce travail. Le lecteur voudra bien se reporter à la bibliographie s'il veut avoir une idée de son œuvre littéraire complète et notamment des traductions directement du chinois en anglais.

Le mardi 4 mai 1953

L'AUT

L'ACUPUNCTURE
science ou
magie jaune ?
par Pierre BOURGET

Dans une interview exclusive à l'"Aurore"
GEORGES SOULIÉ DE MORANT
qui fit connaître la médecine chinoise
aux praticiens français déclare :

LA SCIENCE DE L'ÉNERGIE VITALE PERMET DE SOIGNER LES MAL-PORTANTS

Elle rétablit le fonctionnement des organes, mais est impuissante à reconstituer les lésions

C'EST une très curieuse affaire qu'examineront, mercredi prochain, les magistrats de la XVII^e chambre correctionnelle devant du qui comparaitra un administrateur d'immeubles parisiens, Eugène Baradier, poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

Il est reproché à M. Baradier de dispenser — gratuitement, il est vrai — ses bénéficiaires d'une méthode de traitement aujourd'hui à la mode en Occident, après avoir été employée depuis plus de 2.000 ans en Extrême-Orient : l'acupuncture. De ses aiguilles d'or et d'argent, le Baradier a piqué l'épidémie de milliers de personnes... et de passages, pulvérisé le comète parmi ses patients Lacha Guiry, Noël, Louis, Simone, René, Saint-Gratier, Joseph Késsel, Julien Durvier, Gérard Bauer, Pierre Descazes — patients reconnaissants qui témoignent en faveur de leur « bénéficiaire ».

A moins de se bruler, dans nous rendrons compte dans ce column. Il nous paraît intéressant d'expliquer brièvement ce qu'est l'acupuncture, ce qu'elle prétend faire... et ce que certains pensent d'elle.

Science exacte ou « magie jaune », charlatannerie ou recherche pondérée des bases scientifiques, l'acupuncture, l'« acupuncture » qu'ils proposent et les résultats qu'elle produit, présentent un caractère scientifique important pour qu'il mérite d'être étudié en lui-même et pour lui-même.

L'ACUPUNCTURE, quel mal tromper ! Cherchons, quand on le prononce, pense inamoviblement aux petites aiguilles — c'est idiot...

Car l'acupuncture n'est que l'appareil extérieur d'une science bien plus complexe, celle de l'énergie vitale : quand les missionnaires japonais envoyés à Pékin par Louis XIV forgèrent ce jolii mot d'acupuncture (formé de Acus, pointe et Punctura, piquer), ils avaient torte aperçu les deux éléments d'une méthode thérapeutique que les Chinois ont-entendument nommée Tcheou Tseou Fa, c'est-à-dire méthode des aiguilles.

Mais ils n'arrivèrent pas à découvrir les bases sur lesquelles repose cette méthode, à moins la recherche de l'énergie vitale.

Après acupuncture la science de l'énergie vitale, c'est comme si l'on avait aperçu l'ensemble des découvertes physico-chimiques.

Mais alors, me direz-vous, qu'est-ce que la science de l'énergie vitale ? Je vous rassure de vous rassurer.

L'énergie qui nous parle aussi dans un faucon de sa villa de Neully marque un temps, se recueille.

Qu'il nous permette quelques mots sur le personnage, l'un des plus étonnants de cette époque, Georges Soulié de Morant, consul général de France honoraire, qui rapporta de Chine, peu après 1919, le Tai-Ting, le ouvrage le plus ancien de la médecine chinoise, qu'il traduisit et fit connaître aux praticiens français et qui est considéré, dans le monde entier, l'un des plus complets traités de l'acupuncture.

Grâce à Théophile Gautier, je suis médecin chinois !

En 1890, il fut appelé d'urgence au ministère des Affaires étrangères : — Vous allez partir pour la Chine, chargé de mission par nos soins, lui déclara un fonctionnaire du Quai des Bas-Rouges tressaillant de se révolter, nous avons besoin de mon-de-là-ha ! — Ne comptez pas sur moi, répondit le jeune Georges, je n'ai rien à voir avec la Chine ; ce qui m'intéresse, c'est la littérature. — Peu importe ; nous allons vous faire interrompre votre temps de service militaire et nous vous nommons, sans examen, vice-consul intérimaire à la légation de France à Pékin. — Bien, j'accepte... Quel hasard valait au jeune soldat Soulié de Morant cette mission ? — Toute la responsabilité incombe à Théophile Gautier, nous répondit-il sans rire. Ce poète avait recueilli chez lui un lettré chinois, Ting Tong Ling, qui vint en France avec un dréque missionnaire, n'était pu repasser son pays natal. — Un lettré de France, avait déclaré superbement le bon Théo, ne peut abandonner un lettré de Chine. — Et Ting Tong Ling entra ainsi dans la famille Gautier ; il ne savait pas un mot de français... et

des aiguilles. De quelles façons exactement ?

Certains assurent, un peu au hasard — et l'implantation d'aiguilles doit être considérée la comme ayant une action réflexe locale, bref, ces praticiens emploient l'acupuncture, selon la définition de l'Académie de Médecine elle-même, comme « un procédé de l'ordre des réflexions, des points de jeu des douleurs, et capable, à l'imitation de toute une série de petites interventions, d'apporter un soulagement dans certains cas ».

D'autres médecins, plus instruits se livrent à ce que l'appelle « l'acupuncture point de sonnettes » : ils connaissent quelques points de commande des organes et savent les frapper ou les accélérer, en augmenter ou en diminuer le travail.

À un degré supérieur, l'acupuncture est alors, le science de l'énergie — elle a un triple but : mesurer la quantité d'énergie vitale d'un sujet, décider les organes qui souffrent d'un apport insuffisant ou excédentaire de cette énergie vitale, et enfin régler ou rétablir cette énergie vitale.

Cette notion d'énergie vitale paraît assez vague à nos esprits occidentaux. Nous connaissons certes l'existence d'un certain nombre de systèmes anatomiquement définies qui conditionnent la vie humaine : l'appareil circulatoire, le système nerveux central — avec ses nerfs sensitifs, et ses nerfs moteurs le long desquels se transporte l'influx nerveux — le système nerveux au-



Georges Soulié de Morant, alors qu'il était consul de France en Chine

tonomie — avec le sympathique et le parasympathique qui commandent, eux, les mouvements de dé-

rien organique qu'elle ne peut reconstituer : c'est la thérapeutique des mal-portants de ceux qui souffrent de troubles fonctionnels d'un organe. Elle est, pour le moment, impuissante devant la destruction d'un organe.

Les pouls chinois

Une considération est frappante dans l'exposé de M. Soulié de Morant : c'est l'emploi de cette notion « classique » des troubles en hypo et en hyper. N'enseignait-on pas en effet que c'est précisément les systèmes sympathique et parasympathique qui, par leur action vaso-constrictrice et vaso-dilatatrice respectives dans une certaine mesure le fonctionnement de nos organes. Quels rapports, dans ce cas, entre les méridiens énergétiques et le système nerveux autonome ?

— On a envisagé l'hypothèse, nous répond M. Soulié de Morant, que les méridiens énergétiques seraient à leur tour les systèmes sympathique et parasympathique dans cette hypothèse, le système des méridiens énergétiques d'inspiration médiane, quasi du processus d'origine des aiguilles, entre le circuit énergétique et les organes dans les fonctions en dépendent.

Mais ce n'est qu'une hypothèse, car l'énergie vitale peut se dériver sans intervention du sympathique ou du parasympathique. Sa répartition est-elle précise ? Dans le cas de fracture du tibia, par exemple, on estime que le temps de réduction normale de la fracture est de trente jours au minimum. Or, avec l'aide des aiguilles, il suffit de dix jours seulement ! Comme je ne me souviens pas que le parasympathique ou le sympathique jouent un rôle quelconque dans la reconstruction osseuse, j'en déduis que c'est à l'énergie vitale — et à elle seule — qu'il faut attribuer cette accélération.

Reste alors le problème des « pouls chinois » : on sait que les adeptes de l'acupuncture déficient — ils retiennent le mot diagnostic — les troubles des organes en prenant les pouls à différents endroits de l'artère radiale, ou palpeux. Comment expliquer le phénomène ?

— On a cru longtemps, explique M. Soulié de Morant, que la pulsation était causée par l'artère de l'artère comprimée de l'artère.

Or, on ne pouvait pas pulsation qu'un certain nombre de l'artère radiale — sur des segments de cette artère — entre ses segments, on ne perçoit pas de battements. Le professeur Lericq, après avoir étudié l'artère, a démontré que les segments où les battements sont perceptibles, il semble donc que c'est entre ceux que l'on dit sensibles que les battements sont normaux. On pourrait penser que toute la longueur de l'artère. Nous pensons, nous, que chaque

Grand son le visage triangulaire, le front vaste, Georges Soulié de Morant est un septuagénaire du genre « universitaire éminent » : diction distinguée et précise, articulation nette, recherche de la forme avec pointe d'humour et d'ironie. Il naquit à Paris le 2 décembre 1878 ; il se destinait à la carrière des armes lorsque, alors qu'il accomplissait son service mili-

pendant pas de la violence et assurait les fonctions de nos organes. Sous quelle forme alors concevoir cette « énergie vitale » : obère à la médecine chinoise et comment peut-on admettre que se superpose à ces systèmes asiatiques un système qui assure le transport de cette énergie vitale ? Telles sont les deux questions que nous avons posées à M. Soulié de Morant.

« De cette énergie vitale, nous connaissions les sources nous répondit-il : pour agir, notre corps puis son énergie dans la nourriture par exemple. Cette énergie qui participe de la vie elle-même est distribuée dans tout le corps par des lignes d'énergie, ce que nous appelons des méridiens, dont dépend le fonctionnement de chacun de nos organes.

« Ces « méridiens » sont-ils anatomiquement visibles comme les fibres nerveuses ou les filets sympathiques, par exemple ?

« Il n'y a pas de rapport avec l'anatomie, ils sont au-dessus d'elle. Mais ils existent : l'expérience a été faite maintes fois que si l'on pique la peau à certains endroits, apparaissent comme des traînées de coloration fugitives (rouge ou blanc), dont les traces ne correspondent à aucun des systèmes existants, sont forcément ceux du système proprement énergétique : les méridiens.

« De la même façon, on a démontré expérimentalement que chaque méridien régit le fonctionnement d'un organe et que chaque organe ne répond qu'à l'association du méridien auquel il est subordonné.

Où s'arrête l'acupuncture ?

« De là, comment comprendre l'action des aiguilles en admettant votre théorie ?

« C'est simple. Par suite d'excitations quelconques, l'énergie peut être mal répartie suivant les besoins des organes : il en résulte que nos organes connaissent des troubles fonctionnels, par hyperfonctionnement s'ils reçoivent trop d'énergie, ou par hypofonctionnement s'ils n'en ont pas assez.

« À chaque organe correspond — nous l'avons dit — un méridien : l'implantation d'une aiguille à l'un des points de ce méridien détermine par conséquent le mouvement d'excitation du méridien considéré. Cette excitation, suivant le choix du point, diminue ou augmente le potentiel énergétique du méridien agissant sur l'organe : il en résulte que l'organe en connexion avec le méridien subit à son tour et immédiatement, une augmentation ou une diminution de l'apport énergétique qui permet de lui faire recouvrer son équilibre fonctionnel.

« Alors, si je vous ai bien compris, il y a des limites aux possibilités de l'acupuncture : car vous ne pouvez que de troubles fonctionnels et l'amener à l'état d'un organe. L'acupuncture agit à la li-

personne, chez les Goutier, se consacraient à la chimie.

« La fille du poète, Judith Gautier, devint de commerce avec Ting Tong Ling après des années d'études, elle apprit la langue chinoise en compagnie de leur

« Or, le hasard fit que mes parents et moi nous étions à Dinard les premiers diplômés de chimie de l'École des langues orientales.

« Et, c'est parce que j'étais ainsi l'un des cinq ou six hommes de France à lire, parler et comprendre cette langue, que le Quai d'Orsay m'envoya en Chine au moment de la révolte des Boxers.

« Arrivé en Chine en 1900, Georges Soulié de Morant en revint définitivement en 1902, après avoir occupé différents postes consulaires. Mais, pendant ces quelques vingt ans, il y acquiert surtout, une connaissance approfondie des doctrines et des techniques de la médecine chinoise.

« Cette connaissance est constante, nous dit-il, par un diplôme médical que j'ai reçu à Yunnan-Fou — un diplôme peu banal, sur soixante ans, de mon maître par un maître. Il est accompagné de cent témoignages de personnalité honorables, lesquels ont été écrits par moi pour une maladie à qui ne guérissait pas seule.

« La science est importante, comme vous le voyez. Thénopile Goutier, grâce à qui, au fond, je suis médecin chinois, l'a eu, sans doute, apprécié.

« A son retour de Chine, Soulié de Morant a dû de faire connaître tout ce qu'il avait appris lui-même en Chine : des services hospitaliers lui furent offerts où il put expérimente l'acupuncture : il publia maints travaux. Après trente-trois ans de pratique, le témoignage qu'il nous offre présente un caractère d'exceptionnel intérêt.

Des centaines de médecins pratiquent l'acupuncture...

« En France, comme en M. Soulié de Morant, des centaines de médecins pratiquent la méthode

agement où le pouls est perçutable reflète l'état du fonctionnement d'un organe — et nous l'avons démontré expérimentalement. Il y a alors nous vient pouls — qu'on nomme les « pouls chinois » — dont l'examen attentif nous permet de détecter le trouble énergétique local ou (souvent) dans toute l'organe.

« C'est et resté que, lorsque nous implantons, après avoir pris les pouls, une aiguille sur le méridien correspondant à l'organe que nous ont indiqué les pouls, nous constatons aussitôt à une modification de ces pouls.

« Tel est le mystère des « pouls chinois ».

Vers l'avenir

Il est temps de dire est entretenu avec Georges Soulié de Morant :

« Je conclusai en quelques mois. Depuis plus de trente ans, j'ai proposé ces idées, j'ai formé des étudiants qui ont obtenu plusieurs de plus en plus et de succès en mieux.

« Pour moi, je crois que nous devons faire quelques marches d'un grand pas, à savoir que nous mettions publiquement dans la connaissance de l'homme : il en reste d'autres.

(A suivre.)

PROCHAIN ARTICLE :
— J'ai vu opérer des acupuncture. — Que pensez de leurs résultats ?



Au total, tour à tour linguiste, ethnologue, juriste, historien, avocat, biographe, traducteur, romancier, essayiste, critique et documentaliste, George Soulié de Morant, dont personne ne contestera le talent et l'extrême érudition, nous a légué une œuvre littéraire considérable faite d'ouvrages et d'articles, puisés aux sources et traduits avec compétence et fidélité, sur les aspects les plus variés de la Culture chinoise, contribuant ainsi à la connaissance de cette Civilisation qui a longtemps fasciné et charme encore l'Occident. Cet immense travail fut à juste titre officiellement récompensé par sa promotion au grade d'Officier de la Légion d'Honneur par décret du 1^{er} octobre 1938, pris sur le rapport du Ministre des Affaires Etrangères, en qualité « d'Homme de Lettres ».

LA PLAINTÉ EN JUSTICE

*Un homme dépourvu de sincérité et de fidélité
est un être incompréhensible à mes yeux.
C'est un grand char sans flèche, un petit char
sans timon ; comment peut-il se conduire dans
le chemin de la vie ?.*

Confucius.

*Celui qui cultive en lui ce qu'il a de plus élevé
deviendra un grand homme.
Celui qui cultive ce qu'il a de plus mesquin res-
tera petit.*

Han Suyin.

George Soulié de Morant exerça son art dans son cabinet du 19, boulevard d'Argenson à Neuilly à partir de 1934, au début, sur une clientèle peu nombreuse mais choisie. Parallèlement à ses activités hospitalières, et en se recommandant de l'autorité de ses amis de Bichat et de Léopold Bellan, il soignait avec succès des névralgies, des maux pulmonaires, des affections du foie, de l'estomac, etc. Les classistes de la médecine occidentale étaient impressionnés mais affirmaient qu'il ne s'agissait en l'occurrence que de cas d'espèce, sans portée réelle. Ils demandèrent à celui que d'aucuns traitent de charlatan de leur communiquer dans le détail ses connaissances.

Soulié de Morant obtempéra, persuadé toutefois que les résultats seraient nuls. La pratique de l'acupuncture ou des moxas exige auparavant des principes du Tao. Or les doctes académiciens n'étaient pas prêts à cette conversion, même pas à cette tolérance. Ils condamnèrent sans appel.

Jaloué, Soulié de Morant connut l'hostilité de certains cercles, en souffrit, et cela n'alla pas sans ébranler fortement sa santé. Cependant il n'oubliait qu'une seule chose, il n'était médecin qu'en Chine. Son titre de « médecin maître » était sans valeur en Europe. Il avait compté sans l'animosité déclarée de la Médecine Officielle qui veillait jalousement à ses prérogatives, et n'aimait pas, en général et souvent à juste titre, que l'on piétinât son domaine sans y être invité.

Quels sentiments avaient poussé Roger de La Fuye à se dresser contre George Soulié de Morant ? Était-il soucieux de réserver le monopole de la pratique aux seuls médecins comme il l'a toujours clamé ? :

« Il faut insister dès maintenant sur le fait que, seul un docteur en médecine, après ses longues études médicales occidentales, ayant étudié pendant plusieurs années l'acupuncture chinoise, peut la pratiquer avec le maximum de chances de succès. Les malades doivent donc, avant tout, se méfier et se détourner des non-médecins dont les pratiques charlatanesques risquent de leur porter préjudice. »

Pourrait-on lui donner tort pour cette affirmation ? Ou bien, poussé par la jalousie, la mégalomanie, voulait-il détrôner celui de qui il tenait tout son savoir et, tel un soleil, rayonner à sa place ? Le cœur a ses raisons que la raison ignore.

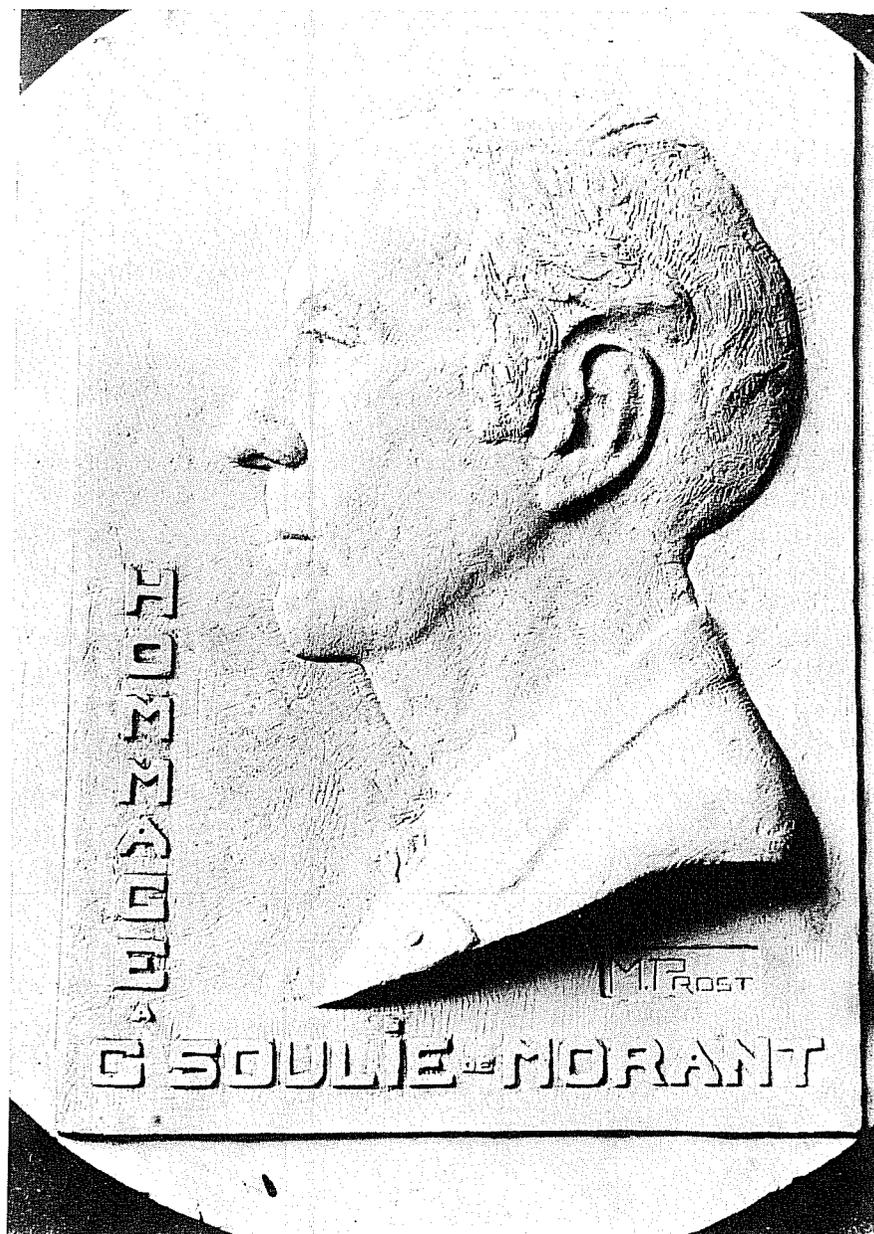
Non content d'avoir reçu l'enseignement du Maître, voici que l'élève porta plainte, au nom d'un syndicat de médecins, contre George Soulié de Morant, et le poursuivit en correctionnelle pour exercice illégal de la médecine en 1950.

Alors qu'il fréquentait la consultation d'acupuncture de Thérèse Martiny et Soulié de Morant à l'hôpital Léopold-Bellan dès la fin 1933 et pendant que son maître, à qui il demandait souvent de l'aider, lui livrait tout son savoir, s'était-il rendu compte que celui-ci n'était pas diplômé de la Faculté ?

Roger de La Fuye ne fréquenta pas longtemps la consultation de Thérèse Martiny, sa dissidence avec le groupe Soulié de Morant a été très précoce. Il se réclamait d'avoir des contacts secrets avec d'autres maîtres en Extrême-Orient. Cela ne l'empêcha pas de puiser dans les écrits du grand Maître pour son traité d'acupuncture. Il a néanmoins le courage de reconnaître l'importance des travaux du diplomate.

Mon Dieu, que le monde est ingrat ! Pourquoi faut-il que les êtres mordent la main qui les nourrit ?

Les faits sont là. Il serait vain de chercher à comprendre le vrai motif de cette indécatesse. Nous ne nous permettons en aucune manière de porter un jugement quelconque en faveur de quiconque, ceci n'est pas notre querelle. Toute polémique est d'ailleurs inutile et ne saurait que nuire à



l'acupuncture. Nous nous sommes seulement permis de retracer les événements tels qu'ils nous sont apparus. Seule la rigueur intellectuelle et le sens profond de la vérité nous ont incités à nous poser la question sur les raisons de ce drame.

Marcel et Thérèse Martiny furent appelés comme témoins à l'instruction, et ce fut de justesse si Thérèse Martiny n'eut pas d'ennuis.

Soulié de Morant bénéficia d'un non-lieu à l'issue de la procédure évitant un procès incertain, mais il fut fortement ébranlé par cette affaire.

Quelque temps avant cette histoire, des propositions avaient été faites au Maître de créer officiellement pour lui une chaire d'acupuncture dans une université aux États-Unis, mais l'écho répandu par de La Fuye que George Soulié de Morant n'était pas docteur en médecine et la publicité regrettable faite par cette affaire découragèrent toute velléité de lui confier cette charge. On parlait également de lui pour un poste similaire en Allemagne, en Suède, puis en 1950, le Professeur Mériel proposa de soumettre « l'Acupuncture Chinoise » au jugement de la commission de physiologie-médecine des Prix Nobel dont George Soulié de Morant fut l'unique candidat de la France. Finalement ce prix fut attribué aux docteurs Philip Hench et Edward Kendall (USA) et Tadeus Reichstein (Suisse d'origine polonaise).

Le 19 décembre 1953, dans sa maison de Neuilly, en présence de nombreux amis dont Paul Ferreyrolles et du chargé d'affaires représentant la Chine, le professeur Mériel lui remit, au nom de quatre-vingt-cinq médecins acupuncteurs s'inscrivant ses élèves, ses amis et ses admirateurs, une médaille d'or à son effigie, en hommage de reconnaissance et d'affection au Maître vieillissant.

Aujourd'hui, bien que la scène se soit passée il y a près de quarante ans, les témoins qui ont vécu avec amertume ces douloureux événements s'en souviennent encore. La flamme de la passion vacille mais brûle toujours. Le temps panse les blessures dit-on, mais les cicatrices nous rappellent leurs douloureuses morsures.

ÉPILOGUE

Privé de l'usage de sa main droite à la suite d'une hémiplégie très invalidante en 1952, il fit face à la morsure du temps sur sa santé en réapprenant à écrire de la main gauche afin de travailler et de correspondre jusqu'au dernier jour.

Une malencontreuse chute avec fracture du col du fémur droit au début de l'été 1954 le diminua physiquement. L'intervention chirurgicale nécessitée par ce traumatisme se compliqua d'un hématome local qui se surinfecta secondairement avec constitution d'un abcès. Il ne put de nouveau remarcher un peu qu'en avril 1955. Ces événements malheureux supprimèrent toute activité au dehors, mais n'entamèrent nullement son intelligence restée intacte jusqu'au bout.

En cette fin d'après-midi du 10 mai 1955, dans la mélancolie du crépuscule, le soleil, exhalant au loin sa rougeur palissante, embrasait désespérément une dernière fois le ciel comme s'il tentait encore de séduire ce jour évanescent.

A l'heure où la nuit impatiente, lentement mais inexorablement, commençait déjà à jeter son voile froid sur la terre, George Soulié de Morant nous quitta à l'âge de soixante-seize ans. Il venait à peine d'achever le dernier volume de son « Acupuncture Chinoise » avant d'être terrassé par une nouvelle attaque cérébrale.

Tout au long de sa vie, il a essayé de démontrer que la pensée chinoise n'était pas incompatible avec la logique cartésienne et à mettre en lumière ce dont les expériences prolongées faites en France sous un étroit contrôle scientifique ont démontré l'efficacité, en apportant souvent une explication



en 1953.

éclairée par nos conceptions physiologiques. Malgré quelques déceptions venues des hommes et quelles qu'aient été les attaques portées contre lui, sa foi en l'acupuncture lui donna cependant la force de mener à bien la tâche qu'il s'était assignée : apporter à l'Occident une meilleure connaissance de cet aspect de la médecine chinoise.

Un hommage lui fut rendu en le nommant Président d'Honneur lors de la création, en 1945, de la Société d'Acupuncture, devenue aujourd'hui l'Association Scientifique des Médecins Acupuncteurs de France dont il reste le père spirituel.

Il n'a jamais pu persuader l'Académie de Médecine, mais il a fait des adeptes, des élèves. On lui a refusé, parce qu'il n'était pas docteur en médecine, d'extérioriser la pratique de ses connaissances. Du moins a-t-il eu la satisfaction, avant de disparaître, de voir des médecins occidentaux venir à lui et s'initier à la pratique des aiguilles ou des petits cônes d'armoise.

Ce n'est qu'en 1957 que parut le grand traité posthume rassemblant tous les travaux de l'auteur. Ce livre des livres, paru aux éditions J. Lafitte, comporte les quatre volumes réunis en un seul.

Sinologue, historien, écrivain et acupuncteur distingué, George Soulié de Morant nous a laissé par ailleurs une œuvre considérable, irremplaçable, tant dans l'histoire de la littérature chinoise que dans celle de la connaissance exacte, encore que romancée, de cet immense pays et de cette grande Civilisation.

S'il existe une personne qui sut parfaitement décrire et résumer sa vie, ce fut le professeur Marcel Martiny, ami des premiers jours, à qui j'emprunterai un passage de sa préface dans « l'Acupuncture Chinoise » du grand Maître :

« ... George Soulié de Morant a été le premier à nous montrer que, derrière une observation millénaire minutieuse et consciencieuse, se dresse toute une philosophie à la fois biologique et métaphysique, de la vie. Tout en gardant sa personnalité d'Européen, il a su s'imprégner d'une façon de sentir et de penser essentiellement chinoise. Il faut l'avoir vu travailler au chevet des patients pour sentir dans cet homme une dualité, plutôt une fusion du cartésianisme français et de la dialectique taoïste. Quand il opérait et observait, il pensait et agissait bien plus en chinois qu'en européen. C'est pour cela que cet homme étrange a pu non seulement retrouver, apporter,

confirmer, mais encore découvrir. S'il fut un littéraire de haute qualité, il doit aussi être jugé comme un grand autodidacte, mais non comme un profane de la physiologie. Il a rapproché par un labeur génial et général, des acquis physiologiques tels qu'ils pouvaient apparaître en 1949, et des observations étonnantes, mélanges de précisions et d'intuitions. En fait il a pensé et senti tant de corrélations possibles qu'on est stupéfait de ces rapprochements, en apparence souvent gratuits quant à l'expérience vérificative. Cependant on devra tenir pour certain le bien-fondé de quelques affirmations, aussi paradoxal que puisse être le ton de l'observation... »

Aujourd'hui encore, l'assertion du grand Maître selon laquelle « l'Acupuncture est actuellement en plein essor, soit hélas le genre simpliste que l'Académie de Médecine a sagement qualifié de révulsion ; soit l'utilisation intelligente de la tradition d'Asie dans ce que j'en ai publié ; soit déjà parmi les chercheurs qui m'entourent, la véritable science de l'énergie », est toujours d'actualité.

Aurions-nous idée de l'ignorance dans laquelle nous serions tenus si cette technique orientale millénaire de traitement des maladies par les aiguilles, cette manière d'appréhender la vie n'avait été rapportée à l'Occident par George Soulié de Morant ?

La France peut s'honorer d'avoir engendré cet Homme qui a su introduire puis adapter cette acupuncture authentique malgré toutes les difficultés de ses débuts, le scepticisme et surtout l'obtusion intellectuelle dont certains de nos savants ont fait preuve sous le fallacieux prétexte de l'incompréhension et de l'absence de preuve matérielle, du moins en l'état actuel de nos connaissances.

« Je sais que vérité vaut infortune, je n'y puis pourtant renoncer » disait un sage chinois, Soulié de Morant a su y faire face. Galilée a été dénoncé, de même Louis Pasteur avant que l'on reconnaisse ses mérites et qu'on le couvre de gloire, Soulié de Morant subira-t-il le même sort ?

Heureusement, de nos jours, les idées ont évolué. Ce cartésianisme qui imprègne nos esprits tolère actuellement cette philosophie, et même des expérimentations sont faites afin d'essayer d'établir le fondement rationnel de cette pratique ancestrale.

L'acupuncture doit être considérée comme une thérapeutique complémentaire et non comme un lieu d'accueil de nombreuses frustrations.

Elle n'est pas une forme de snobisme ni même une aiguillothérapie qui impliquent les notions d'artificiel et d'inefficacité.

L'Académie de Médecine la reconnaît implicitement et peut-être bientôt officiellement comme une discipline à part entière, ce qui permettra de la réglementer.

D'ici quelques années aura-t-elle droit de cité dans la médecine moderne et sera-t-elle tout à fait intégrée dans notre système de soins ?

Les étudiants pourront alors l'étudier dans les facultés parmi les autres matières médicales comme c'est déjà le cas en Chine et en Union Soviétique, dans les facultés de médecine de Moscou, Leningrad, Gorki et Kazan.

George Soulié de Morant nous a tracé la voie à suivre en tentant le premier le difficile parallèle de la clinique européenne et de la clinique chinoise, refusant par là-même de placer l'acupuncture dans un contexte irrationnel, mais au contraire acceptant, sollicitant la critique de l'expérimentation scientifique sous le regard dédaigneux de la science médicale de l'époque. Il n'a cessé de montrer l'opposition entre les deux aspects de la vérité médicale, et de prouver par différentes actions sur les points chinois, la toute-puissance du lien entre les deux oppositions apparentes : l'Énergie.

L'assimilation d'une science nouvelle par une civilisation nécessite des années de patience car elle suscite toujours des rejets tout à fait compréhensibles. C'est le cas de l'acupuncture.

Gageons que plus tard, elle fera partie de notre vie et cela grâce à George Soulié de Morant dont la postérité retiendra le nom.



GEORGE SOULIÉ DE MORANT ET LES ASTRES ou l'aventure prométhéenne

Et dire que cette horloge existe et qu'il n'y ait point d'horloger.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre tout et rien.

Pascal.

Rare, pour ne pas dire exceptionnelle fut la destinée de ce personnage étonnant. A maintes reprises, George Soulié de Morant bénéficia d'une chance insolente. A chaque fois, il sut la reconnaître et a eu le talent de la saisir. Comment expliquer toutes ces heureuses coïncidences sinon par le fait que sa voie était tracée à l'avancé.

Si sa dominante céleste le fait Sagittaire : 3 planètes dans ce signe : Vénus, Soleil et Mercure, sa dominante planétaire ne fait que renforcer cette appartenance. Jupiter est, en effet, au fond du ciel, et est Maître de surcroît de Saturne et de la Lune.

Son Ascendant se situe à l'entrecroisement de la Balance et du Scorpion et Vénus et Mars seront sans conteste, importants puisque l'un est conjoint au Soleil et le deuxième à 14° de l'Ascendant.

A partir de ces données astrologiques, l'on peut déjà donner un portrait de ce Jupitérien qui représente le type même du « magister ». Jupitérien extraverti dans l'aisance de ses relations, de ses voyages, ambitieux, aimant les belles et bonnes choses de la vie. Pour parvenir à ses fins, il n'a pas craint de faire jouer toutes ses qualités en sa faveur, sa diplomatie, son magnétisme, son charme, ses relations. C'était, de plus, un sanguin, coléreux certainement car Mars est dans sa dominante au Scorpion, déterminé, voire même agressif, mais son aura est indubitable avec Vénus conjoint au Soleil.

Il aimera sans conteste les voyages : Lune maîtresse de la Maison 9, maison des voyages spirituels, intellectuels, matériels, trigone à Mars maître de la Maison 3, maison mentale des écrits, des contacts, de la communication, des messages à délivrer.

Mais son aventure sera avant tout Prométhéenne avec un Uranus en Vierge trigone à Mercure, tous deux en sextil à l'Ascendant. Remarquons la Vierge en X : le service des autres dans la Maison de la vocation.

Regardons encore Uranus qui par un beau trigone à Neptune, planète de l'invisible, de l'inconscient, et par l'intermédiaire du mental (de Mercure) fera naître au conscient, Taureau en 7 : support terrien, l'accomplissement de cette aventure prométhéenne.

Uranus, le défi de la routine, des contingences qui lui permettra d'accéder à sa mission.

Neptune qui dans son thème est en Maison 7, opposé à l'Ascendant tend à nous « confondre » à brouiller les cartes. Conjoint au Descendant, carré à Jupiter et Milieu du Ciel nous donne à subodorer ce qu'il y avait de « souterrain » chez cet homme, même d'illégal dans ses associations, union, contrats (maison 7). Neptune a pu le conduire vers les hallucinogènes.

Ce qui est intéressant de souligner c'est que ce Neptune a fait que sa vie, son œuvre resteront longtemps secrètes, et difficiles à exhumer.

Il faudra attendre les grands transits de Neptune qui lui permettront une célébrité posthume.

Notons que Neptune transite son MC en 1920 et son AS en 1955 (à voir avec sa biographie).

Pluton en 7, passion douloureuse, destructrice, de par son aspect à Mars.

Chez cet homme, était posée la grande question métaphysique de la possession et dépossession par l'axe Scorpion, Taureau.

L'intellect est brillant à la limite de la Maison 3 mais en 2 et carré à Saturne ce qui nous fait penser à une avidité à la fois matérielle, il aimait l'argent, et intellectuelle, dirigée toutefois vers le signe humanitaire des Poissons en Maison 5 : amour, créativité.

Cette Maison 5 retient notre attention puisque Lune il y a. Lune au carré du Soleil / Vénus : dissolution de son anima : il ne pouvait évidemment le reconnaître en Jupitérien survalorisé qu'il était, d'où ses rapports complexes (bien que séducteurs) avec les femmes, la femme. Couple parental — Soleil opposé à Lune — dévalorisé.

La femme a sans doute occupé une place importante dans la vie de George Soulié de Morant de plusieurs manières :

L'influence de Judith Gautier qui lui porta toute l'affection d'une mère, a été déterminante dans l'orientation de sa carrière. N'était-ce pas elle qui, avec l'aide de Ting Ton-Ling, l'a initié au monde chinois, puis par la suite, après avoir suscité son goût pour l'écriture, a guidé ses premiers pas dans le domaine littéraire.

Emilie Dalsème, modeste, simple et effacée, apportait l'harmonie dans ce foyer et avec qui il formait un couple uni.

Thérèse Martiny a été la plus proche collaboratrice, l'amie fidèle des beaux comme des jours sombres.

George Soulié de Morant aimait les femmes, non de cette passion égoïste qui les transforme en objet, mais de cette flamme qui les illumine et les révèle en tant qu'Être. Bel homme, il l'était, allié à une grande distinction. Il se dégageait de lui une grande sensualité dont les femmes étaient sensibles. Il aimait séduire.

Mais peut-on affirmer que la Maison V : maison de la créativité, de l'amour en Poissons : accomplissement d'ordre moral et spirituel des Poissons vers l'illimité, dont la Maison zodiacale est la 12 : épreuves, peut-on dire que cette créativité et fécondité ne se feront que grâce à ces épreuves. D'autant plus, que le sextil Saturne / Pluton conduit à cette voie royale.

L'on pourrait penser aussi que cette Lune en Maison 5 opposée à Uranus, Maître de la Maison IV du foyer a été vécue douloureusement avec un Saturne conjoint.

Toutefois un Mars dominant donnera à cette fatalité (Lune en 5 : fille) l'énergie de la sublimation.

On notera que le Nœud Nord et la Part de Fortune se trouvent sur Jupiter natal ce qui ne peut que confirmer son rôle et son destin philoso-

phique à forte valorisation sociale. Son rôle de père aussi et de modèle auquel il se prêtera volontiers.

Lune Noire en 6, en Bélier, maison de la santé qui l'orientera dans un domaine très différent de celui conçu au départ de son cycle d'évolution.

Nous savons que le Sagittaire est représenté en Astrologie par un Centaure qui décroche de son arc une flèche vers le ciel, mais dont le pied est rivé à la terre. Ce qui a permis à Soulié d'unir l'abstrait au concret, la matière à l'esprit : il fut l'interprète et le messager de ces deux modes de vie, de là son rôle d'initiateur, de guérisseur et de philosophe.

Ainsi s'accomplit le destin de George Soulié de Morant.

CONCLUSION

Tout au long de ces lignes, nous avons essayé de tracer la vie et donner une approche de la personnalité de George Soulié de Morant à travers ses écrits ou ce qu'on a pu dire ou écrire sur lui. La tâche ne fut pas aisée car comment esquisser son portrait par le biais des textes ?

Il apparaît néanmoins qu'il fut un grand autodidacte à qui nous devons non seulement la connaissance profonde de la Chine, mais aussi le message de la médecine chinoise au travers de son extrême érudition, acquise sur le terrain au cours de onze années.

Il est certain qu'il fut doué pour les langues, ce qui explique qu'il a pu étudier et comprendre une technique difficile à interpréter pour le commun des mortels. La somme de travail qu'il a fournie dépasse l'imagination, il nous a apporté tout ce qu'un esprit fin et lettré de haute valeur peut donner.

L'œuvre de George Soulié de Morant reste féconde. Il est le premier Occidental à qui revient le mérite d'avoir d'abord soupçonné, puis recherché et vérifié que l'acupuncture n'est pas une méthode simpliste et primitive qui n'appliquerait que des recettes apprises par cœur, par là-même, il a replacé l'acupuncture dans son esprit en même temps qu'il faisait parler d'elle de manière sérieuse, puis il nous a transmis cette étonnante thérapeutique qui soulage tant de fonctionnels, de douloureux, de déprimés. Il nous a appris à voir le malade sous un angle différent de celui que nous enseigne la Faculté.

George Soulié de Morant fut sans conteste un grand Homme dont le nom est intimement lié à l'acupuncture moderne qu'il a fortement influencée. En tant que tel, il a eu ses détracteurs. Cela fait partie de la logique universelle et de la nature des hommes, la relativité du yin et du yang nous le rappelle sans cesse.

Il n'était pas « Docteur en Médecine », et c'est dommage, déjà sur le plan scientifique — son optique eut été probablement différente — mais surtout sur le plan humain : cela eut évité certaines discussions bien stériles.

Imprégné de culture chinoise jusque dans ses pensées, il a voulu faire connaître l'acupuncture et la propager. Ce sera l'immense mérite de George Soulié de Morant, non seulement d'y avoir contribué, mais de l'avoir fait absolument seul au début et entouré de scepticisme. Sans lui et malgré Dabry et Regnault, nous ne soupçonnerions qu'à peine son existence.

La médecine officielle n'a jamais voulu reconnaître son inestimable contribution à la guérison de nombreuses maladies qui échappent à la science moderne et c'est regrettable. Le Père Huc, émerveillé par des guérisons spectaculaires de certaines diarrhées cholériformes, ne s'était-il pas exclamé « qu'à tout prendre il était préférable d'être guéri bêtement que tué scientifiquement ! ».

Seuls quelques amis lui ont manifesté leur gratitude au soir de sa vie.

Nous ne pouvons que rendre un humble hommage à celui qui fut notre guide, notre père spirituel, tout au long de notre formation, et nous mesurons à sa pleine valeur la chance remarquable que nous avons eue en France de recevoir l'enseignement d'une acupuncture authentiquement conforme à la tradition adaptée à l'approche scientifique.

Quel aurait été le sort de l'acupuncture en Occident si sa carrière diplomatique n'avait été perturbée par sa santé ?

Nous trouverons peut-être la réponse dans une citation de La Rochefoucauld :

« Dans toutes les existences, on note une date où bifurque la destinée, soit vers une catastrophe, soit vers le succès. »

TITRES ET RÉCOMPENSES

- 1896 Bachelier ès lettres.
- 1903 Élève interprète.
- 1906 Vice-consul interprète 3^e classe.
- 1908 « Médecin Maître. Bouton de Corail Cisé.
- 1910 Attribution de l'Ordre de Sainte-Anne, 3^e classe par la Russie pour services rendus.
- 1910 Vice-consul interprète 2^e classe.
- 1917 Consul 2^e classe.
- 1921 Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.
- 1938 Officier de la Légion d'Honneur.
- 1953 Médaille d'or à son effigie offerte par 85 médecins acupuncteurs s'inscrivant ses élèves, ses amis, ses admirateurs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARCHIVES NATIONALES: Archives de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, cote 62 AJ, tome II, 1789-1940.
- BAPTISTE R.: L'Acupuncture et son Histoire. Thèse de doctorat en Pharmacie. Paris. Maloine, 1962.
- BARATOUX J.: Précis Élémentaire d'Acupuncture. Le François, 1942.
- BEAU G.: La Médecine Chinoise. Seuil, 1965.
- BORSARELLO J.: L'Acupuncture et l'Occident. Fayard, 1974.
- BOSSY J.: Histoire de l'Acupuncture en Occident. Méridiens, 1980, n° 49-50.
- BOURDIOL R.-J.: Réflexothérapie Somatique. Maisonneuve, 1983.
- BOURGET P.: Interview exclusive de George Soulié de Morant. L'Aurore, 4 mai 1953. Bulletin de l'Association Amicale Franco-Chinoise, 1907 à 1909, tome I.
- CHOAIN J.: George Soulié de Morant. Méridiens, 1978, n° 43-44.
- CHOAIN J.: Tradition et Modernité de la Médecine Chinoise. Méridiens, 1985, n° 69-70.
- CINTRACT M.: Enseignement Accélééré de l'Acupuncture. Maloine S.A., 1979.
- DARRAS J.-C.: L'Acupuncture, cette Inconnue. Hachette, 1975.
- FERREYROLLES P.: L'acupuncture Chinoise: Thérapeutique Énergétique. S.L.E.L., Lille, 1951.
- FLANDIN Ch.: Propos sur l'Acupuncture. Le Monde Médical. Mai-juin 1952.
- FREDERICK R.: Acupuncture et les Médecines Chinoises. Bordas poche, 1973.
- GRANDE CHANCELLERIE de la LÉGION D'HONNEUR: Archives.
- HUARD P.: La Médecine Chinoise. P.U.F., Paris, 1964.
- JACQUEMIN J.: George Soulié de Morant, sa vie, son œuvre. Revue Française d'Acupuncture, juin 1985, n° 42.
- La FUYE R. (de): L'Acupuncture. P.U.F., n° 705, 1959.
- La FUYE R. (de): Traité d'Acupuncture. L'Acupuncture sans Mystère. La Synthèse de l'Acupuncture et de l'Homéopathie. L'Homéosiniatrie Diathermique. Tome I, Le François, 1947.
- LAPLAINE-MONTHÉARD L., MOLL G.: Qu'est-ce que l'Acupuncture? Pierre Horay, 1972.

- LEPRINCE A. : L'Acupuncture à la portée de tous. Éditions Dangles, Paris, 1973.
- MARTINY M. : Éditorial. Méridiens, 1968, n° 3-4.
- MARTINT M. : Éditorial. Méridiens, 1978, n° 43-44.
- MARTINY M. : George Soulié de Morant. L'Omnipraticien français. Juillet 1955.
- MARTINY M. : Histoire de la Réussite de l'Acupuncture en France. Méridiens, 1978, n° 41-42.
- MARTINY Th. : Allocutions prononcées par Th. Martiny et le P^r Mériel à l'occasion du décès de G. Soulié de Morant. Bulletin de la Société d'Acupuncture, 1955, n° 18.
- MARTINY Th. : Éditorial : George Soulié de Morant. Méridiens, 1969, n° 7-8.
- MARTINY Th. : George Soulié de Morant tel que je l'ai connu. Actes des IV^e Journées Internationales d'Acupuncture (Clermont-Ferrand, 16-17-18 mai 1959).
- MARTINY Th. : L'Acupuncture Chinoise. La Vie Médicale, 10 novembre 1933, n° 21.
- MAURY E.-A. : Initiation à l'Acupuncture. Éditions du Jour, 1973.
- MERCURE de FRANCE : Revue de la Quinzaine : Lettres Chinoises, de 1919 à 1938.
- MEYER-ZUNDEL S. : Quinze ans auprès de Judith Gautier. 1969.
- MINISTÈRE des AFFAIRES ÉTRANGÈRES : Archives diplomatiques. Dossier George Soulié.
- NIBOYET J.E.H. : Essai sur l'Acupuncture chinoise pratique. Éditions Wapler, Paris, 1951.
- PHAM QUANG CHAU : L'Acupuncture. Maloine, 1982.
- SOULIÉ G. : Éléments de Grammaire mongole. Leroux, 1903.
- SOULIÉ G. : Essai sur la Littérature chinoise. Mercure de France, 1912.
- SOULIÉ G. : La Musique en Chine. Bulletin de l'Association Amicale franco-chinoise. 1910, volume II et 1911, volume III.
- SOULIÉ G. : La Province du Yu Nan. Annales de la Société de Géographie commerciale. Imprimerie d'Extrême-Orient, Hanoï, novembre 1908, fasc. 3.
- SOULIÉ G. : Les Barbares soumis du Yun Nan. Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 1908, tome VIII.
- SOULIÉ G. : Les Droits conventionnels des Étrangers en Chine. L. Tenin, Paris, 1916.
- SOULIÉ G. : Les Peuples de l'Asie Centrale. Revue indo-chinoise, décembre 1910 à juin 1911, tome XIV-XV.
- SOULIÉ G. : Les Peuples de l'Asie orientale. Revue indo-chinoise, tome XVI, juillet à décembre 1911.
- SOULIÉ de MORANT G. : Acupuncture (communications 1929-1951). Éditions de la Maisnie, 1979.
- SOULIÉ de MORANT G. : Bijou-de-Ceinture, Acteur-Actrice. Mercure de France, 1924, tomes 175-176.

- SOULIÉ de MORANT G. : Déplacement du Sacrum et des Vertèbres. Cahiers d'Homéopathie et de Thérapeutique comparée, décembre 1952.
- SOULIÉ de MORANT G. : Exterritorialité et Intérêts étrangers en Chine. Geuthner, Paris, 1925.
- SOULIÉ de MORANT G. : Florilège des Poèmes Song (960-1277 après J.-C.). Plon, 1923.
- SOULIÉ de MORANT G. : Histoire de l'Art chinois : de l'Antiquité à nos jours. Payot, 1927.
- SOULIÉ de MORANT G. : Histoire de la Chine, de l'Antiquité jusqu'en 1929. Payot, Paris, 1929.
- SOULIÉ de MORANT G. : L'Acupuncture chinoise. La Tradition chinoise classifiée, précisée. J. Laffitte, 1957.
- SOULIÉ de MORANT G. : L'Acupuncture Chinoise. Mercure de France, Paris, 1939-1941. 2 volumes.
- SOULIÉ de MORANT G. : L'Acupuncture vérifiée au Japon. Mercure de France, juin 1934, tome 252, n° 863.
- SOULIÉ de MORANT G. : L'Amoureuse Oriole, jeune fille. Flammarion, 1928.
- SOULIÉ de MORANT G. : L'Art militaire antique et la Guerre en Chine. Mercure de France, novembre 1924, tome 176.
- SOULIÉ de MORANT G. : L'Épopée des Jésuites en Chine (1534-1928). Grasset, Paris, 1928.
- SOULIÉ de MORANT G. : La Brise au Clair de Lune : le deuxième livre de génie. Grasset, 1925.
- SOULIÉ de MORANT G. : La Passion de Yang-Kwei-Fei, Concubine impériale. Mercure de France, septembre 1922, tomes 158-159.
- SOULIÉ de MORANT G. : La poésie du XVIII^e siècle au VI^e siècle avant J.-C. — Le Chetsin. Mercure de France, 15 février 1925, tome 178.
- SOULIÉ de MORANT G. : La Poésie chinoise au temps des Rann (du III^e siècle avant J.-C. au III^e siècle après J.-C.). Mercure de France, 1^{er} août 1925, tome 181.
- SOULIÉ de MORANT G. : La vie de Confucius. Piazza, 1929.
- SOULIÉ de MORANT G. : Le Diagnostic par les Pouls radiaux. (Le I Sio Jou Menn traduit et commenté.) Éditions de la Maisnie, 1979.
- SOULIÉ de MORANT G. : Le Mouvement religieux en Extrême-Orient — La Nouvelle Religion chinoise. Mercure de France, 15 octobre 1926, tome 191.
- SOULIÉ de MORANT G. : Le Problème des Bronzes antiques de la Chine. Études asiatiques. École française d'Extrême-Orient, 1925, tome II.
- SOULIÉ de MORANT G. : Les Pièces du XIX^e siècle et les Œuvres Modernes. Mercure de France, octobre 1923, tome 167.
- SOULIÉ de MORANT G. : Les Pièces du XIX^e siècle et les Mouvements Modernes (2^e partie). Mercure de France, décembre 1923, tome 168.

- SOULIÉ de MORANT G. : Les Préceptes de Confucius. Piazza, 1929.
- SOULIÉ de MORANT G. : Les Sciences occultes en Chines : La main. Éditions Nilsson, Paris, 1932.
- SOULIÉ de MORANT G. : Nos Fous dangereux en Liberté (les paranoïaques). Cahiers d'Homéopathie et de Thérapeutique comparée, 1^{er} trimestre 1949.
- SOULIÉ de MORANT G. : Poèmes chinoise de la Dynastie Song (960-1277 après J.-C.). Mercure de France, août 1919, tome 134.
- SOULIÉ de MORANT G. : Précis de la Vraie Acuponcture chinoise. Mercure de France, 1934.
- SOULIÉ de MORANT G. : Quatre Poèmes du Père de la Révolution chinoise. Mercure de France, décembre 1923, tome 168.
- SOULIÉ de MORANT G. : Règles des Chinois pour l'Examen des Malades. Cahiers d'Homéopathie et de Thérapeutique comparée, 2^e trimestre 1949.
- SOULIÉ de MORANT G. : Théâtre et Musique Modernes en Chine. Librairie Orientaliste, P. Geuthner, 1926.
- SOULIÉ de MORANT G. : Visages sans Bouche dans l'Antiquité méditerranéenne et chinoise. Mercure de France, Chronique du Glozel, novembre 1930.
- VAN RIJCKEVORSEL E. : L'Acupuncture sans Aiguilles ni Moxas. Vigot, Paris, 1952.
- VIBES J. : L'Acupuncture. Privat, 1980.
- WIBOT R. : Clés de l'Acupuncture Traditionnelle. Éditions Garancière, 1983.

GEORGE SOULIÉ de MORANT : OUVRAGES

OUVRAGES SUR L'ACUPUNCTURE :

- Précis de la Vraie Acupuncture chinoise. Mercure de France, 1934.
- L'Acupuncture chinoise. 2 volumes. Maloine S.A., 1972.
- Acupuncture (Communications, 1929-1951). Éditions de la Maisnie, 1979.
- Le Diagnostic par les Pouls radiaux (Le I Sio Jou Menn traduit et commenté). Éditions de la Maisnie, 1979.

ARTICLES SUR L'ACUPUNCTURE :

- L'Acupuncture en Chine vingt siècles avant J.-C. et la Réflexothérapie Moderne. (En collaboration avec le D^r Ferreyrolles.) L'Homéopathie française, juin 1929.
- Les Aiguilles et les Moxas en Chine ou le traitement des algies par traumatisme dermique. En collaboration avec le D^r Ferreyrolles. Science Médicale Pratique, juin 1931.
- L'Acupuncture chinoise. Annales Homéopathiques de l'Hôpital Saint-Jacques, juin 1932.
- Les Pouls chinois. Mercure de France, janvier 1933.
- L'Acupuncture chinoise ou la guérison par les piqûres d'épingles vérifiées au Japon. Paris-Midi, 13 mars 1933.
- L'Acupuncture. Vu, 26 mai 1934.
- L'Acupuncture vérifiée au Japon. Mercure de France, juin 1934.
- Acupuncture et Médecine Chinoise vérifiées au Japon. (Éditions du Trianon, 1934.) Préface de G. Soulié de Morant à la traduction d'un ouvrage du D^r Nakayama.
- L'Acupuncture ou « l'Art de piquer ». Lettre du docteur. La Revue Belge, mai 1935.
- Chine et Japon. Histoire Générale de la Médecine. Albin-Michel, 1936.
- Les Pouls chinois. L'Homéopathie Moderne, juin 1936.
- L'Acupuncture chinoise : troubles fonctionnels, immunité. « Arts et Techniques de la Santé. » Doin, 1937.
- L'Acupuncture, Thérapeutique chinoise. L'Illustration, septembre 1943.
- Acupuncture, Énergie Vitale et Électricité Cosmique. Médecine Officielle et Médecine Hérétiques. Plon, 1945.
- Preuves des Pouls Chinois par les Pouls Occidentaux. Cahiers d'Homéopathie et de Thérapeutique Comparée, 1^{er} trimestre 1948.

Règles des Chinois pour l'Examen des Malades. Cahiers d'Homéopathie et de Thérapeutique Comparée, 2^e trimestre 1949.

L'Acupuncture franco-chinoise. France-Asie, octobre 1951.

Déplacement du Sacrum et des Vertèbres. Cahiers d'Homéopathie et de Thérapeutique Comparés, décembre 1952.

Lexique Thérapeutique (Abcès à Grippe). Bulletin de la Société d'Acupuncture, n^o 29 à 46, 1958 à 1962.

ARTS, GÉOGRAPHIE, HISTOIRE :

Éléments de Grammaire mongole. Leroux, 1903.

La Musique en Chine. Leroux, 1911.

Tseu-H'si, Impératrice des Boxers. Nilsson, 1911.

Essai sur la Littérature Chinoise. Mercure de France, 1912.

Théâtre et Musique Modernes en Chine. Geuthner, 1926.

Histoire de l'Art Chinois, de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Payot, 1928.

L'Épopée des Jésuites français en Chine. Grasset, 1928.

La Vie de Confucius. Piazza, 1929.

Histoire de la Chine, de l'Antiquité jusqu'en 1929. Payot, 1929.

Soun-Iat-Senn. N.R.F., 1932.

Traité de Chiromancie chinoise. Sciences Occultes en Chine : La Main. Nilsson, 1932.

DROIT INTERNATIONAL :

Les Droits Conventionnels des Étrangers en Chine. Sirey, 1916.

Exterritorialité et Intérêts Étrangers en Chine. Geuthner, 1925.

TRADUCTIONS ET ADAPTATIONS DU CHINOIS :

Lotus d'Or. Fasquelle, 1912.

Strange Stories from the Lodge of Leisures. Constable, 1913.

Les Contes Galants de la Chine. Fasquelle, 1921.

Le Florilège des Poèmes Song. Plon, 1923.

Le Singe et le Pourceau. La Sirène, 1924.

La Passion de Yang-Kwé-Fei. Piazza, 1924.

La Brise au Clair de Lune ou le Deuxième livre de Génie. Grasset, 1925.

Trois Contes Chinois du XVII^e siècle. Piazza, 1926.

Le Trésor des Loyaux Samouraïs. Piazza, 1927.

L'Amoureuse Oriole, jeune fille. Flammarion, 1928.

Les Préceptes de Confucius. Piazza, 1929.

Anthologie de l'Amour chinois, poèmes de lascivité parfumée. Mercure de France, 1933.

ROMANS :

In the Claws of the Dragon. Allen and Unwin, 1920. A. Knopf, 1921.

Le Palais des Cent Fleurs. Fasquelle, 1922.

Mon Cher Compagnon. Fasquelle, 1923.

Bijou-de-Ceinture. Flammarion, 1925.

Ce qui ne s'avoue pas, même à Shanghai, Ville de Plaisirs. Flammarion, 1929.

Divorce Anglais. Flammarion, 1930.

Saine Jeunesse. Flammarion, 1931.

ARTICLES DIVERS :

Les Mongols, leur Organisation administrative. Actes du XIV^e Congrès International des Orientalistes. Leroux, 1905.

La Province du Yun Nan. Annales de la Société de Géographie Commerciale. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908.

Les Barbares soumis du Yun Nan. Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908.

Les Peuples de l'Asie Centrale. Revue Indo-Chinoise, 1910-1911.

Le Problème des Bronzes Antiques de la Chine. Études Asiatiques.

La Mentalité chinoise. Conférence à l'Institut Général Psychologique, 1910.

Poèmes chinois de la Dynastie Song (960-1277 après J.-C.). Mercure de France, tome 134, août 1919.

Les Pièces du XIX^e siècle et les Œuvres Modernes. Mercure de France, tome 167, octobre 1923.

Les Pièces du XIX^e siècle et les Mouvements Modernes (2^e partie). Mercure de France, tome 168, décembre 1923.

Quatre Poèmes du Père de la Révolution Chinoise. Mercure de France, tome 168, décembre 1923.

La Poésie du XVIII^e siècle au VI^e siècle avant J.-C. — Le Chetsing. Mercure de France, tome 178, février 1925.

La Poésie Chinoise au Temps des Rann (du III^e siècle avant J.-C. au III^e siècle après J.-C.). Mercure de France, tome 181, août 1925.

L'Astrologie en Chine. Le Grand Nostradamus, 1934.

Les Rêves étudiés par les Chinois. Revue Française de Psychanalyse, 1927.

Visages sans Bouche dans l'Antiquité méditerranéenne et chinoise. *Mercure de France*, novembre 1930.

Suis-je un Sorcier ? non, mais... *Confessions*, juin 1937.

Nos Fous Dangereux en Liberté (les Paranoïaques). *Cahiers d'Homéopathie et de Thérapeutique Comparée*, 1^{er} trimestre 1949.

UNE EFFICACE INTERCESSION

La mort de Monsieur Soulié de Morant

Toute vraie prière est exaucée, mais la plupart du temps nous n'en voyons pas les effets et c'est dans l'obscurité de la foi que nous en remercions Dieu. Après un jugement public, qui avait été une farce assez risible, et ma condamnation à "l'exil éternel" par les fonctionnaires de Mao Tse-Tung, j'avais reçu la charge de la procure de la "Mission de Shanghai" rue de Sèvres à Paris. C'était en 1953-1955.

Au carême 1955, j'avais été invité à donner tous les quinze jours l'après-midi du dimanche des causeries à Notre-Dame des Victoires. A cette époque, je reçus la visite d'un grand jeune homme qui me dit être le fils de Monsieur Soulié de Morant. Si je ne me trompe, son père avait été l'élève des Jésuites et avait même écrit à leur sujet un livre qui — ce n'est pas toujours le cas — n'était pas négativement critique. Mais surtout il avait été Consul de France en Chine où il avait été témoin — je viens de l'apprendre tout récemment — de nombreux cas de guérison du choléra par l'acupuncture. Intégré, il s'était intéressé à cette science expérimentale et traditionnelle chinoise, qui souvent, dans les campagnes de Chine, se transmet de père en fils dans des documents, des graphiques et des livres, propriété secrète de la famille. De fait, son fils m'apportait un volume de grand format qui, si j'ai bonne mémoire, faisait partie d'une collection de trois tomes. Il était plein de figures et de graphiques, auxquels d'ailleurs je ne comprenais rien, mais qui, cependant, me touchaient personnellement, car j'avais été moi-même sauvé in extrémis du choléra et d'une mort certaine par cinq piqûres d'acupuncture fin juillet 1940 dans la partie nord de la Province du Kiangsu, dans un bourg qui s'appelait "Wu-Tuan". Mon visiteur me raconte qu'on avait piraté cet ouvrage de son père et qu'il était en procès à ce sujet.

Mais surtout il me dit que son père était mourant et refusait la visite du prêtre. Il venait donc demander pour lui des prières et c'était en réalité le but de sa visite. Je lui répondis que je prêchais justement à Notre-Dame des Victoires et que j'allais recommander l'âme de son père à mes auditeurs du prochain dimanche, car les Jésuites lui devaient bien cette dette de reconnaissance. C'est bien ce que fis le dimanche suivant avant mon sermon avec une particulière insistance, mais sans nommer bien sûr le mourant que je recommandais aux prières. Et, à la sortie de l'église, j'avais aussi le plaisir de bavarder un peu avec quelques-uns de ces fervents chrétiens qui consacraient leur dimanche après-midi au pèlerinage de Notre-Dame des Victoires.

Quelle ne faut pas surprise, dans le courant de la quinzaine suivante, de recevoir de nouveau la visite du jeune Monsieur Soulié de Morant. " Mon père, me dit-il, est décédé, mais il s'est trouvé qu'un prêtre canadien de ses amis est passé par là, a visité mon père, lui a donné tous les sacrements et l'a réconcilié avec Dieu ". Quelle ne fut pas ma profonde joie et ma reconnaissance à Notre-Dame et aux pèlerins de son sanctuaire qui avaient si efficacement intercédé auprès d'elle pour le salut et le bien de cette âme. A ma prochaine rencontre avec eux, le dimanche suivant, je leur fis part de cette réconfortante nouvelle, les félicitant de la puissance et de l'efficacité de leur prière.

Jacques de Leffe, S.J.

attaché à la Nonciature Apostolique en Chine

Le 26 avril 1986.

PRIX George SOULIÉ DE MORANT

Le 24 octobre 1987, dans l'Amphithéâtre Richet de la Faculté Broussais Hôtel-Dieu, et sous la présidence du médecin général Cantoni, le PRIX George SOULIÉ DE MORANT (initiateur de l'Acupuncture en Occident dès 1930) créé par l'A.S.M.A.F. et l'E.F.A. pour récompenser un travail original sur un thème d'Acupuncture traditionnelle ou moderne à l'échelon national, a été remis au Docteur Wei Thiong Chan Way Tim par Madame Evelyn Soulié de Morant. Le thème de l'étude sélectionné était "George SOULIÉ DE MORANT" ou L'ÉPOPÉE DE L'ACUPUNCTURE MODERNE". Après un bref rappel par la fille de celui-ci des circonstances de la rencontre de son père avec les Docteurs Martiny et Ferreyroles autour de 1930 et du "Carrefour de Cos" et de la création de notre Association (qui portait alors le nom de Société d'Acupuncture) dans ce contexte, le Docteur Chan Way Tim a retracé la brillante et riche carrière, littéraire, diplomatique, artistique et "médicale" du sinologue George Soulié de Morant pendant sa longue présence en Chine au début du siècle.

Après la Conférence inaugurale du Vice-Président sur les perspectives de l'Acupuncture à l'horizon 1990 (avenir proche où les Associations organisées par des médecins joueront un rôle capital) et les problèmes auxquels elle est et sera vraisemblablement confrontée, les orientations principales de l'E.F.A. ont été rappelées, gage du sérieux et de la qualité de son Enseignement: orientation clinique hospitalière, orientation traditionnelle en collaboration avec l'Institut Ricci à Paris, orientation télématique ACUPUNCTEL permettant échanges, recherche bibliographique internationale, formation continue et recherche scientifique (seul service existant actuellement dans ce domaine sous cette forme et créé par des médecins). Enfin la diffusion de ces travaux au sein de sa revue MÉRIDIEUS (A.S.M.A.F.) considérée comme l'une des toutes premières revues internationales d'Acupuncture.

H. OLIVO

Nous vous rappelons

36 15 — code ACU — bal ACUPUNCTEL

Bientôt Téléachat de matériel d'Acupuncture

BULLETIN D'ABONNEMENT A « MÉRIDIENS » 250 Frs (France)
280 Frs (Etranger)

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

..... TÉL:

PROFESSION

(Si l'intéressé n'est pas médecin)



BULLETIN D'ADHÉSION A L'A.S.M.A.F. (médecins) 100 Francs
avec possibilité d'abonnement à MÉRIDIENS à prix préférentiel 150 Frs (France)
180 Frs (Etranger)

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

..... TÉL:

Nous vous signalons l'existence d'un supplément exceptionnel à la Revue destiné aux Sociétaires de notre Association: Traduction par le Docteur HUSSON de l'ouvrage chinois *Huang Di Nei Jing Su Wen* (réimpression de l'édition 1973) qui peut vous être fourni moyennant le prix actuel de 390 Frs.

D'autre part, la fourniture éventuelle supplémentaire des numéros antérieurs de la revue "Méridiens" est servie à la demande, moyennant le prix de 70 Frs le volume et de 50 Frs l'unité à partir de 6 volumes.

Prière de libeller 2 chèques séparés en cas d'adhésion et d'abonnement simultanés
au nom de

A.S.M.A.F. CCP 22 325 98 T PARIS

a l'adresse de l'

A.S.M.A.F. 2, rue du Général-de-Larminat 75015 PARIS

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 31 DÉCEMBRE 1987
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE DE LA VALLÉE D'EURE
76, RUE ISAMBARD, PACY-SUR-EURE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL N° 1231 - 4^e TRIMESTRE 1987

